



<https://www.youtube.com/watch>

[?v=rLS1EpWaQ2c](#)

Main Blanche

Le cœur lourd

Première partie écrite à Saoû (26) en 1996

Seconde partie écrite à Rémire Montjoly en 2017

L'AUTEUR



Je m'appelle Alain LANDY, je suis né le 15 avril 1947 à Pélussin l'un des Chefs-lieux de canton de la Loire à une cinquantaine de kilomètres au sud de Lyon. J'ai vécu d'abord dans la Région Rhône Alpes, puis un peu partout sur cette planète terre et enfin à Cayenne. Je réside désormais dans la proche banlieue de Cayenne, à Rémire Montjoly.

Enseignant spécialisé à la retraite, puis responsable du pôle enfants de la MDPH de Guyane, je suis aussi, seul ou avec mon épouse Dominique, l'auteur de dix ouvrages de contes, de poésies et de fables pour enfants et adolescents de tous âges.

Créateur de nouvelles et de mots croisés pour le Crestois et la semaine Guyanaise, je fus primé par la ville de Montélimar en 1997 pour l'une d'entre elles.

Pour mieux nous connaître mon blog s'appelle Contes-textes de Guyane et le lien direct en est : <https://landyschool.blogspot.com/>

Mon adresse mail : alain.landy@laposte.net

Avant-Propos

Il était une fois, entre 1946 et 2016,
soixante-dix années d'aventures de vie ordinaire.

ÉLÉGIE

*« J'étais à toi peut-être avant de t'avoir vu.
Ma vie, en se formant, fut promise à la tienne ;
Ton nom m'en avertit par un double imprévu ;
Ton âme s'y cachait pour éveiller la mienne. »
Marceline Desbordes-Valmore.*

*« Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau
voyage. ». Les Regrets de Joachim Du Bellay.*

*« Nous devons apprendre à vivre ensemble
comme des frères, sinon nous allons mourir tous
ensemble comme des idiots. » Martin Luther King.*

A mes enfants dans l'ordre de leur apparition
dans ma vie : Albin, Romain, Audrey, Olivia.

A mes petits-enfants : Lucas, Laurane, Lola,
Jade, Aimy, Maël, Théo...

A Dominique, mon épouse, ma Pénélope
créole.

A mon vieil ami Tati, le fils de l'ancien facteur,
appelé ainsi à cause du film « Jour de fête » de
Jacques Tatischeff.

A ma Guyane et à ses habitants qui m'ont si
généreusement et si tendrement adopté.

A mon village de Saoû où j'ai passé une si douce adolescence.

SITUONS-NOUS

D'un pays à l'autre, d'une forêt à l'autre...

La Guyane ou la Terre des eaux abondantes dans la langue des peuples premiers :

Région française et européenne d'Amérique du Sud. Sa côte atlantique d'Amazonie française est très agréable sous les alizés. C'est une région recouverte de près de huit millions d'hectares de forêt vierge, baignée de grands fleuves et de rivières (Maroni, Oyapock, Approuague...). Elle possède un patrimoine naturel et ethnologique d'une richesse incomparable. C'est par ses fleuves et par ses habitants que s'apprend la Guyane, ils donnent vie à cette terre éloignée, chacun d'eux incarne une extraordinaire aventure. La Guyane peut être et sait être à la fois, terre de punition et terre de rédemption...

Saoû : Dans son écrin de falaises, blotti au pied de son immense rocher, Le Roc, le village de Saoû est l'un des plus attrayants de la Drôme. Paradis des randonneurs, c'est aussi un des sites phares de l'escalade. Connu mondialement pour son festival Saoû chante Mozart, ce « ptit coin de paradis » propose aussi de nombreuses fêtes (Fête du Picodon, Foire aux Fruits d'Hiver,) réputées pour la qualité de leurs producteurs et artisans d'art et pour leur ambiance joyeuse et conviviale. Du beffroi de

l'abbaye Saint-Tiers à la médiévale rue de l'Oume, on aura plaisir à flâner au fil des canaux et de la rivière Vèbre.

Aux portes du village, commence le monde enchanté d'une des plus belles forêts françaises. Ceinturé par une véritable muraille de calcaire, le massif s'étend sur deux mille cinq cents hectares et abrite une biodiversité exceptionnelle. Véritable joyau naturel de la vallée, la forêt prend de la hauteur par le chemin des crêtes, jusqu'au point culminant (1589 m) des Trois Becs : Rochecourbe, le Signal et le Veyou. La forêt de Saoû est aussi réputée pour être le plus beau synclinal perché d'Europe. Un phénomène qui attire régulièrement sur place géologues, géographes et autres éminents spécialistes. L'histoire de la forêt de Saoû est aussi intimement liée à celle des habitants des environs.

Cette région authentique et naturellement gracieuse a attiré la caméra de nombreux réalisateurs de talent. Une dizaine de films ou de téléfilms a été tourné à Saoû et dans son voisinage, dont le premier épisode de l'Institut avec Gérard Klein, Jeanne et le loup, film français réalisé par Laurent Jaoui en 1998 avec Georges Wilson, Philippine Leroy-Beaulieu, Bernard-Pierre Donnadiou et L'Âge de raison, autre film français réalisé par Yann Samuell, sorti en 2010 avec Sophie Marceau comme actrice principale.

AVERTISSEMENT

Si vous avez le courage de dépasser les premières pages de cette longue nouvelle, vous rencontrerez, au hasard de votre lecture, quelques Dolos guyanais. Les Guyanaises et les Guyanais connaissent bien cette forme d'expression populaire mise en place pendant l'époque coloniale.

Pour les néophytes, voici un petit éclaircissement.

Le Dolo, comme son cousin le proverbe, constitue un bon véhicule de communication sociale. Il est, avant tout, chargé de transmettre un système informel de normes et de valeurs. Les Dolos donnent une authentique image de la société qui les produit ou les reproduit.

Sous la forme de phrases faciles à mémoriser, le Dolo est un moyen idéal pour exprimer une pensée, un concept. Il transporte un message de sagesse populaire qu'il faut déchiffrer. Mettant en garde les auditeurs contre les risques futurs, le Dolo est aussi un outil éducatif et sociologique important. Il est en même temps un lien indispensable entre hier et aujourd'hui.

Quelques exemples :

Kabrit ki pa malen, pa gra (un cabri pas malin n'est jamais gras) : Il faut savoir se débrouiller dans la vie.

Bannan jonn pa ka vin' vèrt (la banane jaune ne redevient jamais verte) : Le cours des choses est irréversible.

Rayi chyen mé di so dan blan (même si tu haïs le chien, reconnais qu'il a ses dents blanches) : Sois juste même pour les gens que tu détestes.

Makak savé ki bwa i ka monté (le singe sait sur quel arbre il doit monter) : Il faut savoir où on met les pieds. On n'est jamais trop prudent.

A grenn douri ka fè sak (ce sont les grains de riz qui font les sacs de riz.) : Les petits ruisseaux font les grandes rivières.

Roun lanmen lavé ròt (une main lave l'autre) : Dans la vie il faut savoir s'entraider.

Fronmi pa mouri anba barik siro (La fourmi ne meurt pas sous la barrique de sirop) : Le sage connaît ses limites.

Bèf ka soté koté baryè-a bas (Les bœufs sautent la barrière où elle est la plus basse) : Il faut choisir le bon moment pour agir.

Ti poul swiv' ti kanna, li mò néyé (Les poussins ont suivi les canetons, ils sont morts noyés) : Il faut agir selon ses capacités sinon rester à sa place.

PROLOGUE

« Il faut toujours tenir les promesses que l'on n'a pas faites » Georges Duhamel.

- Pourtant que ma montagne est belle, comment pouvoir s'imaginer, en voyant un vol de martinets, que l'automne va arriver...

A Saoû, ce matin-là, lorsque je me levai, le ciel azuré était plein de plaisantes promesses. Le soleil n'était encore ni très haut ni très fier au-dessus des falaises de calcaire blanc, mais, déjà, les martinets signaient de stridentes arabesques et les cigales accordaient leurs stridulations monocordes. Notre facteur, toujours pressé, grand pêcheur devant l'éternel, aimait finir sa tournée tôt pour aller s'adonner à ses occupations halieutiques. Il chantonnait à sa façon la Montagne de Jean Ferrat lorsqu'il déposa rapidement, sur le rebord de ma fenêtre, un petit monticule coloré de dépliants publicitaires, surmonté du courrier tamponné. Une large enveloppe liserée attira aussitôt mon attention. Je la subtilisai du tas et recherchai rapidement, sur l'oblitération, son lieu d'origine. Elle venait de ce département d'outre-mer qui a si mauvaise réputation en France hexagonale. Il doit certainement cette déplaisante renommée aux sinistres bagnes qui l'ont tant affecté et à son omniprésente et omni-pressante forêt primaire, peuplée dit-on, d'une foulditude de bestioles et

d'entités plus dangereuses les unes que les autres mais surtout de terrifiants Maskililis ; espèces de gnomes malveillants aux pieds inversés, qui s'y cachent. Leurs pieds sont à l'envers des nôtres pour désappointer leurs poursuivants.

Qui pouvait bien m'écrire, de cette lointaine Guyane, une lettre faire-part ? Je ne reconnaissais pas l'écriture qui avait composé l'adresse. Machinalement, avant de l'ouvrir, je la retournai à plusieurs reprises, serrée entre mon pouce et mon index droit. Puis, je me décidai enfin à prendre connaissance du contenu. Rapidement, à sa lecture, je sentis monter en moi comme une immense émotion. Comme je l'avais promis longtemps auparavant, je savais qu'il était temps de passer à l'écriture du récit qui va suivre. En effet, mon vieil ami Daniel m'avait demandé lors de l'une de ces dernières visites, lorsqu'il était alors en pleine dépression.

- Si un jour il m'arrive quelque chose de grave ou d'heureux, toi qui écris de belles nouvelles pour les enfants et des articles dans le Crestois, notre journal local, j'aimerais que, pour mes enfants et pour mes petits-enfants, tu leur racontes mon histoire. J'avais alors donné ma parole, « croix de bois, croix de fer ».

Qui sait : peut-être dans l'intention de conjurer un éventuel mauvais sort ?

Loin des yeux, loin du cœur ; durant quelques années, j'allais perdre le contact avec Daniel.

Mes occupations et préoccupations quotidiennes me l'auraient presque fait oublier. Et aujourd'hui, par l'entremise de cette missive venue du bout du monde, des images de moments passés ensemble affluaient pour envahir mes pensées.

Mais l'heure n'en était pas aux réminiscences. Il fallait que je m'attelle à la tâche. Je pris donc rapidement contact avec la Guyane grâce au numéro de téléphone proposé par la missive liserée.

Je ne vous dirai pas ici les notes de téléphone qui s'ensuivirent !...

Autre chose : Il paraît, comme on le dit en Guyane qu'on ne mélange pas les cocos et les abricots (en Métropole ce sont les torchons et les serviettes).

Ainsi, une amie professeur de Français à qui j'ai montré quelques passages de mon ouvrage m'a dit le plus sérieusement du monde.

- Ton histoire est bien, mais on ne mélange pas les genres en littérature. Roman, poésie, documentaire doivent être invariablement séparés.

Ce à quoi j'ai répondu en souriant.

- Ce n'est pas une œuvre littéraire que j'ai écrite, j'en serais bien incapable. Tu oublies que j'ai eu une formation scientifique des années soixante. Époque où l'on n'associait surtout pas les lettres et les sciences. Du moins c'est ce que j'avais compris

alors. Non, c'est plutôt un témoignage de vies ordinaires. Et dans la vie ordinaire tout ne s'imbrique-t-il-pas ? Et puis, les lecteurs n'auront qu'à faire la même chose qu'ils font quand on leur présente un plat dont ils n'aiment pas tous les ingrédients : ils trieront...

Ce sera de la lecture participative...C'est nouveau...ça vient de sortir ! ...

Avec ce dernier ouvrage, je ne concours ni au Renaudot, ni au Femina, ni au Médicis ni au Goncourt ni au Gonlong d'ailleurs. Je me soigne tout simplement de mon enfance bien que je pense comme mon ami Jean Ferrat, (que j'avais rencontré avec bonheur à plusieurs reprises, en Ardèche et dans la Drôme) que nul n'en guérit jamais.

L'ULTIME MISSION

« Plus on aime, plus on souffre. » Henri-Frédéric Amiel.

Cette année-là, dans le midi de la France, le mois de juin était particulièrement agréable. L'été avait devancé l'appel, les blés échevelés blondissaient bien avant l'heure et les raisins ensoleillés s'arrondissaient de savoureuses promesses. Si une catastrophe météorologique ne survenait pas, cet automne, les silos seraient pleins au ras bord et les tonneaux bien occupés.

Ce jour-là, comme pour profiter du beau temps, la coquette église de Saoû ouvrait en grand les deux larges vantaux de son imposante porte de chêne clair.

Ce matin, à cause du manque de superficie du religieux local, un grand nombre d'invités attendait sur le parvis et sur les quelques marches d'accès. Mais, ici, dans ce petit village de carte postale, les paroissiens étaient habitués : depuis toujours, mariages ou enterrements avaient tôt fait de remplir l'édifice.

Simplement éclairé par la lumière bleutée du vitrail du chœur, le sourire des jeunes gens qui se présentaient devant l'autel faisait plaisir à voir. Dans sa longue robe d'organdi blanc brodée de plumetis, belle comme une princesse de conte de fées, Odile était émue jusqu'aux larmes. Alexandre,

le jeune marié, la regardait avec des yeux brillants de fierté et de tendresse. Assis sur le banc de la première rangée de droite, juste à quelques pas de sa fille, Daniel, un peu voûté, contenait difficilement l'humidité qui brouillait son regard de père. En reniflant, il tentait sans grand résultat, à l'aide d'un impressionnant mouchoir blanc, de tarir les grosses larmes que laissait échapper l'émotion.

- Elle est sacrément belle ton Odile, hein mon Daniel ! Quand même, si sa pauvre maman pouvait la voir comme ça !

Enchapeautée comme la reine d'Angleterre, avec une légère pointe d'accent qui fleurait déjà la Provence, les yeux dirigés vers le plafond voûté de la petite église, la plus proche voisine de Daniel continua à voix basse.

- Enfin, peuchère, tu sais, ta pauvre Suzanne la voit certainement elle aussi, de là-haut.

Sans répondre franchement, Daniel acquiesça d'une rapide grimace en dodelinant de la tête.

Les personnes qui n'avaient pas pu rentrer à l'office et qui commençaient à trouver le soleil chaud et le temps long, découvraient à l'ombre des platanes de la petite place provençale de l'église, un emplacement idéal pour papoter. Les plus fatigués se partageaient le vieux banc de bois peint en vert qui tremblotait à chacun de leurs mouvements.

Debout ou assises, certaines mégères mal apprivoisées effectuaient l'état des lieux des

différentes relations plus ou moins intimes entre les invités. Avant la prochaine grande cérémonie, les commères pourraient colporter dans le village, tous les détails pittoresques et croustillants qu'elles allaient pouvoir relever et révéler. Jusqu'au mariage suivant, jusqu'au prochain enterrement, avec des œillades, des grimaces et des hochements de tête de circonstance, ce serait des :

- Vous ne devinerez jamais qui j'ai vu aux noces de la petite-fille de notre ancien facteur ?

Ou bien des :

- Et savez-vous maintenant avec qui une telle ou un tel vit maritalement ?

Ou encore des :

- Il paraîtrait même que..., je vous assure que...

Et pour finir par des :

- Ah, je n'aurais jamais pu penser ça d'elle (ou de lui) ...une femme (ou un homme) si bien comme il faut...

Évidemment, toutes ces réflexions, ce n'était pas à mal qu'elles étaient exprimées. C'était uniquement pour causer. Seulement, dans nos villages où tout le monde se connaît, elles vous étiquettent si durablement une personne ou une famille, qu'il faut une longue absence ou des générations pour en effacer les terribles effets.

L'incontournable marche nuptiale de Jakob Ludwig Félix Mendelssohn-Bartholdy numéro sept

du Songe d'une nuit d'été opus soixante et un créée en 1843, rapprocha de l'entrée de l'église tous les convives regroupés sous l'ombre des bienfaitantes frondaisons des platanes centenaires. Comme des diables de leur boîte, les sacs de riz surgirent des poches de gamins qui trépignaient près du porche grand ouvert. A toute volée, les cloches semblaient vouloir annoncer à tout le village la fin proche de la cérémonie religieuse et l'imminente sortie du cortège nuptial. Dans le chœur, près du prêtre en chasuble, autour d'un énorme volume doré sur tranche, les jeunes époux et leurs différents témoins attendaient que Célestine, la grand-mère de la mariée, trouve une petite place pour apposer sa signature. Quelque peu capricieuse, malgré ses quatre-vingt-neuf printemps et sa mauvaise vue, elle avait tenu à parapher le précieux document. De la même façon qu'elle avait conclue auparavant pour ses huit autres petits-enfants qu'elle avait déjà mariés, elle terminait, le sourire aux lèvres, par :

- Comme ce sera certainement le dernier mariage auquel j'assiste avant d'aller rejoindre mon pauvre Emile au cimetière, quand même, vous allez ben me laisser une petite place pour signer !

Profitant du remue-ménage occasionné par la sortie, Daniel s'était isolé dans la sacristie vide. Il sanglotait et lâchait une bonde trop longtemps retenue. La tête baissée, les yeux rivés sur le bout de ses chaussures brillantes, il laissait aller son émotion. La joie, le bonheur, les regrets, les espoirs,

les souvenirs qui revenaient submerger son esprit formaient un étrange imbroglio. Le caractère indicible de tous ces sentiments qui sembleraient contradictoires de prime abord, faisait émerger cet état de mélancolie que génèrent les moments importants d'une vie. Par ce mariage, Daniel terminait une mission qu'il s'était imposée. Il savait que, dès demain, sa vie allait prendre une toute autre tournure. Cela semblait l'exciter et le contrarier à la fois.

Sur la place de l'église qui s'était remplie, les invités demandaient à qui voulait bien l'entendre.

- Vous n'avez pas vu le père de la mariée ? Tout le monde le cherche pour les photos...Alors personne ne sait où il est ? ...

Mais, personne ne semblait avoir vu Daniel.

De petits groupes se constituèrent. Ils firent le tour de la Placette et de la place des Cagnards toutes proches.... Personne...

Le marié rassura sa jeune épouse un peu inquiète.

- Il ne doit pourtant pas être très loin, il me semble l'avoir vu derrière nous, juste avant de sortir.

On le rechercha encore quelques minutes. L'attente fut de courte durée. Émergeant lentement de l'ombre de l'édifice religieux, sous la haute voûte de style roman, Daniel apparut enfin, les yeux

rougis. Aubin, son fils aîné, accompagné de sa jeune femme Nathalie, se précipitèrent alors vers lui et, lui prenant chacun une main, ils le ramenèrent parmi les siens, en arborant un large sourire. Secouant par saccades successives la tête de la droite vers la gauche, tous affichèrent le même sourire libérateur. Aucun d'eux n'avait eu la présence d'esprit de retourner dans la sacristie pour le rechercher. Un cri commun embrasa alors la petite foule des proches.

- Enfin voilà notre Daniel, ouais... pour Daniel hip hip hip hourra, hip hip hip hourra, hip hip hip hourra !

Tous ceux qui n'avaient pu participer à l'office religieux s'approchaient maintenant des jeunes mariés. Les inconnus suivaient les connaissances qui suivaient à leur tour les proches, pour les féliciter chaleureusement et leur promettre beaucoup de bonheur.

Après un déluge de grains de riz qui avait aspergé copieusement le cortège dès sa sortie, après le flot d'embrassades et les pluies de poignées de main, vint un tonnerre d'applaudissements.

Odile et Alexandre se dirigèrent ensuite vers la mairie dans une belle limousine bleu foncé toute enrubannée et toute fleurie de mille roses blanches.

D'une voix affirmée et protocolaire, l'édile, sur son trente et un, officia.

Le soir, c'est dans les bras de son cher papa qu'Odile ouvrit le bal.

Tous les deux très émus, ils tournoyaient les yeux dans les yeux. Ils virevoltèrent ainsi un long moment, oubliant les invités qui les regardaient en applaudissant. Deux longs filets de rimmel se mirent à tracer des lignes verticales sur les joues de la jeune femme, empourprées par la joie, l'émotion et l'effort. Odile termina enfin une valse endiablée sur les genoux de son père. A l'aide de son incontournable mouchoir blanc, ce dernier essuya tendrement les joues de sa fille. Odile enfonça alors profondément sa tête dans le creux de l'épaule droite de son père, comme elle le faisait fréquemment pour calmer ses chagrins, quand elle était petite fille. Le flash d'une invitée immortalisa la tendre et affectueuse scène.

Derrière la chaise, debout, pour la photo, s'était joint rapidement Alexandre, le héros du jour.

AU PAYS DES FLEUVES ET DES FORÊTS

*« Ici, c'est autre chose que loin, c'est ailleurs. »
Jean Giono.*

Au Nord-Est de l'Amérique du sud, à quelques sept mille kilomètres de notre vieille Europe, tout à côté du géant Brésilien, entre le fleuve Maroni et le fleuve Oyapock, il est un département français d'outre-mer qui n'a pas bonne réputation. Longtemps, en France métropolitaine, on prit l'habitude de l'associer aux vilaines gens qui y étaient déportées.

Aujourd'hui, Cayenne est désormais connue pour son poivre (difficile à trouver sur place et sur pied) et un 4x4 de luxe, Saint-Laurent du Maroni pour son Camp de la Transportation et Kourou, pour sa station de lancement de fusées qui satellisent. Ce que l'on sait moins, peut-être, c'est que cette mauvaise presse, la colonie de France Equinoxiale, dont une partie deviendra la Guyane Française, l'avait déjà auparavant. Avant d'aller plus loin, commençons par un bref rappel historique pour mieux comprendre certains préjugés attachés à cette terre si particulière mais si captivante lorsqu'on la connaît. Ceux qui n'aiment vraiment pas l'Histoire peuvent passer leur chemin et aller voir quelques pages plus loin.

La Guyane fut colonisée la première fois par la France en 1604, mais la colonie fut rapidement abandonnée à cause de l'hostilité des peuples autochtones et de la dangerosité des maladies tropicales. Malgré tout, la ville de Cayenne fut fondée en 1643, mais précipitamment délaissée pour les mêmes raisons que ci-dessus.

En 1652 la Compagnie de France Equinoxiale tenta de s'installer, avec les premiers esclaves noirs.

En 1654 les Hollandais délogèrent les Français et occupèrent la région. Ils y introduisirent la canne à sucre.

En 1664, sous Colbert, alors ministre de Louis XIV, une puissante flotte débarqua et tenta d'implanter une colonie, mais en 1667, les Anglais les chassèrent et prirent leur place.

En 1674 les Français récupérèrent Cayenne.

En 1763, presque un siècle plus tard, le duc de Choiseul, Secrétaire d'État aux Affaires étrangères, à la Guerre et à la Marine de Louis XV, décida une colonisation massive de la Guyane Française afin de créer un contre point - politique, économique et démographique - aux colonies britanniques d'Amérique du Nord. Cette colonie utopique serait sans esclaves, et reposerait sur une nouvelle législation. Presque dix-sept mille hommes, femmes et enfants, originaires en majorité de Rhénanie-Palatinat, et dans une moindre mesure d'Alsace, traversèrent la France vers les ports de

Rochefort, La Rochelle, Marseille et Nantes. Ils débarqueront à Kourou en 1763, dans les marais, en pleine période des pluies. Pratiquement dix mille d'entre eux mourront à cause des maladies (dysenterie, fièvre jaune, syphilis, paludisme). Seuls survivront ceux qui s'installèrent dans les Îles du Triangle à une douzaine de milles de la terre ferme, là où les moustiques étaient absents. Cette bienveillante position leur donnera d'ailleurs, plus tard, la nouvelle appellation d'îles du Salut.

Cette mémorable expédition de Kourou sera un cuisant échec. Le désastre de cette opération sera à l'origine de la sinistre légende de la Guyane que l'on qualifiera désormais d'Enfer Vert. Après ce fiasco, plusieurs gouverneurs opiniâtres se succéderont. Le territoire connaîtra enfin une période de prospérité jusqu'à la Révolution française. Mais, l'embellie sera de courte durée. Ainsi, à partir de 1792, la Révolution Française fera de la Guyane un lieu de déportation pour les prêtres réfractaires et les ennemis politiques. Le premier bague sera créé à Sinnamary, et, jusqu'en 1805, le territoire deviendra un lieu de déportation pour les opposants aux différents régimes qui se succéderont en France.

À partir de 1854, sous le second empire, la loi de la transportation favorisera la construction des célèbres bagnes de Cayenne, de l'île du Diable et de Saint-Laurent-du-Maroni. Saint-Laurent-du-Maroni deviendra alors le centre administratif de ce système

pénal. Près de quatre-vingt-dix mille hommes et deux mille femmes y seront déportés. Plus d'un tiers d'entre eux décédera sur place.

Dans la Drôme, lors de l'insurrection de 1851, contre le coup d'État de Louis Napoléon Bonaparte, futur Napoléon III, sept Drômois (sur trente initialement condamnés) seront envoyés aux bagnes de la Guyane.

Jean Lamarque, l'un des sinistres Chauffeurs de la Drôme, gracié par le président Armand Fallières, purgera une peine de travaux forcés à perpétuité au bagne de Cayenne, où il terminera ses jours.

Le célèbre détenu Henri Charrière, plus connu sous le pseudonyme de Papillon, qui avait fait une partie de ses études à Crest, réussira à s'enfuir de l'Enfer Vert.

Après les articles retentissants du journaliste Albert Londres, c'est en 1946 que les bagnes seront fermés. Cette année-là, sur la proposition d'Aimé Césaire, le plus jeune parmi les députés d'outre-mer, la Guyane obtiendra son statut de département français.

La même année, en avril 1946, Daniel, celui de notre épopée, naissait.

Aujourd'hui, en Guyane, bien des choses ont changé. La forêt fait moins peur, les médicaments et les vaccinations ont éloigné le spectre des innombrables fièvres meurtrières.

A CAYENNE

Au marché de Cayenne, les commerçants et camelots de toutes sortes avaient déjà installé leur étal. Les poissonniers de la rue du Vieux Port présentaient avec insistance leurs poissons au passant. Derrière leurs plateaux sur tréteaux bien garnis, quelques commerçants Hmong dégustaient rapidement une soupe fumante. La lachat nouée sur leurs cheveux crépus, des femmes en tabliers très colorés agençaient des pyramides séduisantes de fruits et de légumes multicolores.

Un panier sous le bras, une canne à la main, la peau flétrie par l'âge et le soleil, une bonne vieille gangan (grand-mère) commençait déjà, de bon matin, à chercher l'accompagnement de son couac (manioc) quotidien.

Sur la place des Amandiers, un vieil homme regardait le ciel pour deviner ce que serait le temps prochain. Dans l'azur embrumé, une dizaine de points rouge vif écartaient des ailes au bout noir : les ibis rouges laissaient leur perchoir nocturne pour partir eux aussi à la recherche de leur pitance. A l'ombre de ses palmiers géants, la Place des Palmistes était encore pratiquement déserte. Seul un employé communal ramassait nonchalamment des détritux, à l'aide d'une longue pince métallique.

Dans les immeubles exposés à l'est, les drus rayons du soleil levant s'infiltraient sournoisement

par les jalousies des fenêtres. Dans sa petite chambre à coucher, Mélissa allait se lever. Aujourd'hui, elle était seule chez elle, ses enfants étaient chez leur tante Line qui habitait une grande maison à Rémire-Montjoly. Comme cette dernière était femme au foyer, de temps en temps, elle les gardait en pension pour libérer leur mère et leur permettre de jouer avec leurs cousins qui fréquentaient le même collège.

En chemise de nuit très légère, maintenue seulement par deux simples brides étroites, les épaules nues, assise le dos calé contre son oreiller, elle parcourait une lettre. Face à elle, accroché au mur, pratiquement dans l'ombre, un imposant panneau en bois-pays encadré regroupait une vingtaine de photographies. Ses grosses lunettes rondes lui donnaient l'air sévère. Derrière les verres légèrement fumés, ses grands yeux noirs brillaient d'une étrange lueur. Un sourire de complicité éclairait son visage fin. Bien qu'elle fût seule dans la pièce et dans l'appartement, tout à coup, elle ressentit comme un impérieux besoin de terminer sa lecture à voix haute.

- Bientôt, je serai enfin près de toi. Très très tendrement, ton Daniel.

En serrant très fort la feuille jaune orangé contre son cœur, comme une petite fille heureuse, Mélissa se leva de son lit et se mit à chantonner en tournoyant lentement.

- Je serai enfin près de toi, tu seras enfin près de moi, je serai enfin à toi, tu seras enfin à moi, nous vivrons enfin ensemble.

Lentement, elle s'arrêta de tourner pour s'immobiliser face au cadre multi-photos. Puis, elle allongea le bras pour éclairer la lumière centrale de la pièce. Approchant maintenant la lettre de ses lèvres légèrement lippues, Mélissa les tapotait doucement à petits coups répétés avec la feuille de papier pliée en deux. Plus son regard allait d'une photo à l'autre et plus son sourire ouvrait ses lèvres jusqu'à découvrir peu à peu ses dents blanches. Elle plia son genou droit et appuya sa tête contre une vue particulière : celle qui se trouvait pratiquement au centre. Tout son monde était là, résumé dans ces quelques photographies. Ses enfants, Pauline, Sophie et Vincent se trouvaient là, avec ou sans elle, à plusieurs périodes de leur existence. Eparses, on découvrait les vues des villes, des villages, des maisons, où elle avait été heureuse : Paris, Grenoble, Cayenne, Saoû, les Deux Alpes, Rémire-Montjoly, Saint Laurent du Maroni. Et, bien sûr, un peu partout, Daniel : au centre, Daniel seul, tout à côté, Daniel avec elle, et plus loin, Daniel avec ses enfants, Odile et Aubin ou Daniel avec ses deux filles et son fils.

Regardant son réveil, Mélissa posa alors la lettre sur sa table de nuit, quitta prestement sa chemise de nuit et, nue comme au premier jour de

sa vie, elle se dirigea rapidement vers la salle de bain.

Dans un joli tailleur blanc qui relevait admirablement le cuivré de sa peau, elle s'affairait maintenant autour d'une table de séjour qui lui servait aussi de bureau. Une vingtaine de cahiers recouverts d'un protège cahier bleu foncé étaient empilée sur le coin de la table. Dans un gros cartable de cuir noir, Mélissa les rangea méticuleusement. Avant de sortir de chez elle, elle éteignit les climatiseurs. Le cartable à la main, elle se rendit une dernière fois dans sa chambre, elle donna un rapide coup d'œil circulaire, envoya un baiser de sa main libre en direction de la tendre missive. Puis, à voix basse, en fermant la porte, elle termina en créole par.

- A tout à l'heure, je ferai ma chambre ce soir, rien ne presse ; à part moi, personne encore ne veut y venir aujourd'hui. Tro présé pa ka fè jou louvri ! Etre pressé ne fait pas se lever le jour plus vite ! Chaque chose en son temps !

En sortant de son immeuble, elle rencontra Man Nini, une vieille voisine qui rentrait de faire son marché. Cette dernière posa ses sacs de courses, mit ses mains sur ses hanches et entama la conversation en créole.

- Ah Madame Mélissa, pour sûr, à vous voir si légère ce matin, il y a dû y avoir des bonnes

nouvelles dans la boîte ou au téléphone. Je suis certaine qu'il y a du bonheur pour bientôt.

Avec un petit regard coquin, Mélissa répondit elle aussi en créole.

- Vieille curieuse, va, vous aimeriez bien savoir hein. Patience, patience ... Vous verrez bien, vous verrez bien ... Qui vivra verra, vous êtes trop « en affaires » Man Nini !

Et Mélissa pensa.

- Man Nini est gentille mais, i ka palé kon ou n rara la simèn sent. Elle parle comme une crécelle de la semaine sainte. Il faut dire qu'elle a le temps de bavarder, elle !

Roulant sensuellement ses hanches, Mélissa continua alors son chemin en riant, jusqu'à sa voiture garée dans le parking de l'immeuble.

La petite Clio blanche démarra sans sourciller et prit sans plus tarder la direction de Place des Palmistes où elle se gara devant l'école Samuel Chambaud.

CHEZ LE NOTAIRE

*« Partir, c'est mourir un peu ;
C'est mourir à ceux qu'on aime.
On laisse un peu de soi-même
En toute heure et en tout lieu »
Edmond Haraucourt.*

Dans une petite salle d'attente cossue, Daniel en chemise blanche et blue-jean délavé patientait en lisant distraitemment des magazines qui étaient empilés avec soin sur une table basse en noyer ciré.

Mince et élégant, Maître Soubeyran était un vieux notaire qui connaissait Daniel de longue date. Il avait surtout bien connu son père quand il était facteur puis receveur des P.T.T. dans la région. Il se souvenait de Daniel étudiant, lorsqu'il faisait des remplacements à la poste pendant les vacances scolaires pour se faire un peu d'argent de poche. C'était lui et son étude qui s'étaient occupés aussi des transactions pour l'achat de sa maison de Saoû. C'est pour toutes ces bonnes raisons qu'il se permettait encore maintenant de le tutoyer.

- Alors Daniel, es-tu certain d'avoir bien pris la bonne décision ? Tu sais, il est toujours temps de réfléchir, tant que les papiers ne sont pas signés et enregistrés.

Un peu fier, comme il disait, de s'être rallié aux outils modernes de communication à son âge, d'un

air presque condescendant, Maître Soubeyran continuait.

- Et puis, aujourd'hui, même si tu es loin d'ici, avec le téléphone, internet et le fax, tu peux régler toutes les affaires facilement. Je ne suis pas un champion avec le net mais je me débrouille pas mal, vu mon âge.

Tiens, l'autre jour, j'ai vendu une maison à des Suisses. Tu sais bien, la maison de la mère Lussier, presque en face de la Poste de Saoû ; et bien, je l'ai vendue sans jamais les avoir rencontrés, ni en chair, ni en os. Ah, si ton pauvre grand-père Antoine voyait ça. Lui qui ne pouvait presque rien faire sans voir ses clients. Qu'est-ce que tu veux, mon Daniel, autres temps, autres mœurs !

Mais Daniel, tout à ses préoccupations, ne l'entendait plus. Ce matin, il semblait même un peu gêné devant cet homme qui connaissait trop bien sa famille. La tête basse, le regard un peu fuyant, Daniel expliquait presque en s'excusant.

- Désormais, puisque mes enfants sont mariés tous les deux, je vais pouvoir partir là-bas, comme je vous l'avais expliqué précédemment.

Puis, son attitude changea brusquement. Maintenant, la tête droite, avec un léger sourire et les yeux presque pétillants de malice, Daniel poursuivait.

- J'ai enfin obtenu un poste à Rémire Montjoly, dans la proche banlieue de Cayenne, en

Guyane, ça n'a pas été sans mal. Oh non, ce fut même assez laborieux. Mais, vous comprenez, comme j'étais bien noté par mes supérieurs hiérarchiques....

- Je comprends, je comprends, répliqua le notaire, et puis, mon brave garçon, après tous les moments pénibles que tu as vécus avec Suzanne, tu peux bien connaître maintenant un peu de bonheur. Je ne pense pas que quelqu'un puisse jamais t'en blâmer.

- Alors, vous voyez Maître Soubeyran, avant de changer, avant de partir, s'il m'arrivait quelque chose, ... qui sait...on ne sait jamais, ... comme je l'avais promis à leur défunte mère, si c'est possible, j'aimerais, pour mes enfants, tout avoir mis en ordre. Je veux que les choses soient claires, sans ambiguïté. Je veux être honnête envers moi-même et surtout envers ma pauvre Suzanne. Je lui avais toujours promis que je ne partagerais jamais rien de notre passé commun avec d'autres personnes que ses enfants et surtout pas avec une autre femme qu'elle.

Un peu ému, Daniel continua.

- Je comprends très bien qu'Aubin et Odile désirent garder la maison de Saoû avec ses meubles. C'est tout à fait naturel, puisque c'est là qu'ils ont vécu toutes les vacances de leur enfance ; petites et grandes. D'ailleurs, je tiens à tout leur laisser sans contrepartie.

De nouveau, un léger sourire vint éclairer son visage.

- Et puis, quand je viendrai les voir ici, s'ils m'invitent ? ... Je serai leur hôte, je ne serai plus le propriétaire, et pour moi, pour ma sérénité, aujourd'hui, c'est très important.

Il avait insisté fortement sur le mot propriétaire, comme si ce mot le gênait pour reprendre sa liberté par rapport à un long passage de sa vie. Comme si ce vocable était pour lui un synonyme d'aliénation.

Les lunettes sur le front, le notaire suivait ce long monologue en hochant la tête comme pour approuver l'initiative et ses réponses se réduisaient à une banale suite alternée et polie de.

- Bien sûr, bien sûr, Daniel, je comprends bien, je comprends bien.

Daniel, devenu rayonnant, conclut enfin en souriant complètement.

- Et puis, là-bas, mon salaire me suffira aisément. N'importe comment, déjà sous ce climat, avec vingt-huit degrés de température moyenne, je ferai d'énormes économies de chauffage et de vêtements. Un ou deux shorts et quelques chemises légères et hop ...voilà ma nouvelle garde-robe. On n'a quand même jamais vu des Indiens d'Amazonie chez eux, en pull over et en manteau.

Daniel et Maître Soubeyran pouffèrent alors devant la plaisanterie de bon aloi terminée par cette chute improvisée.

En secouant la tête, comme libéré des contraintes de retenue dues à sa charge, le notaire répétait en riant aux éclats.

- En effet, des indiens de la forêt amazonienne en pull-over et en manteau, c'est à voir, ah ça, c'est certainement à voir !

En le raccompagnant vers la porte de son étude, l'air satisfait, Maître Soubeyran tendant généreusement la main termina par.

- Alors c'est entendu Daniel, je t'attends pour la signature des actes, avec tes enfants, mercredi matin vers dix heures ... sans les indiens en pull-over et en manteau bien entendu !

- Naturellement Maître, je vous les amènerais peut-être beaucoup plus tard pour que vous leur vendiez des biens de notre belle région, conclut alors Daniel sur le même ton badin.

Installé derrière son énorme bureau encombré, le vieux notaire frisa sa fine moustache puis ouvrit un nouveau dossier en souriant et en hochant la tête. Manifestement, cette histoire d'indiens en pull-over et en manteau semblait l'avoir réjoui.

Rentré chez lui, Daniel se mit à trier et à ranger ses affaires pour pouvoir préparer ses valises.

Comme il l'avait annoncé à l'officier public, pour ce qui était des vêtements, il aurait peu de choses à emporter. Il tria donc les chemises les plus légères, quelques jeans et ses innombrables tee-shirts. Sur le lit, il fit des tas de vestes et de pantalons chauds. Il les rangea tous dans des pochettes en plastique en prévoyant d'aller les donner prochainement, avant son départ, aux restos du cœur à Crest. Cependant, avant de poursuivre, il se ravisa, il pensa qu'il devait en garder quand même quelques-uns pour les périodes où il viendrait voir ses enfants ici. Ensuite, dans une petite valise qu'il rangea sur l'armoire, il déposa ceux qu'il avait choisis pour ce faire, en y ajoutant quelques boules de naphtaline. Après les vêtements, vint le tour des objets personnels. Il ne voulait pas se charger, mais il ne voulait pas trop en laisser non plus.

Toujours assis en tailleur sur le lit, il fit alors l'inventaire. Stupéfait, il secouait la tête, il n'avait jamais imaginé que leur nombre fut si important. Du plus insolite au plus anodin, aujourd'hui, tous paraissaient avoir une histoire à lui raconter.

Le réveil qu'il avait regardé et entendu presque tous les jours, ce décompte de temps comme il disait, était passé inaperçu pendant des années. Maintenant, il lui rappelait son père qui le lui avait prêté et à qui il ne l'avait jamais rendu. Il se souvenait, grâce à lui, de la colère qu'il avait prise lorsqu'Aubin l'avait démonté. Il évoquait la joie d'avoir pu le faire réparer.

Comme autant de madeleines de Proust, du Laguiole sur lequel sa femme avait fait graver son prénom, aux boutons de manchettes en nacre en passant par sa chevalière achetée en voyage de noces à Venise, toutes ces choses souvent de peu de valeur marchande témoignaient de tous ces moments plus ou moins intimes d'un pan de sa vie qui se terminait maintenant : « *Objets inanimés avez-vous donc une âme qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ?* ». Ces vers de Lamartine revenaient à l'esprit de l'instituteur qu'il était et il les prononça à haute voix, en y mettant le ton, comme il l'aurait fait devant ses élèves. Combien de fois ne les avait-il pas entendus, ces vers de Lamartine-ceux-là et bien d'autres, plus ou moins écorchés dans la bouche de ses élèves ?

En classe, en faisant ses gros yeux, l'air faussement grave et le regard coquin, il leur expliquait souvent.

- Les vers des poètes sont comme des verres de cristal, il faut en prendre soin, il faut les restituer tels quels, il ne faut surtout pas les ébrécher, sinon, ils ne valent plus rien.

Les enfants qui comprenaient le message caché souriaient et s'appliquaient alors à bien les apprendre, pour bien les restituer, afin de faire plaisir à leur maître. Et Daniel se souvenait que, parmi eux, il y avait eu un petit garçon bègue qui réussissait presque miraculeusement le tour de force d'arriver à réciter ses poésies sans trouble de

l'élocution. Pour cela, comme un slameur avant-gardiste, il chantonnait un peu. C'était son truc à lui pour remercier un Monsieur Lambert qu'il appréciait pour sa tolérance et son sens de la justice. Alors Daniel souriait de satisfaction à voir la fastidieuse entreprise et la réussite de ces petits bouts de femmes et de ces petits bouts d'hommes.

Revenu à sa sélection, maintenant il triait des photos éparses trouvées çà et là, au hasard d'une boîte en carton imprimé ou d'un album commencé mais jamais terminé. Suzanne, son épouse, aimait bien les photos. Elle avait dû achever une vingtaine d'albums et en commencer au moins le même nombre. Tous ces petits morceaux de carton coloré sont autant de segments de vie fixés, figés pour la reconnaissance d'une génération ou deux, déterminants de souvenirs, sortes de jalons serviles pour rafraîchir nos mémoires infidèles. Heureusement que ces témoins sont là. Sans nous en apercevoir, nos enfants changent si rapidement qu'ils deviennent souvent étranges pour ne pas dire étrangers à nos yeux sur certaines apparitions. A retrouver quelques scènes particulièrement touchantes, Daniel sentit monter l'émotion. Sa gorge se noua et ses yeux s'humidifièrent. Par-dessus ses demi-lunes de presbyte, son regard allait de temps en temps s'arrimer pour un instant à des points fixes du mur blanc de la chambre. Après avoir parcouru quelques pages de ces recueils, deux

larmes perlèrent au coin de ses yeux et glissèrent lentement le long de ses joues.

D'autres vers de Lamartine, du poème Le Lac, lui revinrent à l'esprit et il les énonça eux aussi mais d'une voix tremblante d'émotion.

- Ô temps ! Suspends ton vol, et vous, heures propices !

Suspendez votre cours

Laissez-nous savourer les rapides délices

Des plus beaux de nos jours !

*« On ne possède rien, jamais, qu'un peu de temps. »
Eugene Guillevic.*

LA CLASSE DE MÉLISSA

« Fais que chaque heure de ta vie soit belle, le moindre geste est un souvenir futur. » Claude Aveline.

La classe de Mélissa semblait à elle seule une véritable tour de Babel. Comme dans les publicités de Benetton, les cheveux crépus noirs voisinaient avec des cheveux lisses blonds, presque toutes les nuances de couleurs de peaux étaient représentées ici, de la plus claire à la plus foncée.

Pourtant, s'ils paraissaient tous différents, les yeux verts, les yeux bleus, comme les yeux marrons se dirigeaient tous dans la même direction. L'index droit légèrement devant la bouche, le regard brillant, avec un imperceptible petit accent créole, Mélissa parlait aujourd'hui de sa vie en métropole à ses élèves.

- Mes enfants, la première fois que j'ai vraiment vu la neige de près, c'était dans une petite ville dans la banlieue de Grenoble.

Eh oui, Grenoble, comme la place de Cayenne où se trouve la fontaine Montravel, vous savez bien, derrière l'ancienne préfecture à colonnades ; de l'autre côté de la place des Palmistes.

S'adressant alors à un élève du premier rang, elle demanda.

- Lucas, toi qui es proche de la carte de France, va nous montrer un peu où se trouve la ville de Grenoble.

Tendant le bras, en souriant, elle continua.

- Plus bas petit garçon, ne cherche pas à côté de Paris ... Regarde plutôt à droite de Lyon. Plus proche des Alpes, ces hautes montagnes toujours enneigées dont nous avons parlé l'autre jour en géographie...voilà, c'est bien ...oui c'est bien là petit garçon.

Se retournant vers la classe entière, elle s'assura.

- Vous avez tous vu où se trouve Grenoble, ... bon, ... maintenant, Lucas, tu peux revenir à ta place.

Après un flot de chuchotements, le calme s'installa à nouveau dans la pièce claire pour laisser continuer la maîtresse qui avait levé lentement la main droite.

- La veille, dans tout le pays, il avait fait très froid. Ils disent là-bas un vrai froid de canard.

Comme elle ajoutait à voix basse en créole.

- Ne me demandez pas pourquoi les canards sont plus frileux en Métropole que chez nous, je ne saurais pas vous répondre.

Les gamins se mirent tous à rire franchement. La quiétude revenue, elle poursuivit.

- Il faisait si froid dans cette petite ville, que je n'étais jamais assez habillée pour sortir. J'avais beau mettre un gros bonnet de laine, deux paires de chaussettes, trois ou quatre pulls, rien n'y faisait. Même à l'intérieur parfois, avec le chauffage à fond, il m'arrivait d'avoir les mains et les pieds glacés.

Et puis, la première année, je ne m'étais pas encore habituée au climat. Il faut vous dire que la ville de Grenoble est au milieu des Alpes, entourée de hautes montagnes qui restent enneigées, tout l'hiver et même certaines, toute l'année, comme je vous le disais tout à l'heure.

Ce soir-là pourtant, à la nuit tombante, le temps semblait s'être beaucoup radouci.

Les gamins buvaient ses paroles, à tel point que leurs yeux n'en sourcillaient pratiquement plus.

- Cette nuit-là, j'ai eu beaucoup moins froid que d'habitude, j'ai pu dormir correctement. Et puis, j'avais acheté une bouillotte.

Voyant tous les yeux s'écarquiller, Mélissa s'arrêta un instant et demanda.

- Est-ce que quelqu'un sait ce qu'est une bouillotte ?

Un long silence fut la seule réponse.

- Ah, c'est vrai, vous ne pouvez pas savoir ce que c'est, ici, qu'une bouillotte. Peut-être les enfants qui ont habité en Métropole. Et encore !

Aujourd'hui, là-bas, la plupart des enfants dorment dans une chambre bien chauffée et surtout,

ils ne sont pas comme moi. Eux, ils ont l'habitude de vivre avec le froid depuis toujours.

Eh bien, pour en revenir à la bouillotte : voilà ; je vais vous expliquer rapidement. Une bouillotte, c'est une espèce de récipient étanche en caoutchouc ou en cuivre que l'on remplit d'eau bouillante et que l'on met dans son lit pour le réchauffer.

Après ce court intermède, elle poursuivit.

- Le matin suivant, bizarrement, il faisait très clair plus tôt que d'habitude. La lueur bleutée qui passait à travers les fentes et les bords de mes volets était étrangement lumineuse. Et puis, dans la rue, les voitures ne faisaient pratiquement pas de bruit en roulant. On aurait dit qu'elles se déplaçaient sur un tapis en mousse, ou sur de l'herbe épaisse. Même le bruit de leur moteur semblait différent. Alors, je me suis dit, ce n'est pas le diable quand même, ce n'est pas très normal tout ça, cette lumière bleutée si crue et ce manque presque total de bruit.

Bouche bée, les gamins silencieux attendaient impatiemment la suite.

- Ainsi, ce matin-là, quand j'ai voulu ouvrir mes volets métalliques, ils étaient très difficiles à pousser. Comme si quelqu'un les avait cloués de l'extérieur, pendant la nuit. Comme j'habitais au deuxième étage, ce n'était pas possible. Et puis j'aurais entendu les coups de marteaux...surtout sur des volets en fer. Ils m'auraient certainement réveillée.

Maintenant, debout derrière son bureau, Mélissa mimait la scène pour la rendre encore plus vivante. Avec les grimaces adéquates et quelques mots de créole pour aider l'entreprise, elle arrivait à détendre l'atmosphère et à déclencher de grands et bons rires francs dans la classe.

Elle continua son interprétation en ajoutant.

- J'ai forcé, j'ai forcé jusqu'à ce qu'enfin mes volets s'ouvrent. Alors là, mes enfants, j'ai retenu un long moment mon souffle. Quel étonnement ! J'ai mis mes mains sur mes joues comme ça. Je n'en croyais pas mes yeux. Ah mes enfants, si vous aviez vu comme c'était beau !

Tout était blanc, immaculé, sans tache, comme une belle robe de mariée. Plus blanc que l'écume des vagues. Les toits de toutes les maisons, les voitures, les montagnes tout autour, les arbres, les rues, tout était recouvert d'un épais tapis blanc. Comme si, dans la nuit, la lune était venue dormir sur la terre et qu'elle ait oublié une immense couverture de laine blanche. D'un blanc que vous ne verrez jamais ici, encore plus blanc que l'intérieur d'une noix de coco, et même plus blanc que la fausse barbe du Père Noël de la fête de notre école.

Avec conviction, une petite créole, belle comme une gamine de publicité, pétillante et édentée, avec un large accent plein de soleil, demanda alors.

- Dis, maîtresse, pourquoi tu ne nous en as pas ramené un morceau de ce grand tapis blanc ? Seulement pour nous le faire voir !

Mélissa lui répondit alors en créole.

- Ma valise était bien trop petite, et puis, j'aurais peut-être amené tout le froid avec. Toi non plus tu n'aimes pas le froid qui pince comme un méchant crabe, n'est-ce-pas ma petite Sarah !

Les plus grands comme les plus petits accompagnèrent alors leur maîtresse dans un grand éclat de rire communicatif, sonore et malicieux.

- Bon, nous avons assez ri, je vous ai assez raconté mes affaires pour aujourd'hui. Maintenant, passons à des choses plus sérieuses. To pé pa kouri ké graté to pyé : tu ne peux pas courir et gratter ton pied. On ne peut pas faire deux choses à la fois : rire et travailler sérieusement. Sortez vos cahiers de français : nous allons corriger la dictée, conclut-elle en reprenant, derrière ses grosses lunettes rondes, son regard austère d'institutrice.

LE GRAND DÉPART

*Demain dès l'aube, à l'heure où blanchit la
campagne,
Je partirai, vois-tu, je sais que tu m'attends ;
J'irai par les chemins, j'irai par les montagnes,
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.
Victor Hugo.*

Tôt, ce matin, à Saoû, Daniel était seul devant la maison qu'il venait de céder à ses enfants.

Bien qu'il n'en fût plus désormais le propriétaire, pour la quitter et la fermer une dernière fois, il avait tenu à être tout seul. Ses enfants avaient compris cet intime et ultime souhait. Il avait préféré que les au revoir se fassent tranquillement, la veille, ailleurs, chez eux.

Maintenant, il restait immobile, campé en face d'elle comme un futur acheteur. Il la scrutait, la regardait sous toutes ses ouvertures. Comme l'objectif d'une caméra, ses yeux effectuaient de lents et longs travellings. Il se souvenait.

C'était presque par le plus pur des hasards qu'ils avaient acheté cette vieille bâtisse. Bien sûr, pour avoir habité pendant toute la période de son adolescence dans le village, Daniel la connaissait. Il lui était même arrivé de venir jouer entre ses murs avec le petit-fils de l'ancien propriétaire qui était d'un an son aîné. Mais à cette époque, il n'aurait

jamais pensé un jour l'acquérir. D'ailleurs, c'était une ancienne maison, d'aux moins deux cents ans d'âge et quand Daniel était lycéen, il préférait les habitations très modernes. Pour le jeune homme qui aurait aimé faire les beaux-arts, son idole, c'était Le Corbusier. Son oncle, qui vivait à Firminy dans la Loire, lui avait fait visiter un immeuble et d'autres réalisations conçues dans les années soixante par ce grand maître de l'architecture moderne reconnu pour être là-bas quelque peu iconoclaste. Cette modernité exacerbée l'avait alors séduit. Ce souci de renouveler l'art de construire en fonction de la vie sociale et d'utiliser les volumes simples articulés suivant des plans d'une grande liberté et l'interpénétration des espaces correspondaient en de nombreux points à ses aspirations esthétiques et philosophiques du moment. Mais, dix ans plus tard, il en était tout autrement.

Mai 68 et surtout les "baba cool" avaient mis à l'index cet univers concentrationnaire de béton et de macadam. Le retour à la campagne et à des valeurs ancestrales avait été remis au goût du jour. De loin peut-être, comme la majorité de ses concitoyens de même âge, Daniel avait suivi cette sorte d'instinct grégaire qui pousse les êtres humains à embrasser des modes et des coutumes parfois des plus étranges.

Ainsi, un dimanche en fin d'après-midi, en descendant de la forêt de Saoû avec toute sa famille, ils avaient désiré traverser le village. Un peu par

nostalgie peut-être. D'habitude, pour rentrer, ils allaient au plus vite. Mais sans qu'il le sache, ce jour-là devait changer le cours des choses. Sur le volet le plus haut de cette vieille demeure, il y avait un écriteau.

MAISON A VENDRE : MAÎTRE
SOUBEYRAN TEL 04 75 76 00 89

Intrigué, sans trop savoir pourquoi, Daniel s'était arrêté devant l'antique bâtisse. Au stylo bille, presque machinalement, comme il le faisait parfois, sur la première page cartonnée de son carnet de chèques, Daniel avait noté ce numéro de téléphone à côté des mots *MAISON SAOU* en majuscules d'imprimerie. Depuis longtemps, plus ou moins consciemment dans son esprit, l'idée d'acquérir quelque chose dans la région avait germé, mais, pour l'instant, rien ne pressait et il ne cherchait rien de bien précis non plus.

Il avait presque oublié cette insignifiante péripétie. Ce n'est qu'un mois plus tard, son chéquier vide, avant de le déchirer pour le jeter à la poubelle, qu'il avait redécouvert le numéro de téléphone abandonné au hasard. Et alors, pris dans le feu de l'action, la maison plaisant à tous les membres de la famille, les choses s'étaient enchaînées si rapidement, qu'il s'était alors retrouvé propriétaire de cette demeure presque sans s'en rendre compte.

Aujourd'hui qu'il la quittait, il souriait en pensant à tout ça. En vrac, quelques phrases de Jean Ferrat chantant Aragon lui passaient par la tête :

« Je croyais choisir et j'étais choisi, j'étais fait pour n'être que ce que je suis. Je me croyais libre sur un fil d'acier, quand tout l'équilibre vient du balancier. »

Et, ce matin, très ému, il quittait cette maison. Comme on referme la dernière page d'un livre important, il venait d'en clore portes et volets, pour la dernière fois.

Toutefois, malgré le temps qu'ils avaient passé et l'argent qu'ils avaient dépensé, Suzanne et lui, à la restaurer, à la mettre à leur goût, l'ensemble dans lequel elle s'inscrivait avait certainement autant, sinon plus, d'importance qu'elle.

Quitter cette maison, c'était surtout laisser son environnement : et quel environnement ! C'était s'éloigner de ce majestueux écrin de calcaire blanc où se blottissait Saoû. C'était se défaire de ce ciel bleu, de ces étés embaumés de lavande, de ces réveils bucoliques au chant des cigales.

Quitter cette maison, c'était se séparer aussi de ce si beau village, de ses habitants chaleureux et de ses environs, de sa forêt majestueuse, où, enfant, dans les herbes blondes, les sentes pentues et les gravilles crissantes, son père lui avait appris à comprendre les animaux et les plantes. Du scorpion nonchalant à l'orchidée timide, il avait découvert, ici, une nature que la ville lui aurait interdite. Il en

bénissait parfois la santé fragile de sa petite enfance qui l'avait conduit dans ces lieux avec les siens, loin des accablants brouillards de Grenoble.

Enfin, quitter cette maison, c'était aussi abandonner ses amis, certains copains d'enfance avec qui il avait tissé des liens solides et indéfectibles.

Avant de remettre la clé à ses enfants, c'est certainement pour toutes ces différentes raisons, que Daniel était si troublé en la tournant une ultime fois dans son antique serrure.

A côté de la fontaine qui chantonne sur la Placette de Saoû, seul, presque nostalgique, Daniel attendait son Taxi.

Le père Gauthier qui venait de chercher son pain, le salua sans s'arrêter. D'ordinaire, ils auraient discuté un long moment de la pluie et du beau temps, de la Bise trop froide, ou du soleil trop chaud, des nouvelles du monde ou des bruits qui couraient dans le village, de tout et de rien, mais aujourd'hui, intelligemment, en passant son chemin, le père Gauthier respectait l'intimité de Daniel. La mère Vallier, le père Denios, le fils Lantaume, ce matin, tous, sans exception, en le voyant préoccupé, échangeaient avec lui que des civilités et ne prononçaient pas un seul mot sur son départ, sur son voyage. Ils le laissaient tranquille, ils savaient que, pour lui, ces moments n'étaient pas faciles à vivre.

Avant de prendre la route de Crest, Daniel demanda gentiment au chauffeur du taxi de faire le détour par le cimetière. La Bise qui venait de se lever inclinait légèrement le haut des cyprès centenaires de l'entrée.

Le visage grave, immobile, Daniel s'arrêta un long moment devant la tombe de sa femme. Bien que native de Valence, elle avait tenu à reposer ici, dans ce village qu'elle avait appris à aimer au contact de son mari et de ses habitants. Daniel ajusta méticuleusement les bouquets de fleurs que le vent avait dérangés dans leur agencement. Les yeux humides d'émotion, il s'assit dans le véhicule de place qui l'attendait sur le parking près de la lourde porte d'entrée en fer forgé noir.

La XM blanche roulait rapidement vers Crest. A l'intérieur de la berline, à part le léger ronronnement du diesel, rien ne venait troubler le silence. Par respect, le conducteur avait coupé la radio en partant. Enfin, après l'entrée de Valence sud, sur l'autoroute, d'un naturel bavard, le chauffeur engagea timidement la conversation par des banalités.

Mais Daniel ne répondait pratiquement pas. Il se contentait simplement d'être laconique lorsqu'il pensait qu'une réponse était indispensable. La tête tournée vers l'extérieur, sans le voir vraiment, il regardait défiler ce paysage qu'il connaissait si bien. Fatigué par tous ces événements, il avait l'impression d'agir comme un robot. Trop de choses

s'embrouillaient dans son esprit. Ses désirs les plus secrets et la réalité se confrontaient. Il avait pensé que les choses seraient plus faciles. Il semblait très affecté par toutes ces contradictions diffuses qu'il percevait insidieusement. Il avait même la désagréable sensation qu'il n'était plus lui. Lui qui passait pour ordonné, rationnel et pragmatique, aujourd'hui, il ne se reconnaissait plus.

Par de brèves œillades répétées dans le rétroviseur intérieur, le chauffeur s'aperçut alors que le visage de son passager devenait de plus en plus pâle. Il ralentit un peu et demanda poliment.

- Ça ne va pas Monsieur Lambert ? vous voulez que je m'arrête un instant ? ... Il y a une aire bientôt. Dites, c'est peut-être la chaleur, ... je peux mettre la clim plus fort si vous voulez ?

- Oui, si vous voulez Mais ça va aller, ça va aller, c'est juste un peu l'émotion, vous comprenez À mon âge C'est trop à la fois, répondit Daniel d'une voix monotone.

Le chauffeur reprit en plaisantant.

- Allons, allons, vous n'êtes pas si vieux que ça Monsieur Lambert, ou vous le cachez bigrement bien ...votre âge !

Daniel qui, maintenant, reprenait un peu des couleurs, répondit alors en souriant timidement.

- Vous verrez bien, vous verrez bien ...vous êtes encore jeune, vous Mais, on ne fait plus à cinquante ans ce que l'on faisait même à quarante.

Le chauffeur un peu goguenard répliqua.

- Allons, allons, ne me faites pas peur Monsieur Lambert... J'ai déjà fêté mes trente-cinq l'année dernière.

L'ATTENTE

*« Je t'ai cherchée au bout des chambres
Où la lampe était allumée
Nos pas n'y sonnaient pas ensemble
Ni nos bras sur nous refermés
Que sais-tu du malheur d'aimer*

*Que sais-tu de la longue attente
Et ne vivre qu'à te nommer
Dieu toujours même et différente
Et de toi moi seul à blâmer
Que sais-tu du malheur d'aimer »*

D'Aragon : le malheur d'aimer.

Le fier soleil équatorial noyait son disque rougissant à l'horizon, derrière les collines de Rémire. Sur la longue et belle plage de Montjoly bordée de palmiers élancés. Quelques baigneurs qui s'étaient attardés pliaient leur serviette mouillée. Pieds nus, en maillot de bain bleu clair, enveloppée dans un long paréo multicolore, Mélissa marchait seule dans le sable que de nonchalantes vagues venaient rafraîchir. Une légère brise de mer commençait à s'éveiller. Elle peignait de ses caresses les palmiers légèrement courbés par les alizés. Mélissa tournait souvent la tête du côté du large. Le vent caressait gentiment ses hautes

pommettes un peu saillantes. Comme pour prier, elle joignait très fort ses mains sur sa poitrine.

Maintenant, elle restait seule sur l'étroite bande de sable blond. Au loin, sur les collines de Rémire, des troupeaux de cumulus semblaient vouloir dévorer l'azur qui rosissait.

Mélicca s'arrêta au bord de l'eau. Comme pour s'assurer de sa véritable solitude, elle fit lentement un tour complet. Alors, Pénélope créole, face à une mer immense qui chuintait mélancoliquement devant elle, elle se mit à crier de toutes ses forces.

- Viens vite mon amour, viens vite !

Puis, plus bas elle rajouta en créole.

- Je t'attends depuis longtemps, si longtemps, trop longtemps déjà.

Comme mille battements réguliers du cœur de la terre, seuls les déferlements répétés des vagues qui venaient mourir sur la plage dorée semblaient vouloir ici lui répondre.

Femme de quarante ans, au demeurant réfléchie et pondérée, elle se comportait aujourd'hui encore comme une adolescente amoureuse. Mais faut-il un âge particulier pour aimer follement, sans retenue ?

Prenant conscience de son attitude, elle sentit tout à coup ses joues devenir brûlantes. Regardant alors l'extrémité de ses pieds saupoudrés de sable blond, elle se mit à sourire en balançant lentement la tête de droite à gauche.

- Il est grand temps que tu arrives mon amour, la langueur commence à m'envahir. Pensa-t-elle en fixant longuement au loin, l'Îlet Le Père, comme s'il était son interlocuteur privilégié du moment.

LE LONG VOYAGE

« Mais, les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent pour partir » ...Baudelaire.

« Partir, partir

Même loin, loin de la région du cœur

N'importe où, où la peau change de couleur

Partir avant qu'on meure

Partir, partir » Julien Clerc.

Devant les immenses panneaux mobiles, dans le grand aéroport de Lyon Satolas, le pauvre Daniel semblait un peu perdu. Après avoir consulté la liste des départs, pour s'assurer et se rassurer, il alla tout de même se renseigner auprès des hôteses. Comme il devait passer par Orly où il changerait d'avion, il se fit préciser à nouveau tous les horaires qui le concernait, surtout le dernier : départ de Paris Orly pour Cayenne à onze heures, il avait largement le temps.

Arrivé à Orly en avance, il s'installa assez confortablement dans la salle d'attente non-fumeur correspondant à son vol. Il prit le journal le Monde dans un présentoir, mais l'excitation du moment troublait son attention. Elle ne lui permettait pas de suivre correctement un article jusqu'au bout. Alors, il replia le quotidien et le rangea nerveusement dans la poche droite de son Burberry couleur mastic.

Il avait chaud et se rendit plusieurs fois aux toilettes pour se rafraîchir le visage. Comme il ne se sentait pas d'humeur à affronter qui que ce soit, surtout pas les fumeurs inciviques qui, malgré l'interdiction, lâchaient une abondante et nauséabonde fumée de cigarettes qui n'avait rien à faire ici, il changea de place à de nombreuses reprises.

C'était la première fois qu'il prenait un gros appareil de ligne. C'était surtout la première fois qu'il allait rester si longtemps en l'air. L'unique appareil volant dont il fut un seul jour le passager était un petit avion à quatre places. Il se souvenait encore de cet amusant baptême de l'air. Pour leur faire plaisir, et surtout pour les épater, Bernard, le mari d'une collègue qui avait sa licence de pilote, les avait invités dans un appareil de son club, un antique Jodel peint en vert, aux couleurs d'un sponsor local.

Alors, Daniel retrouvait Suzanne, assise à l'avant qui, prise de panique, s'accrochait au bras du pilote comme un naufragé à une bouée. Elle avait serré si fort que ce pauvre Bernard en avait gardé un énorme et mémorable bleu au moins trois mois. Revoyant cette scène presque burlesque, Daniel souriait en secouant lentement la tête de gauche à droite.

L'embarquement à Orly s'effectua assez facilement. Maintenant Daniel était installé près

d'un hublot dans l'avion d'AOM qui devait prendre enfin la direction de la Guyane.

Après le décollage, il regarda de temps en temps par le hublot arrondi. Mais, de sa place, il distinguait mal le territoire de la Métropole qui s'évanouissait lentement et qui allait laisser place, pendant pratiquement huit longues heures, à l'immensité océane.

Maintenant, il se sentait rompu, il avait l'impression d'avoir chaud. Après un verre d'eau fraîche gracieusement apporté par l'hôtesse, il s'assoupit cependant un moment. Mais, sa somnolence fut de courte durée, car, de plus en plus souvent, il ressentait une douleur confuse dans son bras gauche. Il avait la sensation d'être oppressé. Il ne put se reposer correctement. Mal à l'aise, il changeait fréquemment de position. Remarquant son étrange attitude, l'hôtesse un peu soucieuse s'enquérât, à chaque passage, de son état de santé.

Désormais complètement éveillé, le voyage s'avéra très très long. Cela lui permit de se souvenir...

Dans ses pensées, un long retour en arrière commença. Les images se présentèrent, de plus en plus nombreuses. Des lointains souvenirs, des réminiscences d'un passé plus proche s'imbriquaient maintenant pour construire leurs scénarios. Il était ému jusqu'aux larmes. Sa gorge devenait de plus en plus sèche. Derrière ses

paupières closes, de longues scènes de son existence se bousculaient en épisodes.

Sa vie passée souvent racontée par sa grand-mère maternelle, ses oncles, ses tantes, sa mère, son père et sa sœur, puis le long récit que lui avait révélé Mélissa, sa bien-aimée, défilaient et déroulaient maintenant, dans son esprit, comme de longs films romancés...

LE RETOUR EN ARRIÈRE

*« Que serais-tu, Juliette, sans ton Roméo ?
Et toi, Roméo, que serais-tu sans ta Juliette ?
Une bien triste idée de l'amour. »
Aladyn973.*

(Dans l'enthousiasme et à l'unanimité, le dix-neuf mars 1946, la Guyane devint un département français.)

Ainsi, tout avait commencé en France métropolitaine par les faits suivants :

Vingt-sept jours plus tard, le quinze avril pour être très précis, une curieuse tranche de vie commençait dans la salle d'attente toute blanche d'une petite clinique privée de la région grenobloise.

Tel un fauve dans une cage trop exigüe, fumant cigarette sur cigarette, en uniforme impeccable, un préposé des P.T.T d'une quarantaine d'années tournait en rond. Comme pour essayer de faire activer le naturel processus qui semblait devenir pour lui insupportable, il allait de temps en temps demander à l'infirmière de garde où en étaient les choses.

- Dites, vous ne savez pas où ça en est... Vous ne pourriez pas aller voir si tout se passe bien?

A cette époque, même les plus paternels, les pauvres maris restaient à l'extérieur de « tout ça ». A la maison, ils attendaient derrière la porte de la

chambre. A la clinique, ils restaient en salle d'attente ou au mieux dans le couloir. Pour ne pas les avoir dans leurs pattes, dans la plus grande majorité des cas, pour ne pas dire dans leur totalité, les sages-femmes préféraient les écarter des salles d'accouchement. L'une d'entre-elles disait d'ailleurs.

- Si on laisse rentrer le père, c'est deux fois plus de travail, non seulement il faut s'occuper de l'accouchée, mais en plus il faut reconforter le mari. Entre ceux qui crient et ceux qui s'évanouissent à cause du sang, il ne reste que ceux qui font une gueule de cent pieds de long si c'est pas le garçon souhaité. A croire, neuf mois plus tôt, qu'ils ne savaient pas ce qui arriverait à leur femme !

D'ailleurs, à les voir si « mauviettes », je suis certaine que s'ils faisaient le premier, il n'y aurait en France que des fils ou des filles uniques.

Le pauvre facteur qui se prénommait Joseph comme son parrain était chaque fois rassuré par l'infirmière qui, immanquablement, d'une voix de fausset, comme si elle s'adressait à un enfant, lui répétait en secouant la tête.

- Vous n'êtes pas raisonnable, vous savez bien, Monsieur Lambert, qu'il est interdit de fumer ici à cause des bébés. Allez, retournez vite vous asseoir sagement en salle d'attente, je vous avertirai dès qu'il y aura du nouveau !

Comme un petit chien obéissant qui rejoint sa niche en baissant les oreilles, tête inclinée vers l'avant et rentrée dans les épaules, le futur papa retournait s'enfumer dans sa cage, pardon, dans sa salle d'attente. Mais, comment être raisonnable lorsque l'on attend son deuxième enfant plus de quinze ans après le premier. Cette grossesse avait été inespérée, le papa comme la maman n'y croyaient plus. Leur fille Eliane était déjà presque une fille à marier. Et si tout ça se passait mal ?

En examinant la future parturiente de trente-neuf ans, avec une moue dubitative, le docteur Bonnet n'avait-il pas présumé qu'il faudrait faire extrêmement attention, qu'il devait être gros, qu'il ne faudrait surtout pas accoucher à la maison. Après cette alarmante visite, le soir, en se couchant, Marie avait beaucoup pleuré et avait confié à son mari en hoquetant.

- A mon âge, gros comme il est, j'ai peur d'une césarienne Et puis, ...c'est parce qu'il était trop gros ...que le petit Martinon est resté idiot, il avait bu du liquide des eaux.

Joseph tentait de la rassurer du mieux qu'il pouvait.

- Ma pauvre Marie, mais qu'est-ce que tu vas écouter toutes ces sornettes de femmes saoules. Tous les accouchements sont différents. Tu verras que le tien se passera bien. Pour ton premier, ça s'est très bien passé, alors, y a pas de raison que pour celui-ci ça se passe mal. Et puis, tous les

Martinon ne sont-ils pas un peu cinglés ?
Rappelle-toi le grand-père Martinon qui se promenait, été comme hiver, avec son parapluie à la main, si bien que les gens l'avaient surnommé à cause de ça, en patois, Parapléve.

Marie ressentit les premières douleurs avec quelques jours de retard sur la date prévue.

- On ne dirait pas qu'elle l'a attendu si longtemps celui-là, à croire qu'elle voulait le garder encore un peu, pour qu'il soit le plus fini possible, avait exprimé, en survolant son dossier devant son mari, l'énorme infirmière qui était venue la conduire à la salle de travail.

Pourtant, aujourd'hui, comme le temps de l'accouchement était désespérément long, Joseph blêmissait ; il commençait, lui aussi, à douter de son bon déroulement.

Enfin, la coiffe de travers et les cheveux en bataille, une sage-femme tenant dans ses bras un gros braillard entortillé dans une énorme serviette blanche maculée de sang, sortit de la salle de travail. Elle le présenta au père en disant.

- Ah, il nous en a fait voir le gaillard, mais, maintenant ça va bien. Le bandit, il a même déjà rempli la poche de mon tablier avec son robinet de garçon.

Et c'est de cette amusante façon que Joseph apprit qu'il venait d'avoir un fils.

- Et la maman ? demanda-t-il presque timidement.

A croire que dans le monde imaginaire de certaines femmes, les hommes ne sont que de grands enfants. Avec la même intonation et la même condescendance fate que l'infirmière de garde avait prises tout à l'heure, l'accoucheuse répondit.

- Ah, la maman, la maman, ...elle est bien fatiguée après ça, il faudra bien quelques jours pour qu'elle se remette vraiment. Il faudra être bien gentil avec elle pour ne pas la fatiguer. Il a fallu l'endormir un peu pour l'inciser, mais bon, dans un mois ou deux, elle ne s'en souviendra même plus. Je suis même certaine que, quand elle aura repris ses esprits et qu'elle verra son gros poupon bien portant, elle ira déjà beaucoup mieux.

Comme le bébé continuait à pleurer bruyamment, reprenant la voix presque autoritaire d'un commandant sans galon, elle demanda enfin à l'heureux papa qui avait repris des couleurs.

- Et vous allez nous l'appeler comment notre contestataire ?

Embarrassé, la tête baissée comme un écolier puni au piquet, il répondit en bredouillant.

- Avec ma femme et ma fille, on avait pensé à Daniel, comme son futur parrain enfin, ...c'est plutôt

ma fille, Eliane, sa grande sœur, qui avait proposé ce prénom.

De retour à la maison, la grande sœur n'était pas peu fière de tenir « son Ptit Daniel » dans ses bras. Bien qu'elle en ait passé l'âge, elle donnait l'impression de jouer avec lui comme avec une poupée. Avec un réel plaisir qui se lisait dans ses grands yeux bleus, elle l'habillait, le changeait, le couchait, lui donnait le biberon. Pour aider sa mère fatiguée, en grande sœur responsable comme on allait le lui répéter souvent, elle lavait à la main brassières, drapeaux et autres langes que son inconvenant petit frère semblait prendre un malin plaisir à salir presque aussitôt, pour qu'elle recommençât. Après une si longue attente, comme c'était naturellement le plus beau des bébés, tout lui était pardonné d'avance. Des grand-mères aux invitées, en passant par toutes les commères du quartier, toutes s'ingéniaient à vouloir faire croire que ses mimiques naturelles leur étaient destinées. Peut-être riait-il, au fond de lui-même de leur plaisante et incommensurable naïveté.

Mais, au treizième jour après sa naissance, une première épreuve difficile vint assombrir un ciel familial que les sourires aux anges du bébé azuraient depuis à peine quelques jours.

Les pleurs incessants remplacèrent les fameux sourires de contentement. « Ptit Daniel » ne

mangeait plus, ne buvait plus, il dépérissait à vue d'œil.

La grise mine du docteur Bonnet, appelé au milieu de la nuit, n'arrangea rien à la chose. Avec ménagement, il affirma péremptoirement.

- Votre gamin à la toxicose, le choléra infantile si vous préférez, il faut l'hospitaliser immédiatement, sinon je crains le pire !

Abattus, impuissants, Joseph et Marie auraient préféré être sourds ce jour-là. Immobiles, vidés, serrés l'un contre l'autre, ils se tenaient par le bras. Allaient-ils perdre ce garçon qu'ils avaient si longtemps et tant espéré ?

Sortant son chapelet, la grand-mère maternelle s'agenouilla près du lit et se mit à l'égrener comme une folle. Le docteur Bonnet, qui savait le temps compté, l'écarta sans ménagement en lui signifiant.

- Allez, mamy, ce n'est pas le temps des prières, il faut se dépêcher, allez zou, préparez-moi ce gosse, je vous l'embarque tout de suite avec ma voiture.

Certainement bien mieux que les pieuses incantations de la grand-mère, cette énergique décision sauva « Ptit Daniel » d'une mort certaine.

Pour l'avenir, cette fâcheuse péripétie rendit la mère et le père du bébé encore plus attentifs, anxieux et même surprotecteurs. Pour toute la famille et pour une grande partie de la tournée du

facteur Lambert, le brave Docteur Bonnet devint alors une sommité médicale incontournable. Comme par enchantement, à la suite de cette dramatique aventure, sa clientèle augmenta de façon assez considérable.

Joseph, fils et petit-fils de bûcheron, habitué à la campagne et à la forêt, ne se sentait pas à son aise dans une ville qu'il trouvait déjà bien trop polluée à son goût.

A cause de la crise économique des années trente, Joseph Lambert était devenu fonctionnaire. D'abord cantonnier intérimaire puis, facteur préposé des PTT stagiaire. A contre cœur, il avait dû quitter la petite scierie familiale peu rentable. Mais, souvent, il exprimait le souhait de retourner vivre dans un village, près d'une forêt. Ainsi, pour demander un poste à la campagne, pour retrouver le bon air, pour partir d'un sale quartier où il commençait à y avoir trop d'immigrés Espagnols, Maghrébins et Africains et pour mille et une autres bonnes raisons, dans sa quarantième année, sur les conseils éclairés de madame Chazot sa receveuse, le préposé stagiaire Joseph Lambert s'inscrivit-il à l'Inspection régionale des PTT de Lyon pour passer le fameux concours interne de Facteur-Receveur. La guerre de 39-45 avait délabré la France et, il lui fallait des fonctionnaires pour la remettre en état.

La chance semblait être à la hauteur de ses aptitudes car il le réussit brillamment. A ce

concours, ils n'en prenaient que trente-six sur deux mille.

Heureusement, car il n'aurait pu se représenter. En effet, à quelques jours près, il aurait atteint la fatidique limite d'âge des quarante ans. Et, c'était bien connu alors, l'anonyme et puissante fonction publique ne badinait pas avec le règlement. C'était pire qu'une maladie honteuse. A cette époque, si vous étiez atteint par la limite d'âge, dans le secret d'un bureau de votre Centre Administratif, on choisissait :

IMPÉRATIVEMENT, RÉGLEMENTAIREMENT
et OBLIGATOIREMENT plus jeune que vous,
même au demeurant moins compétent.

Derrière l'imposant camion de déménagement, un amoncellement d'objets hétéroclites attendait la dextérité du chauffeur et de son jeune employé pour trouver une place.

Difficilement, mais rationnellement, toute la richesse mobilière de la famille Lambert finit par se loger dans la longue caisse bâchée du Berliet. La gauloise bleue éteinte au coin des lèvres, Joseph regardant le camion démarrer conclut par :

- Avec cette manie, vous, les femmes, de tout vouloir garder, heureusement, qu'on n'avait trois fois rien ma pauvre Marie. J'ai vu le coup qu'il fallait aller chercher un autre camion malgré les grandes dimensions de celui-là.

Avec leur vieille Juvaquatre Renault noire d'occasion qui chauffait en côte, Joseph et les siens arrivèrent à destination tellement longtemps après le camion de déménagement que celui-ci était déjà pratiquement tout déchargé. De loin, les commères et les gamins du village avaient encerclé les arrivants pour voir un peu la tête qu'ils avaient.

Si, en ville, les nouveaux venus sont souvent ignorés, ici, à la campagne, au contraire, c'est, en plus d'un spectacle, le début d'une adoption ou d'un rejet. De nombreuses choses se jouant ce jour-là, comme un artiste qui arrive sur scène, il ne faut surtout pas rater son entrée.

Lorsque « Ptit Daniel » sortit de la voiture dans les bras de sa grande sœur Eliane, la moins timide, la plus curieuse et peut-être la plus maternelle des commères s'avança. Avec un léger accent qui sentait déjà la lavande, le romarin et les olives fraîches de Nyons, elle s'enquérât.

- Il est à vous ce pitchounet ... je peux le voir ...oh comme il est beau ... On dirait un ange de la crèche de Noël.

Avant qu'Eliane eut le temps de répondre, notre « Ptit Daniel », trouvant certainement plaisants cet accent et cette bonne bouille hâlée qui le contemplait, se mit à sourire de toute sa mâchoire édentée. C'était gagné : pour la première fois, dans le village, il avait fait sa première conquête. Et, sans s'en douter, avec cette conquête, il avait fait aussi celle de tout le village de Saoû.

- Comme il est drôle votre petit, ah ça alors, y me plaît bien celui-là, si j'osais, je le prendrais bien dans mes bras... Ah y me plaît bien té ce petiot.

Toute fière, les joues un peu rouges, en tendant le bébé, Eliane rectifia enfin.

- C'est mon petit frère, et il s'appelle Daniel. Mais tout le monde l'appelle « Ptit Daniel ».

Alors, comme une nuée de sauterelles, les autres femmes s'approchèrent pour profiter du beau sourire du bambin. Marie, un peu interloquée, était restée en retrait.

En bonne mère, elle s'avança vers l'attroupement féminin. Entre deux fadaises, rouge de fierté elle aussi, elle se présenta péremptoirement.

- Je suis Marie Lambert, la maman de ce petit bout de chou. Je suis la femme de votre nouveau receveur des PTT !

(Bien que Marie ait volontairement omis de préciser que son mari n'était encore que facteur receveur), tous les regards se tournèrent alors vers cette petite femme d'une quarantaine d'années, un peu frêle. Toutes la saluèrent aimablement.

Or, à cette époque, être femme de receveur des PTT dans un petit village, c'était être l'épouse d'un personnage important. Avec le maire, le curé, l'instituteur, le receveur des Postes Télégraphe Téléphone était un homme instruit. Fonctionnaire conséquemment assermenté, tenu à l'obligation de

réserve, de par sa fonction administrative. Comme ses prédécesseurs, il était amené à connaître la plupart des affaires de la commune et parmi elles, nombre de secrets de famille. Et, comme Joseph n'était pas dupe, il savait que c'était surtout pour cette dernière raison qu'il serait respecté, écouté et entendu.

Et, en fines psychologues averties, toutes ces dames d'un certain âge savaient bien qu'un mari ne sait rien cacher sur l'oreiller d'une femme qui sait si prendre. Donc, pour apprendre parfois quelques croustillantes indiscretions, il fallait mieux être dès le début : bien dans les petits papiers de Madame la Receveuse.

Niché au creux de falaises de calcaire blanc qui semblaient le protéger comme une gigantesque muraille naturelle, Saoû était alors un beau village de trois-cent-quatre-vingts âmes. Son immense forêt toute proche le rendait encore plus sympathique aux yeux de Joseph. Les vignes et les grands champs de lavande grimpaient alors sur les Travers jusqu'à ses laiteux remparts. La commune étant très étendue, c'était certainement pour cette unique raison que deux autres facteurs, le père Blain et le père Viret, partageaient l'importante tournée rurale de distribution du courrier. Les nombreux agriculteurs en activité ou à la retraite qui étaient dispersés dans la campagne attendaient de leur préposé des P.T.T. autant un rôle social qu'un emploi simplement administratif. En plus des lettres, du journal et des

mandats, il apportait les nouvelles du village, les papiers de la mairie et parfois même, en plein hiver, lorsque les routes étaient peu praticables, le pain ou les médicaments. Peu de gens à la campagne savaient lire couramment à cette époque-là. Trop utiles aux travaux des champs, dès leur jeune âge, les enfants délaissaient souvent cette école qui devenait alors subsidiaire, parfois même gênante et source de conflits. Emilie Carles, ancienne institutrice dans un village des Alpes, nous le rappelle très justement dans son ouvrage autobiographique : Une soupe aux herbes sauvages.

Le facteur remplissait quelquefois des imprimés importants et le jeudi matin, il aidait parfois, le dernier rejeton à résoudre un délicat problème de robinet pas très étanche ou de train en retard. Les mauvaises langues disaient même qu'il lui arrivait de suppléer à des devoirs plus conjugaux, mais là, à mon avis, ce n'était que racontars et jalousies causés par le privilège de l'uniforme, de la fonction assermentée et de la retraite assurée.

Pour tous ces services rendus, l'irremplaçable agent de l'état recevait des biens en nature. Des premières fraises aux premières châtaignes en passant par l'incontournable fricassée de boudin, il suivait ainsi les productions agricoles au fil des saisons. Souvent, à son insu, on déposait anonymement ces cadeaux dans l'une de ses sacoques. Mais, au bout d'un certain temps, à cause

du papier journal qui les pliait ou du tour de main, reconnaître le ou les sympathiques responsables du présent ne relevait plus pour lui que du secret de Polichinelle.

Quand le temps et la maman le permettaient, l'un des plus grands plaisirs de « Ptit Daniel » était de suivre son père en tournée. Assis sur les larges sacoches en cuir bleu, accroché comme un petit chimpanzé à sa mère, les jambes écartées, les bras serrés fort autour de la ceinture paternelle, il parcourait le long périple sans piper mot. Sur ses courtes pattes, le petit bonhomme se haussait pour introduire lettres et journaux dans des boîtes aux lettres pas très réglementaires, accrochées au petit bonheur d'un volet, d'un portail ou d'un piquet d'acacia ou de châtaignier. Sans quitter la selle de son vélo, le père souriant, ourdissait déjà le secret projet de faire également de son fils un zélé serviteur de l'État.

Après le tableau noir et le train mécanique, dès que « Ptit Daniel » fut assez grand, le troisième cadeau de Noël conséquent qu'il reçut fut une bicyclette rouge. Dès lors, pendant les longues vacances scolaires, dans toute la longueur de la tournée, c'est par ses propres moyens et grâce à ses propres mollets, que le fils précédait le père. Dans ses petites sacoches, il transportait les premiers prospectus, les premiers catalogues qui commençaient timidement à arriver jusqu'aux boîtes aux lettres de nos campagnes.

Les nouvelles fonctions de Joseph Lambert ayant amélioré l'ordinaire, le dimanche, c'est dans une deux chevaux grise (couleur unique à l'époque) toute neuve que la famille Lambert au complet partait maintenant en balade. En été, à cause de la chaleur, ils n'allaient pas très loin.

A l'ombre des frondaisons, dans la fraîcheur de la forêt de Saoû, le père qui n'avait rien oublié de son ancien métier apprenait, à son fils attentif, le nom des différentes essences de bois qui les environnaient. Pour ce jeune gamin curieux de tout, Joseph semblait tout connaître de la nature. Les arbres, les plantes, les animaux, rien ne paraissait avoir de secret pour lui. En patois ou en français, il pouvait donner le nom ou la fonction de chacun d'eux.

Ainsi, Daniel grandissait et s'éveillait à la vie dans cette nature bienveillante et expliquée.

Néanmoins, la seule chose que Daniel n'aimait pas, c'était lorsque son père se mettait à parler politique. Surtout, lorsque la conversation amenait des propos sur l'actualité du moment : la Guerre d'Algérie. Là, son père devenait alors un autre homme, il ne le reconnaissait plus. Lui qui d'ordinaire était pondéré, il s'énervait et se commettait dans des poncifs inacceptables du genre.

- Vous verrez qu'un jour, les bougnouls vont finir pas nous prendre notre pays et l'emmener vers le chaos. Nous qui avons essayé de les civiliser, nous qui leur avons tout apporté, ils n'ont aucune

gratitude. N'importe comment avec l'Afrique, c'est à désespérer, du nord au sud, les melons comme les nègres ne sont bons qu'à attendre qu'on fasse le travail à leur place.

Daniel ne comprenait pas cette stupide attitude, d'autant plus que son père et sa mère entretenaient d'excellentes relations avec un ancien voisin d'origine marocaine et que leur fils Kader restait parfois quelques jours à la maison, pendant les vacances scolaires. A plusieurs reprises, il avait tenté de demander une explication à sa mère, qui, « sur ces choses », semblait moins intransigente, mais, à chaque fois, la réponse de cette dernière était invariablement sans nuance et se résumait à :

- Tu comprends Daniel, ce n'est pas pareil, les Slaoui : on les connaît !

Daniel comprit avant l'heure que là résidait peut-être l'un des plus importants secrets des adultes. Quand on « était grand », sans en être trop gêné, on pouvait partager et vivre tranquillement avec d'énormes et d'irrationnelles contradictions. Et c'est bien plus tard, au lycée de Crest, en classe de seconde, après la projection du film Nuit et brouillard, qu'il avait pensé que c'était certainement à cause de tels odieux raisonnements tenus par de braves gens comme Marie et Joseph que, par milliers, dans l'indifférence presque totale de tous, des hommes, des femmes et des enfants avaient été exterminés dans d'horribles camps édifiés à cet effet.

Eliane, avec sa différence d'âge, avait depuis longtemps d'autres préoccupations plus sentimentales. Et, bague au doigt, c'est au bras d'un élégant gendarme qu'elle s'envola un jour pour la Nouvelle Calédonie. Daniel ne s'était presque aperçu de rien. Il faut dire que sa sœur aînée travaillait depuis de nombreuses années déjà et qu'elle ne revenait voir sa famille que le dimanche.

Après son brevet, elle avait passé le concours d'agent d'exploitation des P.T.T. et c'est, casque sur la tête, qu'elle liait et déliait les conversations entre les différents abonnés du service public qui passaient par son standard. Et, c'est au bout de ce précieux fil conducteur qu'elle « pêcha » un jour son mari à la gendarmerie locale.

A partir de cette époque-là, le petit frère ne sera gâté par le gendarme et sa grande sœur que deux fois par an, pour Noël et pour son anniversaire. C'est désormais presque comme un fils unique qu'il monopolisait toute l'affection et toute l'attention de ses parents.

Marie était très fière de ce fils qui, maintenant, la dépassait de quelques centimètres et qu'elle appelait gentiment et en permanence « mon grand ». Daniel était pensionnaire au Lycée François Jean Armorin de Crest. C'est ce qu'on pouvait appeler un bon élève et c'était avec beaucoup de satisfaction et pas mal d'orgueil qu'elle montrait les carnets de notes de son jeune prodige.

Comme elle était auxiliaire de la Poste et qu'elle s'occupait du bureau lorsque son mari était en distribution, elle ne manquait pas de ramener invariablement la conversation autour de son cher Daniel, quand une autre maman venait effectuer une opération postale. "Contrevenante" au règlement, elle s'était même permis d'afficher des dessins de son rejeton à côté des tarifs postaux. Il faut dire qu'il avait un joli coup de crayon « son Daniel », et que depuis qu'un Inspecteur des PTT débonnaire l'avait remarqué, sa mère ne pouvait s'empêcher de le faire savoir.

Et, c'est ainsi, sans la moindre peine, que Daniel obtint son B.E.P.C. à Die et son baccalauréat trois ans plus tard à Valence. Après le précieux baccalauréat mathématique élémentaire qui rendait Marie peut-être même plus fière que si elle en avait été elle-même l'heureuse impétrante, Daniel, en cachette, s'inscrivit aux Beaux-Arts à Lyon. Mais, la majorité étant alors à vingt et un ans, lorsque ses parents reçurent son acceptation à signer, elle retourna d'où elle était venue sans signature parentale et barrée de deux énormes traits rouges. Lorsque Daniel demanda des explications, Joseph se mit alors en colère et, vociférant, il dit à son fils :

- Ta mère et moi, nous nous sommes saignés aux quatre veines pour que tu fasses des études et nous ne t'avons pas envoyé passer ton bac pour aller faire un métier de traîne-savate !

Bien que depuis 1938, la décision fut prise de ne plus envoyer de forçats au bagne de Guyane, quand il était dans cet état-là, il rajoutait imperturbablement.

- Mon garçon, tu vas finir à Cayenne, si tu continues à nous faire des conneries comme ça.

Et Marie renchérisait en insistant.

- N'importe comment, tu seras fonctionnaire comme ton père et ta sœur Eliane, sinon, il ne faudra plus compter sur nous ! Comme tu es bon en Math, tu feras Prof de Math, tu auras ainsi la sécurité de l'emploi, sans parler en plus des vacances et de la retraite. Tu te marieras avec une enseignante et ainsi vous serez heureux.

Malheureusement, Daniel comprendra bien plus tard que le bonheur n'était aucunement le résultat d'un concours ou d'un examen, ni de savants assortiments comme celui proposé par sa pauvre mère ce jour-là.

Il avait toujours été un enfant assez docile. Ce fut donc son premier accrochage sérieux avec une autorité : l'autorité parentale. Comme, à cette époque de sa vie, il n'avait ni la loi pour lui, ni la force, ni le courage de faire front pour une passion, en octobre de l'année scolaire suivante, en désespoir de cause, il se retrouva donc assis au dernier rang d'un amphi de la faculté des Sciences de la Doua à Lyon. De bon élève de lycée, il devint un médiocre étudiant, redoublant, peu intéressé par les

mathématiques modernes, plus souvent sur les sièges d'un cinéma que sur ceux d'un cours de maths ou de physique.

Au bureau de poste de Saoû, Marie restait maintenant très évasive quand on lui parlait des résultats de son fils. Et puis, dans les facs, couraient déjà les idées révolutionnaires de soixante-huit. Les manifs emplissaient les amphis et vidaient les chaires de leurs profs.

Aussi, au début du mois de mai, Daniel et quelques copains peu intéressés par l'action politique se dirent :

- Pourquoi aller chercher la plage sous les pavés, quand il suffit de se rendre directement au bord de la mer !

En quelques jours, le pitoyable matheux se transforma en un génial campeur. Au son de la guitare, les soirées interminables se poursuivaient par des siestes pantagruéliques. Jusqu'à l'épuisement de leurs économies, le monde sembla tourner facilement sans eux. Mais, fin août, après avoir vidé les portemonnaies, il fallut vider les lieux. Terminé celui de la plage, ce fut le chemin de la maison qu'il fallut reprendre. Sans attendre, le jour de son retour, impérativement, Marie et Joseph tranchèrent :

- Puisque c'est comme ça, comme en ce moment ils demandent des instituteurs à cor et à cri, on t'a inscrit pour passer le concours en septembre, et ne nous fais pas l'affront de l'échouer !

La sentence fut sans appel.

Comme il subsistait encore chez lui de beaux restes du lycée et comme, à cette époque-là, l'Education Nationale avait de gros besoins en personnel, Marie put à nouveau pavoiser en public : son fils serait maître d'école mais surtout fonctionnaire de la fonction publique d'État. Certes, c'était moins bien que prof de math, mais c'était suffisant pour épater sa galerie.

Ainsi, dans les classes spécialisées des nouveaux Collèges Uniques où personne ne voulait enseigner, il professa. Classes où, bien souvent, les élèves étaient plus grands que leur nouveau maître. Pendant trois ans, il courut donc de remplacement en remplacement.

Par sa solide opiniâtreté et par son juvénile dévouement, il permit ainsi le maintien d'adolescents difficiles dans une scolarisation obligatoire jusqu'à seize ans où, apparemment, ils ne semblaient rien avoir à y faire, si ce n'est attendre leur anniversaire libérateur, comme un bidasse attend la quille. Ainsi, s'il lui arrivait de commencer un service avec un effectif de vingt-cinq présents, il n'était pas rare qu'il se retrouve, deux ou trois mois après, avec seulement dix ou douze malheureux élèves que le calendrier scolaire n'avait pas gâtés. Ici, ce n'était pas malheur aux vaincus, mais malheur aux natifs du troisième trimestre qui se voyaient contraints de terminer l'année scolaire au collège. Heureusement, à cette époque, la

mécanique des vélomoteurs n'avait plus de secrets pour Daniel. C'est ce qui le sauva d'un chahut permanent. Sa classe se transformant au fil des jours et au grand dam des principaux successifs, en atelier de réparation de moteurs et autres accessoires de « Brelles », Daniel pouvait de la sorte, maintenir un semblant d'enseignement et une acceptable convivialité.

Les coups de marteaux sur le métal remplaçaient avantageusement les coups de poing dans la figure. Et, les nunchakus si chers à Bruce Lee, le héros de l'époque, et autres armes plus ou moins blanches se voyaient ici détrônés par des tournevis ou des clés à pipe dans leur vraie fonctionnalité. Bien entendu, il y avait le bruit et le cambouis, mais avec sa grande sagesse, sa philosophie populaire et son bon sens près de chez elle, sa grand-mère ne disait-elle pas souvent en de telles circonstances.

- Peut-on faire des omelettes sans casser des œufs ?

Ce purgatoire pédagogique terminé, nouvellement nommé titulaire, il fit une pause forcée. A l'ombre de l'immense béret bleu foncé des chasseurs alpins de Chambéry, il partit accomplir ses douze mois de Service National. Au retour de cette intéressante expérience sous les drapeaux, dont le seul bénéfice fut d'apprendre à se tenir debout sur des skis, il se retrouva titulaire d'un poste dans un petit village du nord de la Drôme. Certes,

ce n'était pas sa chère Drôme des collines, loin s'en fallait, c'était plutôt la Drôme toute plate et toute monotone des plaines du Rhône, des rangées d'arbres fruitiers et des grands axes de circulation. Cependant, la satisfaction d'avoir désormais des élèves qui venaient en classe à des fins plus naturellement scolaires lui faisait oublier cette intime frustration. Et puis, Saoû, son cher village, n'était pas très loin. Avec une voiture convenable, une bonne Ami Six Citroën en l'occurrence, quand la fluidité de la circulation sur la fameuse Nationale sept immortalisée par Trenet le permettait, en deux petites heures, il était rendu à bon port. Cependant, il fallait éviter les grandes migrations estivales. Car, à la queue leu leu comme des chenilles processionnaires, guidées par un puissant instinct héliotropique, autour du premier et du quatorze juillet, près du premier et du trente-et-un août, d'interminables rubans de carrosseries multicolores transformaient alors notre incontournable RN7 en une dangereuse ligne de hautes tensions. Cependant, comme il connaissait la région presque comme sa poche, Daniel arrivait à déjouer par de minuscules chemins détournés, ces spectaculaires et étonnants pièges du gréganisme nord-européen.

Avec des enfants motivés et une directrice à deux ans de la retraite qui prenait le temps de l'affranchir, il coulait désormais ici, des jours heureux. Aujourd'hui, dans sa classe, les élèves venaient à l'école sans rechigner et leurs parents

semblaient satisfaits de ses prestations pédagogiques toutes neuves.

Aussi, un an et demi après son arrivée, le maire et ses supérieurs hiérarchiques allèrent apprécier d'un bon œil sa demande de poste de direction bientôt vacant.

C'est ainsi, en tout jeune directeur de deux classes qu'il accueillit dans les murs de son école, Mademoiselle Suzanne Berthier, normalienne sortante, qui allait devenir bientôt la toute jeune et toute menue Madame Lambert fils.

Si, à côté de ses petits du cours préparatoire, elle ressemblait à une grande sœur, près des filles de la classe de Daniel, elle aurait pu passer pratiquement pour l'une d'entre elles. Blonde comme les blés de juillet, la peau claire, elle cachait sa timidité derrière d'épaisses lunettes rectangulaires.

Plus par commodité affective, que par amour, ils diminuèrent leur frais de chauffage et d'électricité et unirent leurs modestes salaires et leur double solitude dans l'un des deux logements de fonction au-dessus de leur lieu de travail. Puisqu'ils partageaient presque tout, et qu'ils ne se déplaisaient pas, le plus naturellement du monde, ils en vinrent aussi à partager le même lit.

Malgré leur approche rigoriste du sujet, Joseph et surtout Marie étaient ravis de voir qu'enfin leur petit dernier tournait bien. Dans sa logique du

bonheur tant de fois exprimée devant son fils, Marie ne pouvait rien espérer de mieux. Maintenant, elle aurait aimé une confirmation légale de cette union libre. C'est pour cette raison qu'à chacune de leurs rencontres, elle n'oubliait pas de rappeler à « son Daniel » et à sa jeune compagne.

- Daniel, rassure-moi, j'espère que vous n'allez pas vivre comme ça encore longtemps. Si vous aviez des enfants, ça ne serait pas raisonnable, que diraient les gens, et puis, hors du mariage, les enfants ne peuvent pas être heureux !

Plus prosaïquement que l'essayiste Emile Chartier plus connu sous son nom de plume d'Alain avec ses « Propos sur le bonheur », à cause de sa peur chronique du lendemain, mieux que quiconque, la pauvre Marie aurait pu écrire son traité sur le bonheur et les mille et une formules domestiques raisonnables pour y arriver.

*« Passent les jours et passent les semaines
Ni temps passé, ni les amours reviennent
Sous le pont Mirabeau coule la Seine »
Guillaume Apollinaire.*

De jours en semaines, de semaines en mois et de mois en années, Daniel et Suzanne s'inscrivaient plus ou moins sans le vouloir dans cette dynamique et cette philosophie prosaïque prônées par Marie. Souvent le bonheur, leur bonheur, se réduisait à un certain bien-être matériel et physique dans la tranquillité des soucis partagés. Un nouvel appareil

ménager, un voyage romantique, un cadeau d'anniversaire, un long hiver sans angine suffisaient. Un emploi du temps régulier, quelques attentions particulières, une certaine aisance pécuniaire, un monde pondéré et paisible sans affliction remarquable, en maintenaient aussi, l'insidieux et séduisant masque de la félicité.

Quatre ans après avoir officialisé leur union, comme leur solitude à deux commençait à leur peser, pour consolider leur couple et surtout pour faire comme la plupart de leurs copains, de concert, grâce à l'intime entremise de Daniel, Suzanne mit au monde Aubin.

Pendant plus d'un mois, la huitième merveille du monde de Joseph et de Marie occupa ses parents nuits et jours. C'était avec beaucoup de difficultés que le nouveau papa restait éveillé devant ses élèves qui, derrière son dos, ricanaient de ses yeux boursouflés et de ses soustractions fausses.

Aubin, chez ses aïeux, était un enfant roi. Ce que l'on n'avait jamais pardonné à son père petit, maintenant, Pépés et Mémés en riaient. Un soir de caprice, quand le jeune Aubin commença à tenir une conversation, aux dires de sa grand-mère maternelle, vu les soucis et le travail qu'il donnait, d'un commun accord, toute la famille un peu exténuée décida que la petite sœur ne naîtrait pas avant que ce premier né ne fasse son entrée en maternelle.

C'est ainsi que, dès les premiers jours de septembre, à peine sa première rentrée terminée, avec une lichette de curiosité, la maîtresse des Petits de maternelle questionna en souriant Suzanne, sa jeune collègue du Primaire.

- Ce matin, Aubin nous a dit que tu attendais la petite sœur pour bientôt. Comme cela ne se voit pas encore, je me permets de te le demander.

- Ah bon ! ...Première nouvelle, où as-tu pris cela ? s'étonna Suzanne, les pommettes un peu rouges, en s'accroupissant près de son fils.

En trépignant, le gamin qui n'avait pas perdu la mémoire renchérit :

- Mais si Maman, souviens-toi, un jour, tu avais dit avec Papa, Papi et Mamie, que j'aurais ma petite sœur quand j'irais à l'école. Et ça y est !

Le « ça y est » était sorti de sa petite bouche comme un lapin jaillit d'un chapeau de magicien. Et, c'est avec des gros yeux tout étonnés qu'il apprit ce jour-là que les « ça y est » n'étaient pas forcément suivis des faits et que, pour ce qui était de la petite sœur, « ça n'y était pas encore » et qu'il faudrait devoir attendre un peu.

L'attente fut de courte durée, car, un an et demi après, dans son berceau repeint en blanc, une petite Odile vagissait devant un grand frère tout étonné qui s'agrippait aux barreaux pour mieux l'apercevoir.

Saoû et surtout sa forêt restaient un lieu de vacances privilégié. Maintenant, tous les membres de la famille attendaient impatiemment juillet et août pour s'y rendre. Odile et Aubin avaient rencontré des enfants de leur âge et, autour du toboggan d'abord, près des rivières Vèbres et Roubion, ensuite, de solides amitiés s'étaient établies. Comme leur père et leur grand-père auparavant, ils retrouvaient ici une approche différente de la nature.

Et ainsi allait la vie, le temps s'écoulait tout doucement, sans faire de bruit dans la monotonie des jours où l'on croit pressentir l'éternité. Suite d'instantanés où l'on présume qu'il ne se passe rien et qu'il ne se passera jamais rien pour contrarier l'avenir. Uniformément, inlassablement, les choses semblaient vouloir se répéter, et, comme les gens heureux, Daniel et sa femme paraissaient petit à petit perdre leur histoire. Evidemment, les enfants s'allongeaient, mais près de nous, parmi nous, grandissent-ils vraiment ?

Pourtant, dans cette vie apparemment si tranquille, comme un volcan qui sommeille, inaudible et inattendu, un drame allait éclater.

Ainsi que cela se pratiquait pour de nombreuses professions, chaque année, pour l'Académie de Grenoble, la médecine du travail envoyait un camion aménagé dans la plupart des grandes communes.

La visite médicale pour les personnels enseignants se résumait bien souvent, à cette époque, en un entretien suivi d'une radiographie des poumons. Comme anachroniquement obsédé par ce grand fléau du dix-neuvième siècle qu'avait été la tuberculose, le Ministère de l'Education Nationale avait rendu seul obligatoire ce dépistage. Or, c'est lorsqu'elle la fit se rhabiller après l'incontournable radio pulmonaire, que l'infirmière itinérante fut intriguée par l'étrange aspect de l'un des grains de beauté de Suzanne.

Malheureusement, ce mélanome découvert presque fortuitement était malin et il s'était déjà insidieusement immiscé dans d'autres organes sous forme de métastases. De rémissions en chimiothérapies, la vie de Suzanne se transforma rapidement en un éprouvant calvaire. Le temps s'écoula alors douloureusement et difficilement.

Maintenant, Daniel se retrouvait pratiquement seul pour élever ses deux enfants. Son épouse restait alitée une grande partie de la journée. Elle avait perdu ses beaux cheveux dorés en même temps que toute sa vitalité. Tout en se le cachant, sans jamais en parler ouvertement, ils attendaient, l'un près de l'autre, une issue qu'ils présumaient désormais proche et fatale. Cette seule issue ruinait le moral de Daniel et usait toute son énergie vitale.

Mais, « *cette auberge sans route qui s'appelle la vie* » comme le disait André Malraux poussa un jour Daniel à demander un Stage Académique de

perfectionnement d'un mois et demi dans le centre de formation des maîtres de Grenoble. Il sentait qu'il devait partir, fuir un temps cette atmosphère morbide qui envahissait son existence et qui semblait tout imprégner. Il fallait qu'il se ressource près de gens ordinaires. Les professionnels qui soutiennent les aidants résument très bien ces choses en expliquant simplement : Qui donne et se donne sans jamais se remplir finit par complètement se vider ! C'est une loi simple de la physique : la loi de la conservation de l'énergie si chère à Lavoisier, Lagrange et Noether. Et Daniel se sentait de plus en plus épuisé, abattu, exténué. Suzanne, qui était très consciente de son état et de ce qu'il entraînait pour tous les membres de sa famille, comprit cette démarche.

Aubin et Odile iraient chez des amis. Ils étaient grands et raisonnables. Le malheur les avait fait mûrir plus vite, trop vite peut-être.

Mais, tout le monde sait bien que Dieu fait souvent pousser les plus belles fleurs sur des rameaux plein d'épines....

LE PARCOURS GUYANAIS

« *Je suis de la couleur de ceux qu'on persécute* »
Alphonse de Lamartine.

Pour introduire notre voyage imaginaire en Guyane, pour mieux comprendre ce pays si singulier et si envoutant : voici quelques vers édifiants. Ceux qui n'aiment vraiment pas la poésie peuvent passer leur chemin et aller voir quelques lignes plus loin.

Guyane Mo Peyi

*J'aime ton sol humide et frais
Tes rivières qui chantent leur liberté
Tes pluies tièdes comme des caresses de femmes
Et venant de ta crique le clapotis des rames.
J'aime tes matins calmes et limpides
Le chant de ta cigale, au réveil, timide
La rosée de tes nuits qui met les roses en pleurs
Et venant de ta mer, la brise qui m'effleure.
Des monts Tumuc-Humac au Fort-Cépérou
Tes nombreuses rivières aux longues chevelures
Caressent nonchalamment l'arbre du parépou
Dont les branches se tordent en vertes tubulures.
J'aime ton tambour de kamougué
Tes chants nocturnes virils et gais
Tes cris de joie violents, fugaces
Et, venant de ton peuple, j'aime ta populace.
J'aime tes enfants à la beauté du jour*

*Tes filles pour leurs soupirs d'amour
Tes femmes pour leur tendre maturité
Tes vieilles pour leurs contes ridés.
Guetant sur l'horizon les mâts de mon voilier
Les corps grêles et arqués de tes grands cocotiers
S'étirent en majuscule hors du sable mouillé
Tandis que les flamants s'envolent au vent, légers.
Juchés sur les miradors de bambous
Au milieu de tes vertes et immenses savanes
Les enfants de Kourou, la fronde autour du cou
Fredonnent une chanson à ta gloire, ma Guyane.*

Paroles d'Alain Michel

Épithètes :

*Une forêt – ininterrompue
Une faune – illimitée
Une flore - inimaginable
Un soleil – indiscipliné
Les êtres colorés
La terre rubescente
Humide
Étrange
Attirante
Fière.*

S'affirmer un pays différent :

S'affirmer un pays différent

Se cacher dans d'immenses verdeurs
Se doucher sous des pluies diluviennes
Se dorer la pilule au soleil la moitié de l'année
Se respirer de mille et une senteurs
Se retrouver reine d'un carnaval en lettres
majuscules
Et se voir mépriser pour un passé éteint
Se définir au loin, dans l'Amérique du sud
Dans un coin de ce monde
Où l'on est attiré.

Alain LANDY : Ma Guyane

LA GUYANE EN 1956

(Imaginez, ici, la plupart des dialogues est interprétée en Créole guyanais.)

L'histoire de Mélissa commence de l'autre côté de la terre, dans ce grand mouchoir vert découvert en 1499 par Vicente Yanez Pinzon, dans cette France Equinoxiale d'Amérique du Sud coincée entre son immense voisin brésilien, qui lui déroba jadis une partie de son territoire, l'Atlantique qui lui ronge ses plages et le Surinam qui lui envoya de nombreux immigrés durant sa guerre civile.

Proche de Régina, sous un toit de tôle ondulée rouillée par les généreuses pluies tropicales, dans

une case en bois d'angélique d'alimiao et de gonfolo construite artisanalement au bord de L'Approuague, Félicité Prudent donnait naissance à une ravissante petite fille. Elle avait choisi un Jour Gras de l'année 1956 pour ce faire.

Après l'Epiphanie, le roi Vaval était arrivé à Cayenne et, jusqu'au mercredi des Cendres, jusqu'à sa fin sur le bûcher, il allait régner sur le Pays des fleuves et des forêts. Comme de coutume, du plus clair au plus foncé, quelques jeunes créoles s'enduraient de sirop de canne à sucre ou d'huile et se noirciraient au charbon ou à la suie pour se rappeler leurs origines africaines et leurs combats pour la liberté.

Dans les soirées masquées : Chez Nana, à la Moïna ou chez Polina les belles Touloulous, méconnaissables sous leurs somptueux déguisements, séduiraient pour une nuit le danseur de leur choix. Comme chaque année, sans ordre particulier, dans des rythmes endiablés, les blancs jé-farin, les effrayants lanmò, les séduisants anglé-bannann, les bruyants nèg-marons, les diables rouges et les diablesses aux fourches agressives envahiraient les rues de la Capitale guyanaise : Cayenne.

Mais aujourd'hui, Félicité n'était pas à la fête. A trente-cinq ans, elle accouchait avec difficulté de son dixième enfant.

Félicité Prudent était une femme très pieuse, elle ne se plaignait presque jamais ; les mains

jointes, entre deux moments de souffrance, elle priait. Lavi-a a pa oun bòl toloman : la vie n'est pas une partie de plaisir, c'est une lutte perpétuelle, regrettait-elle seulement, quand elle était à bout.

Naturellement, son Bonaventure n'était pas là. D'ailleurs, il était de moins en moins souvent là, présent, à la case. Quand sa fille aînée vint l'avertir, il traînait encore devant le seul Chinois (libre-service) du village, une demi-bouteille de rhum à la main. Il prit le temps de terminer sa demi-bouteille avant de grommeler assez fort pour que tout le monde entende :

- Encore une fille, encore une bouche à nourrir et des bras maigres à rien faire.

Il fixa alors un instant l'étiquette. Puis, il examina avec insistance le fond de sa demi-bouteille vide comme s'il s'attendait à y découvrir encore quelque chose. Il la jeta finalement dans une poubelle réservée à cet effet. Il attrapa enfin sa canne et se dirigea en boitant vers son humble domicile.

Plus véloce, sa fille qui le précédait rendit compte de l'état de son père. Quand il frappa à coups redoublés contre la porte de sa case, personne ne vint lui ouvrir. Plusieurs fois, il insista en jurant, mais rien n'y fit. Il brandit alors sa canne mais il laissa tomber. De guerre lasse, il reprit en titubant le chemin du Chinois. Il rencontra un groupe de jeunes gens déguisés qui tournèrent autour de lui en

riant de son état. Il essaya de danser sur une jambe, mais il s'écroula en gesticulant et en criant :

- Ah, la maudite patte, la maudite patte, elle m'en fait voir la garce !

Les jeunes gens ennuyés l'aidèrent à se relever. La chemise déchirée, Bonaventure fit sourire le Chinois qui, de façon saccadée, secoua la tête de droite à gauche plusieurs fois et demanda :

- Alors, Bonaventure, comment l'appelleras-tu ta dernière ?

- J'en sais rien moi-même, je l'ai pas demandé et les femmes ont oublié de me le dire.

Pour ne pas perdre la face, il devait souvent mentir.

Depuis son accident, Bonaventure ne travaillait plus ou très peu. Bonaventure était bûcheron comme le grand-père de Daniel. Or, en abattant un immense pied d'angélique, une lourde branche s'était détachée du tronc et lui avait écrasé la jambe droite. Maintenant, il passait ses journées à palabrer, à boire, à jurer et à jouer aux dominos. Ainsi disparaissaient les trois sous de sa maigre pension d'invalidité et une partie des allocations familiales. A cause de sa patte folle, il ne voulait plus entendre parler du bon Dieu et, accompagner sa femme et toute sa marmaille endimanchée à la messe à Régina serait devenu, pour lui, presque une offense.

Il passait souvent ses nuits dehors, devant sa porte ou dans quelque coin abrité.

Lui qui était si agréable avant ce drame, il lui arrivait maintenant de vouloir frapper son épouse et ses enfants. Heureusement, leur rapidité à esquiver et leur agilité à se déplacer leur épargnaient des coups portés d'une main plus très sûre.

Parce que sa marraine s'appelait comme cela, la petite dernière porterait le doux prénom de Philomène (celle qui aime la lune). Profitant de l'expérience de ses frères et sœurs, Philomène devint vite vive et indépendante. Dans ses grands yeux noirs pétillait une grande intelligence. Bien qu'un peu timide, dès les premiers jours d'école, la maîtresse remarqua sa vivacité d'esprit. C'était certainement pour cette dernière raison qu'elle lui dirait souvent :

- Toi, Philomène, il ne faut pas te répéter les choses deux fois, tu comprends tout de la première fois.

Mais, l'ennuyeux avec ce genre d'enfant, c'est qu'ils entendent aussi trop tôt ce que certains ne saisissent jamais.

Si l'auteur de ses jours ne changeait pas d'attitude, elle savait que la présence paternelle à la maison deviendrait de plus en plus intolérable. Maintenant, à dix ans, comme elle ne supportait plus de voir souffrir sa mère, elle la défendait de son corps menu et répondait à son père en lui tenant tête. Bonaventure, blessé dans son orgueil de mâle, n'acceptait pas ses insubordinations de plus en plus fréquentes. A chaque fois, il tentait d'attraper sa

dernière fille pour la corriger, mais, beaucoup plus leste que lui, elle lui échappait à chaque tentative. Entre le père et sa dernière-née, il s'était désormais installé une sorte de jeux pervers de rivalités incessantes.

Heureusement, Papa René, le grand-père maternel, redonnait à sa petite-fille une agréable et généreuse image masculine. Quand elle pouvait se rendre chez lui, elle appréciait ses histoires, son calme et sa bonhomie. A Régina, dans sa vieille case à jalousies bleu clair, Philomène retrouvait une certaine paix bienfaisante et régénératrice. Mais de retour à la case paternelle, si, malheureusement, Bonaventure s'y trouvait, c'était de nouveau d'insupportables affrontements.

Or, un soir, un peu moins ivre que d'habitude, il réussit à l'attraper au vol par le bras gauche. Celle-ci, chutant à terre, se débattait tant qu'elle pouvait. Mais, même alcoolique, un père quadragénaire, sous l'emprise de la colère, a encore beaucoup de force.

Malgré ses pleurs et ses cris, en traînant sa patte folle, Bonaventure, fou de rage, emmena son indocile progéniture sous son bras droit. Il trempa alors la frêle Philomène tête la première dans un grand fût en bois plein d'eau de pluie. Vieux tonneau de rhum récupéré par Félicité dont l'un des fonds avait été ôté. Excédé, furieux, il l'injurait en lui maintenant fermement la tête sous l'eau :

- Petite salope, petite garce, petite putain, ah nom de Dieu de nom de Dieu, tu vas voir et tu vas comprendre qui c'est qui commande ici. Moi, je vais enfin t'apprendre les bonnes manières !

Accrochée au bord du récipient en bois, en suffoquant, en éclaboussant son père, la fillette se démenait comme une belle diablesse. Mais, rien n'y faisait, ni les agitations des bras, ni les coups de pieds. Bonaventure ne relâchait pas son étreinte.

- Bonaventure, aujourd'hui, tu es allé trop loin.! Ton âme est devenue aussi noire que ta peau !

A quelques pas de lui, pointant avec difficulté un vieux fusil de chasse dans sa direction, le visage émacié par la fatigue, secouant lentement sa tête maigrichonne de droite à gauche, d'une voix cassée mais grave, Félicité continua :

- Tu ne peux plus rester avec nous Bonaventure, ... tu es allé vraiment trop loin, tu es devenu trop méchant pour les enfants. Cette maudite blessure t'a rendu complètement fou... je ne veux plus te voir ici, plus jamais.

Sans remarquer le piteux état de l'arme, surpris par autant de détermination, le pauvre bougre relâcha aussitôt son insoutenable étreinte.

De sa cuisine, alertée par les cris et découvrant l'horrible spectacle, poussée par un incommensurable instinct maternel, Félicité avait décroché, en désespoir de cause, cette vieille pétoire

rouillée. Sans même regarder si elle était chargée, comme une furie, elle était sortie d'un pas décidé.

D'un bond, mue comme par un puissant ressort, Philomène se releva alors. Puis, en toussant, en hoquetant, en crachant de petites gerbes d'eau, elle s'agenouilla près du tonneau. Comme prostrée, haletante, la tête en avant, à quatre pattes, le corps immobile, elle reprit lentement ses esprits. Enfin, ressaisie, elle courut de toutes ses jambes menues se réfugier dans la gol d'abatis bleue (robe de travail) de sa mère qui pointait toujours imperturbablement le simple canon rouillé vers son mari pétrifié.

Cette femme usée par de trop nombreux accouchements et par un travail domestique harassant ne pouvait plus supporter le comportement de son conjoint. De surcroît, comme la pension d'invalidité de ce dernier n'était pas très conséquente et qu'il en dépensait la plus grande partie chez le Chinois, en bouteilles de Rhum ou de bière, elle était obligée de louer ses services domestiques à droite ou à gauche. Ici et ailleurs, lessives et ménages ne lui laissaient pas beaucoup de répit. En cachette, voulant à tout prix améliorer l'ordinaire, elle s'était même lancée dans la recherche de l'or au bord de l'Approuague. Pour cela, de très bon matin, elle se levait et bien avant le pipiri chantant, à la lumière d'une lampe à pétrole, jusqu'aux premières lactescences de l'aube, avec une batée à laver rudimentaire, fabriquée à l'aide d'un large couvercle de marmite en fonte, elle se

rendait près de la rivière. Et, là, chaque jour, pendant deux ou trois heures, avant que ses enfants ne se réveillent, elle débourbait un peu de sable limoneux que les crues dues aux grosses précipitations équatoriales déposent sur les berges. Seulement, elle se faisait gruger dans les transactions. Pour un petit bout de femme comme elle, le monde des orpailleurs est un monde rude, un monde macho, un domaine où les hommes les moins scrupuleux imposent leurs lois. Et puis, ce n'était pas avec les quelques milligrammes annuels de poussière aurifère - qui n'auraient certainement pas suffi à fabriquer une couronne dentaire - qu'elle pouvait changer le cours des choses. Au fond d'elle-même, elle le savait, mais elle espérait toujours que la chance finirait bien un jour par tourner ou que son Bondy allait enfin penser à elle. Sans se plaindre, comme Job sur son tas de fumier, elle acceptait sa pénible condition, ses dix enfants, son mari invalide et l'argent qui toujours manquait. Malgré sa foi pratiquement inébranlable, elle avait, elle aussi, des limites au supportable et aujourd'hui, son mari venait de les outrepasser. Surtout, sans vouloir l'admettre, Félicité avait une préférence pour sa petite dernière sa « Brasse Bouillon » comme elle disait. Sa Philomène ne se laisserait pas faire comme elle. Un jour, elle deviendrait quelqu'un. D'abord, elle travaillait bien à l'école, elle était toujours dans les premières, pour ne pas dire la première. Et puis, même toute petite, sa Philomène

l'avait toujours défendue, elle s'était toujours interposée entre son mari et elle.

Aujourd'hui, le choix avait été simple, entre les préceptes religieux, le pardon à tout prix, l'abnégation matrimoniale et le soutien sans concession pour le mieux-être de sa chère petite dernière, son cœur de mère avait tranché. Pourtant, ayant évité le pire, comme de nombreuses fois auparavant, un certain calme revenu, grâce à ses pieuses convictions, elle aurait pu admettre l'aveugle et folle colère de son mari. Mais ce jour-là, c'en était trop. Aujourd'hui, le vase était trop plein et la goutte qui l'avait fait déborder trop grosse.

Contre toute attente, ce drame qui aurait pu avoir une issue terrible avait enfin permis à Félicité de transgresser ses interdits moraux et religieux pour se libérer de l'asservissement d'un impossible et insupportable mariage. Désormais, bien que cela lui soit difficile, elle vivrait séparée de celui qu'elle avait épousé devant Dieu et devant les hommes, pour le meilleur et pour le pire. Mais, en ce funeste jour, pire que le pire, Bonaventure venait de le commettre.

Toutefois, jamais, pour ne pas se sentir excommuniée, impie ou impure, au grand jamais, elle ne divorcerait. Désormais, avec l'aide de ses aînés, contre vents et marées, elle élèverait seule leur nombreuse progéniture.

Comprenant la gravité de son geste et la relative chance que les choses n'aient pas plus mal tourné pour lui, Bonaventure n'insista pas. Ainsi, le soir même, sans tambour ni trompette, il disparut du village et de la vie de Philomène et de ses dix enfants pour toujours. Dès lors, pour quelque raison que ce fut, Philomène se jura de ne plus jamais pleurer à cause d'un homme, quel qu'il soit. Ce n'est que de très longues années plus tard qu'elle dérogera à cette sacro-sainte règle qu'elle s'était dictée.

Entre un grand-père aimant et attentif et une mère fière et courageuse, elle poursuivit ses études. Pour aider sa mère financièrement, après l'obtention du baccalauréat, elle entra dans l'Éducation Nationale. Comme Daniel, mais une dizaine d'années plus tard, elle y effectua ses premiers remplacements.

Mais, ici, au Pays des eaux abondantes, pour se rendre d'une école à l'autre, pour rejoindre les villages éloignés, le plus sûr moyen, c'est bien souvent de prendre la pirogue. Encore à notre époque, la pirogue sur les nombreux cours d'eau et l'avion dans les airs, sont les seuls moyens de locomotion rapides pour pénétrer plus avant dans cet envoutant et si singulier département d'Outre-Mer.

Même si la plus grande partie de la population habite sur le littoral atlantique où les routes ont été tracées depuis longtemps, il existe également des

écoles à desservir, le long des fleuves, dans des coins reculés et isolés. Et, comme la plupart des villages de l'intérieur se trouvent au bord d'un fleuve ou d'une rivière, des équipages Aluku, Bosch ou Saramaca descendants des esclaves marrons, sont devenus maîtres dans la conduite de ces expéditions particulières, les avions ne se posant que dans les quelques communes plus accessibles. Les sentiers, les layons existent, mais ils sont difficiles d'accès et peuvent changer leur tracé au gré de la végétation luxuriante ou des crues destructrices.

Le Maroni, l'Approuague, la Comté, le Kourou, l'Iracoubo ou la Mana avec leurs multiples affluents n'ont plus de secrets pour ces fins navigateurs. Experts dans les passages des rapides appelés ici sauts, ils vous conduisent presque agréablement d'un lieu à un autre. Et, toujours, quel que soit le temps, vous passez le Grand Canoni ou le Maripa sans encombre. Sur leurs embarcations longues et effilées, habilement taillées dans des arbres de vingt mètres de haut, ils opèrent soit en duo, soit en trio, le bossman, à la poupe, s'occupe du moteur, les takaristes, à la proue, surveillent le passage. Désormais, aujourd'hui, un puissant quatre cylindres hors-bord remplace avantageusement les frêles pagaies d'antan.

C'est sur ces originales embarcations que Philomène se rendait d'un village à un autre. Naturellement, dans ces conditions très

particulières, seuls les longs congés de plus d'une semaine étaient remplacés.

Ce côté aventureux ne déplaisait pas à notre institutrice débutante, bien au contraire ; son caractère bien trempé et sa témérité y trouvaient même leur compte.

Ce qui la rendait quelque peu nostalgique, c'était l'éloignement des siens. C'est peut-être pour cela, qu'un soir de fête, dans un village où elle se trouvait, elle but un peu. Elle n'était pas ivre bien sûr, mais quelques punchs-bananes trop doux avaient eu raison de sa retenue et de son manque d'habitude à boire de l'alcool.

Pour la jeune fille d'une vingtaine d'années, discrète, modérée, réservée, posée et sérieuse, cette nuit-là, Djo, le chanteur du groupe qui animait la place, devint irrésistible. Emportée par la musique, la danse et sa voix mélodieuse, interloquée, presque inconsciente de sa passade, Philomène se réveilla au petit matin dans le même lit que ce dernier.

Malheureusement, quelques semaines plus tard, elle comprit que cet amour éphémère et fugace allait certainement donner un fruit non désiré. C'est avec une grande tristesse et une infinie gravité qu'elle apprit la triste nouvelle à sa mère.

- Ah, ma pauvre Philomène, ma pauvre Philomène C'est à croire que les femmes de notre famille sont toutes maudites. Tous les hommes sont-ils nés pour nous faire du mal un

jour? Ah, ... cette fois-ci, ma pauvre petite fille, Dieu nous a complètement abandonnés, se mit alors à maugréer Félicité en levant les yeux au ciel !

Puis, en s'asseyant sur une chaise de cuisine, posant ses mains usées sur les cheveux crépus de sa fille à genoux à ses pieds, secouant sa tête d'impuissance, la voix éteinte, lentement comme un douloureux leitmotiv, elle continua :

- Ma pauvre petite fille, ma pauvre petite fille, ma pauvre petite Philomène...

Elles restèrent ainsi un long moment, les yeux perdus au loin, le regard évanescent. Puis, se ressaisissant, les vieilles chimères religieuses se réveillèrent. Comme dans un sursaut, Félicité se releva et impérativement ajouta :

- Maintenant, tu vas épouser ce garçon, on ne laisse jamais naître un enfant sans père. Dilo jité pa ka ranmasé, on ne peut pas ramasser l'eau jetée ; ce qui est fait est fait. Ma fille, si cet enfant est là, c'est surtout de ta faute ! Frékanté chyen ou ka trapé pis, à fréquenter les chiens, on attrape des puces, ce ne sont que les conséquences de tes mauvaises fréquentations.

Pendant des semaines, Philomène et sa mère passèrent ainsi de la tendre compassion à l'animosité la plus violente.

Djo, de son vrai prénom José, ne voulait rien entendre et surtout il ne souhaitait avaliser aucun mariage. Mais sous la puissante pression de la

pieuse Félicité qui rallia toute la famille et les parents de José, le séduisant chanteur céda enfin, en traînant les pieds.

Quelques mois après, ciment bien éphémère d'un couple sans passion, une petite Pauline, toute dorée comme sa mère et toute fripée comme Mémé Félicité, rapprocha pour l'heure une Philomène heureuse et un José circonspect.

Mais, de plus en plus souvent, le beau Djo disparaissait. Après ses concerts en soirées, fâcheusement, il retrouvait difficilement le chemin de son habitation. Quand il revenait, c'était soit pour demander de l'argent à son épouse fonctionnaire, soit pour accomplir rapidement un funeste devoir conjugal.

Son congé de maternité terminé, Philomène avait repris son travail. Heureusement, maintenant, elle avait obtenu un poste à temps complet dans la petite ville de Régina proche du village où résidait sa mère. La grand-mère maternelle ou l'une de ses filles plus âgées s'occupaient de Pauline pendant les heures de classe.

Prétextant des tournées mirifiques, José restait de longues semaines loin de sa nouvelle famille. Lorsque Philomène apprit qu'il la trompait à tour de bras, elle ne voulut plus lui donner de l'argent. C'est alors que de sévères disputes commencèrent. C'était à peu près toujours les mêmes reproches.

- Djo, tu n'es qu'un sale coureur de jupons, je ne te donnerai plus rien. Je sais que tu dépenses tout avec d'autres femmes ...Je ne sais pas ce qui m'a pris ce soir-là de te suivre dans cette maudite chambre !

Ce à quoi José répondait de mauvaise foi, pratiquement à chaque querelle engagée.

- Et toi, si tu n'avais pas été une fille aussi facile, je t'aurais emmenée nulle part, ni ce soir-là, ni jamais de ta vie.

D'une parole à l'autre, de promesses non tenues en disputes fréquentes, la vie continuait malgré tout. Comme pour leur apporter une seconde chance, la nature facétieuse donna à ce couple une souriante petite Sophie.

Bien que, dans la Grèce antique, ce prénom symbolisait la sagesse, les accalmies entre José et Philomène se firent de plus en plus rares. Devenu violent et buveur, notre chanteur de kasékò et de polka ne revenait vers son épouse que pour la rançonner ou pour assouvir d'égoïstes besoins sexuels. A cause des fillettes qui grandissaient, par peur de l'irascibilité de son époux, elle cédait parfois.

Quand Philomène excédée se confiait, imperturbablement, Félicité conseillait toujours la même chose à sa fille.

- Tu ne dois pas mettre ton mari en colère, tant qu'il ne fait pas de mal à tes enfants, tu dois tout faire pour rester avec lui. Tes enfants ont besoin

d'un père, même comme lui. Résigne-toi et prie ma fille...prie beaucoup pour son salut.

Ce à quoi Philomène répondait :

- Padon paka géri bès. Le pardon ne guérit pas les bosses. Maman, je suis comme toi, il y a des fautes irréparables que je ne pardonnerai jamais.

Mais Félicité n'en restait pas là et elle terminait souvent ses leçons de morale par :

- Et, surtout, n'oublie jamais ma fille : Pli to chiré, pli chien chiré to. Plus tu es déchiré, plus les chiens te déchirent. Plus tu seras malheureuse, plus le malheur s'acharnera sur toi.

Un soir pourtant, à bout, Philomène résista aux avances pressantes de son mari.

Elle venait d'avoir vingt-six ans, elle ne voyait plus d'issue, elle s'imaginait acculée comme sa mère, elle ne pouvait plus supporter désormais cet homme qui sentait la sueur rance, le mauvais tafia ou le parfum bon marché d'autres femmes et qui la possédait comme un vulgaire objet de consommation.

Insatisfait, excédé par son refus, José entra dans une colère sans nom. En hurlant, il jeta sa femme à terre, puis, la tenant fermement par le cou d'une main, il lui déchira la plupart de ses vêtements de l'autre main. Enfin, de cette même main, il lui arracha ses sous-vêtements. L'immobilisant de toutes ses forces, il la viola

brutalement. De toute son énergie, elle tenta de résister, mais elle n'était pas de taille.

Réveillées par tout ce raffut qu'elles percevaient à travers la cloison, les fillettes qui sommeillaient dans la pièce à côté se mirent à crier en s'adressant à leur père.

- Pas maman, pas maman, qu'est-ce que tu fais à notre maman ?

Lorsqu'il eut assouvi ses coupables instincts, José relâcha enfin son étreinte, se rhabilla hâtivement et prit la fuite comme un voleur, son forfait accompli.

Après avoir repris son souffle, après avoir enfilé rapidement une robe de chambre, Philomène alla consoler ses enfants en pleurs. Puis, en chancelant, elle se dirigea vers la douche.

Sous l'eau qui ruisselait sur son corps dénudé et meurtri, Philomène, abasourdie et hébétée, resta ainsi un très long moment, accroupie, serrant très fort la petite croix en or qui pendait à son cou et qui ne la quittait presque jamais.

A son plus grand désespoir, quelques semaines plus tard, la jeune femme s'aperçut que cette sinistre soirée avait eu une bien triste conséquence. Pour la troisième fois en quatre ans, elle se retrouvait enceinte. Cette fois-ci, excédée, sans en parler à sa mère, elle fit toutes les démarches pour que cet enfant ne naisse pas. Mais, au dernier moment, le jour où elle devait se rendre à l'hôpital, elle se

ravisa. Très croyante elle aussi, le remords était né déjà du fait d'y avoir pensé. Elle prit cependant une ferme décision. Ce dernier enfant de José, noir comme son père et beau comme un ange de crèche créole, Ti Vincent, elle l'élèverait toute seule. Elle l'avait appelé Vincent comme le saint patron des pauvres et des déshérités. Malgré les relances répétées de son mari, elle tiendrait bon. A trois mois de l'accouchement, elle se rendit chez une avocate pour commencer les démarches d'un divorce.

Pendant ce temps, les jours défilaient, les mois s'en allaient et les années passaient. Entre les maladies infantiles, les travaux domestiques, les réprobations de sa mère, le pénible travail en classe et les difficultés avec José, il ne lui restait pas beaucoup de temps pour penser à elle. Aussi, un jour, décida-t-elle de partir loin avec ses enfants, très loin, de mettre un océan entre elle et tous ces insurmontables problèmes.

- Bité a pa tonbé, buter n'est pas tomber, un échec n'empêche pas une réussite future, se répétait-elle souvent pour avoir du courage.

Mais, une institutrice qui n'a que peu d'ancienneté ne change pas facilement de département. Il faut pour cela qu'un autre, ou qu'une autre collègue demande sa permutation. Malheureusement pour elle, la Guyane Française, à cette époque, n'était pas un département très sollicité.

Finalement, par le hublot d'un Boeing d'Air France, ce n'est qu'au bout de cinq longues années d'attente qu'elle put, avec le sourire du soulagement, mais la gorge serrée, regarder s'éloigner et disparaître l'aéroport de Rochambeau-Cayenne, l'immense forêt primaire, puis la côte dentelée de son cher pays. Cérémonieusement, avant de partir, après les aurevoirs, dans un minuscule sac de toile épaisse, elle avait glissé quelques grammes de la terre rouge de son village natal, au cas où elle n'y reviendrait jamais.

Elle avait obtenu un poste dans une école maternelle de Fontaine, dans la proche banlieue de Grenoble.

Arrivée en France, sous son nom et son prénom de jeune fille, pour en finir avec son passé, elle décida de changer de prénom. Elle ne voulait plus de ce Philomène qu'elle entendrait encore et toujours sonner comme dans les cris d'un père irascible, d'un mari violent ou d'une mère réprobatrice. Comme elle appréciait beaucoup les chansons de Julien Clerc et, en particulier, Mélissa, elle adopta désormais ce prénom d'emprunt.

Et c'est ainsi que, par le plus grand des hasards, une certaine Mélissa Prudent née en 1956 pendant les jours gras, près de Régina en Guyane Française,

institutrice de son état, s'inscrivit en janvier 1987 au même stage de formation professionnelle qu'un certain Daniel Lambert né à Grenoble dix ans plus tôt qu'elle, instituteur de son état, lui aussi.

« Le hasard ne sait-t-il pas toujours trouver ceux qui savent s'en servir ? » Comme l'exprimait si clairement Romain Rolland.

LA RENCONTRE

« Nous méritons toutes nos rencontres. Elles sont accordées à notre destinée. » François Mauriac.

*« Je n'aime plus que les joies des rencontres »
André Gide.*

Grenoble février-mars 1987

*« Que serais-je sans toi qui vins à ma rencontre,
Que serais-je sans toi qu'un cœur au bois dormant.
Et cette heure arrêtée au cadran de ma montre,
Que serais-je sans toi que ce balbutiement ... »
Aragon.*

Quand vous rencontrerez quelqu'un qui est prêt à vous suivre jusqu'au bout du monde, même si ce n'est pas sur votre chemin, faites quand même le détour en sa compagnie, croyez-moi, cela en vaut toujours la peine.

Pour ne pas leur donner un surcroît de travail, Daniel ne voulut pas aller séjourner chez des amis trop âgés qui résidaient à Voiron, une ville proche de Grenoble. Il prit donc une chambre dans un petit hôtel de la région grenobloise.

Même presque quinquagénaire, être en stage de formation, c'est se retrouver pour un temps étudiant et les potacheries reviennent vite. Par affinités, des groupes se forment. Comme parmi les

élèves d'une classe, des personnalités se révèlent. Si l'on y prend un peu garde, dans le groupe hétéroclite, on découvre alors le rigolo ou la marrante, toujours la plaisanterie à propos, le polard, le nez en permanence dans ses bouquins, la studieuse à qui on semble avoir greffé un livre sous le bras, le dragueur ou la pulpeuse qui minaudent comme des chats en quête de ronron, le nonchalant ou la retardataire qui arrivent en cours systématiquement désolés en regardant méchamment leur montre comme si elle y était pour quelque chose. Du pessimiste au syndicaliste en passant par le timide, l'associatif et le renfermé, toute la palette des particularités propres à l'Homo sapiens sapiens paraît alors représentée. Un Jean de la Bruyère actuel aurait pu s'inspirer de ce petit monde pour écrire de nouveaux Caractères.

Quand un enseignant est dans sa classe, il vit avec des enfants une grande partie de la journée. Le soir, même lorsqu'il corrige ses cahiers ou prépare son travail, il a toujours à l'esprit les élèves qu'il a quittés ou qu'il va retrouver le lendemain. A part les récréations, et quelques rares réunions de parents, il est peu souvent confronté à des adultes, et c'est dommage. Et puis, ces autres interlocuteurs sont, pour la plupart du temps, d'autres enseignants comme lui, ils vivent à peu près sous les mêmes auspices. Après quelques années de carrière dans ce métier, en fonctionnant de façons semblables, à part l'accent particulier à leur région, tous les

enseignants de France métropolitaine, de Navarre et des D.O.M-T.O.M. pourraient donner l'impression de se ressembler. La caricature serait alors facile, mais, croyez-moi, il n'en est rien. Entre adultes, loin de leurs élèves, les voilà, qui, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, reprennent des comportements plus humains.

C'est ainsi que, assez rapidement, dès le deuxième jour de cours, Daniel Lambert redevint l'amuseur public qu'il avait été avant la grave affection de Suzanne. A la moindre occasion, il plaçait une allusion amusante. Comme il maniait l'humour avec dextérité et opportunité, il plongeait toute sa classe de stagiaires dans un état presque permanent de décontraction active. Comme délivré et débridé, il remarqua très vite la sérieuse Mélissa Prudent. Il ne fallut pas longtemps à Daniel pour s'apercevoir qu'elle n'était pas insensible ni à son humour ni à son état d'esprit. Dans son tailleur rouge vif, elle était belle, distinguée, très classe et invariablement attentive. Derrière ses austères grosses lunettes rondes, deux yeux foncés pétillaient d'un intrigant éclat. Si, au début, avec retenue, en baissant la tête, elle ne se laissait aller qu'à de brefs et timides sourires, plus le temps avançait et plus ses dents blanches se découvraient. Du craintif sourire, elle était passée aux rires francs. A la fin de la troisième journée, elle n'était pas loin des éclats sonores.

Émoustillé, tout en restant dans les limites du raisonnable, Daniel en rajoutait. Maintenant, il finissait par ne plus voir et ne plus entendre que le seul sourire ou le seul rire de Mélissa. Rapidement, dans ses pensées, dans son désir intime, son public se réduisit à une seule personne : Mélissa Prudent.

Parfois, le soir, dans sa petite chambre d'hôtel, lorsqu'il se retrouvait seul, il se demandait si ce comportement était bien sage pour un homme de son âge, dans sa situation matrimoniale. Il avait presque honte d'être amoureux. Car Daniel, pour la première fois de sa vie, était vraiment amoureux. De ce fait, comme tous les amoureux du monde, il était à la fois attendrissant mais aussi ridicule. Mais, le cœur a ses déraisons que la raison accepte.

« Dès qu'un poète se réveille, il est idiot. Je veux dire intelligent » (Jean Cocteau).

Nous sommes fin février, début mars et, l'hiver à Grenoble est parfois encore rude. Du Vercors au sud, à la Chartreuse au nord, en passant par l'Oisans et Belledonne, les montagnes enneigées entourent la ville comme autant de froides murailles abruptes. Et cet écrin aux mille éclats scintillants au soleil maintient au plus bas la température de ce chef-lieu de l'Isère.

Aussi, Mélissa qui venait d'un département où la glace ne se trouve que pilée dans les verres de punch, se plaignait-elle souvent des petits avatars que lui causait le froid.

- Aujourd'hui, il me semble qu'il fait encore plus froid que d'habitude, je ne m'y habituerai jamais à votre climat, avait-elle lancé à la cantonade, ce matin-là, le sourire aux lèvres.

Elle était emmitouflée comme un esquimau et un immense châle blanc faisait ressortir la belle teinte cuivrée de sa peau. Aussi, ce matin, Daniel la trouvait-elle encore plus ravissante. Alors, sur une simple page de cahier d'écopier, pour la première fois de sa vie, il écrivit un poème à une femme. Quelquefois, pour et avec ses élèves, il lui était déjà arrivé de taquiner Polymnie, la muse des poètes, mais jamais, auparavant, il n'avait ressenti le désir d'écrire des vers pour une dame.

Il faut dire que, depuis son mariage, jusqu'à cette rencontre, sa vie sentimentale n'avait pas été très riche en événements. Si elle n'avait pas connu de tempêtes, elle n'avait pas vécu non plus les embellies qui les accompagnent. Profitant d'une pause, à l'insu de Mélissa, il glissa subrepticement ces quelques vers dans le cartable de la belle créole :

Le Froid, : A une amie venue d'un pays chaud. A
Mélissa

Le voilà qui arrive insidieusement,
Il surprend la frileuse ou la coquette au temps,
Si le midi il fuit, le soir il se reprend,
Et Morphée est pour lui le meilleur des parents,
Installé au matin, il craint l'aube naissante,

Sait attendre son heure une journée patiente,
Il connaît ses saisons et les pare de clinquants,
Il s'installe en hiver comme un vilain amant.
Les belles passagères, venant des pays chauds
Sont surprises au contact de ce méchant fléau,
Elles cachent leur corps à ses caresses rudes,
En se targuant pourtant de ne pas être prudes ...

Daniel

Toujours ordonnée, le soir même, en préparant son cartable, près de son emploi du temps cartonné, Mélissa découvrit la feuille de cahier d'écolier pliée en quatre. Même si les vers étaient quelque peu emphatiques, l'effet l'interloqua. Elle pensait que, de nos jours, des hommes écrivant des poèmes à une femme, cela relevait du pur domaine romanesque de quelques films à l'eau de rose. Habitée à d'autres relations avec ces derniers, elle avait même fini par croire que cela n'existait plus.

Lorsqu'elle se rendit dans la chambre de ses enfants pour le rituel bonsoir avant le coucher, sur le visage de leur mère, ils découvrirent un étrange et inhabituel rictus. Intuitivement, les deux filles comprirent tout de suite qu'un événement important était en train de se passer. Quand Mélissa les eut quittés, la plus grande se mit à dire à sa sœur à voix basse, en ricanant sous cape.

- Maman est bizarre ce soir, elle doit être amoureuse !

La deuxième plus coquine, rentrant sa tête dans les épaules, lui répondit alors en « rifougnant » comme seules savent le faire les petites filles.

- Elle a dû rencontrer quelqu'un à son stage, elle n'était pas comme ça avant d'y aller... Tu vas voir qu'on va bientôt voir débarquer un nouveau papa !

Tranquillement installée dans son lit, sans pouvoir trouver facilement le sommeil, peut-être pour se persuader de son existence, Mélissa lisait et relisait le poème de Daniel. A chaque fois, elle enlevait ses lunettes et mordait la branche gauche. Puis, pour un moment, son regard allait alors se perdre contre un point fixe de la tapisserie.

Toutefois, le matin suivant, comme si rien ne s'était passé, elle s'installa à son bureau de stagiaire. Sa journée se passa tranquillement, sans évènement majeur. Elle évita cependant de croiser le regard de Daniel. Seulement, le second soir, fébrilement, en arrivant chez elle, elle étala tout le contenu de son cartable sur la large table du séjour. Sur la couverture bleue d'un cahier sacrifié, émue, elle put suivre les lignes suivantes

Poème sur couverture bleue.

Sur la couverture bleue, d'un cahier, déchirée,

J'ai engagé ces mots, juste pour souligner,
Que même par ciel gris, maussade et nuageux,
Ton rire éclate encore comme un soleil heureux.
J'ai rencontré parfois, au détour d'un chemin,
Des personnes agréables, des esprits peu chagrins,
Qui se plaisaient alors à peindre l'idéal,
Pour en être vecteur de notre élan vital.
Aujourd'hui, tu es là, tu gères cette entreprise,
Mon âme est sous le charme, tu l'as déjà conquise.

Daniel

En rentrant en salle de cours, Daniel eut droit à un sourire de connivence, vous savez l'un de ces sourires qui en disent très long mais que personne ne peut décrire.

Le troisième soir, maintenant, presque comme un rituel, Mélissa était certaine de trouver le doux message de celui qui prenait de plus en plus d'importance dans ses tendres pensées. Elle l'aurait lu plusieurs fois, puis l'aurait précieusement rangé avec les deux autres dans son sac à main. Mais, aujourd'hui, il n'y avait rien. Agacée, elle fouilla alors son porte-document de fond en comble.

Malheureusement, elle eut beau tourner et retourner toutes ses affaires, elle ne découvrit pas plus de doux messages qu'elle n'aurait trouvé de cheveux sur le crâne d'un chauve. Elle secoua

énergiquement la tête de haut en bas pour marquer sa désolation. Elle s'assit alors dépitée, amorphe, les bras pendants. Mille et une questions envahissaient son esprit. Puis, elle se ressaisit et explora les moindres recoins de la maison. Elle repassa nerveusement son manteau et refit un bout du chemin à l'envers. A son retour, elle paraissait si préoccupée que sa fille aînée lui demanda :

- Tu as perdu quelque chose d'important, Maman ...On peut t'aider à le chercher si tu veux ?

Manifestement, pour l'heure, elle les avait oubliés, ces trois-là. Surprise et un peu honteuse, elle répondit en bredouillant nerveusement.

- Non non non non, ce n'est rien, ce n'est pas très important.

Mais, elle avait dit le « ce n'est pas très important » avec un ton si peu convaincant qu'il ne trompa pas ses enfants. Et, le soir avant de s'endormir, les yeux pleins de malice, Sophie suggéra à Pauline.

- Ça doit être une lettre de son amoureux pour qu'elle soit dans cet état-là, Maman !

- C'était peut-être un poème ? Je l'ai entendu l'autre soir qui récitait quelque chose à voix haute, avait alors conclu Sophie à voix basse.

Le poème existait bien, mais l'auteur qui l'avait écrit entre midi et deux, n'avait pas pu le glisser discrètement pendant la pause. En effet, un monsieur « pot de colle » apprenant que Daniel

n'était plus syndiqué, l'avait occupé toute cette période pour lui expliquer, à la façon des moralistes, tous les bien-fondés du groupement d'intérêts professionnels communs auquel, comme lui, il aurait dû adhérer depuis toujours et pour toujours.

Comme Daniel n'était pas impoli, d'une oreille peu attentive, il avait laissé faire. Le drame, c'est que le lendemain, c'était mercredi, journée chômée pour les instituteurs. Ce jour-là, Mélissa oublia le lait sur le feu, laissa passer l'heure du cours de musique de Sophie, fit tomber son sac de courses et fit une omelette à même le sol. Ce mercredi ne fut qu'une suite de petites catastrophes auxquelles ses enfants n'étaient pas habitués. Ce qui fit à nouveau dire à Pauline en secouant vivement la tête et la main.

- Elle doit être vachement amoureuse maman ... pour tout faire de travers comme ça, aujourd'hui !

- Il doit être drôlement beau ou extraordinairement bon poète, cet amoureux-là ! avait ajouté alors Sophie, l'air affranchi.

Le garçon, plus naïf, suivait sa mère pas à pas, sans comprendre ces maladroites inhabituées.

Le jeudi, en arrivant dans le hall d'entrée de l'établissement de formation, elle tenta vainement de prendre un air presque indifférent pour saluer son complice Daniel. Mais, celui-ci, s'approchant d'elle, en profita pour lui glisser à voix basse, en lui

tendant une enveloppe, sur un ton faussement sérieux.

- Mardi soir, Madame Prudent, il me semble bien que vous ayez oublié ça.

Le visage de Madame Prudent s'éclaira alors, et, en inclinant un peu la tête, elle répondit d'un même ton.

- Ah oui, merci, effectivement, je l'ai même cherché un long moment !

Cette sorte de jeux d'entente secrète et de séduction lente dura encore trois longs jours quand, enfin, un soir, prenant ses émotions et son courage à deux mains, la jeune femme se décida à agir. Prétextant une invitation inopinée, elle demanda à la grande fille de sa voisine de lui garder ses enfants pour la nuit.

- Dis-moi Martine, je suis très ennuyée, mais, je suis invitée à l'anniversaire d'une collègue et je n'ai trouvé personne pour garder mes enfants cette nuit, ce n'est pourtant pas que je n'ai pas cherché, enfin ...si tu pouvais ...?

Peu habituée à mentir, comme elle ne voulait surtout pas croiser le regard de sa jeune voisine, elle baissait les yeux comme une condamnée pleine de remords devant ses juges.

Dans les différentes conversations, elle avait entendu Daniel préciser son adresse à plusieurs

reprises, et elle l'avait notée dans son excellente mémoire.

*« Je suis venu vers vous sans savoir mon dessein,
Mon amour m'entraînait ; et je venais peut-être
Pour me chercher moi-même et pour me
reconnaître. »*

Jean Racine.

Mélissa frappa doucement à la porte de la chambre d'hôtel de Daniel puis, elle s'immobilisa la tête inclinée vers l'avant. Assis sur son lit, simplement, pieds nus et la chemise défaite, ce dernier semblait l'attendre. En lisant presque machinalement un hebdomadaire, il ne paraissait pas très étonné de sa venue. Ce soir, il avait pressenti cette visite : une intuition peut-être, il ne s'était pas encore mis en pyjama. Depuis qu'il était rentré à l'hôtel, il avait scruté tous les bruits de pas qui s'approchaient dans le couloir avec une attention particulière. Pour l'avoir déjà enregistré et mémorisé sur les différents revêtements de sol de l'Ecole Normale, entre mille, il savait qu'il reconnaîtrait, sans coup férir, celui de Mélissa. C'était une démarche légère mais franche, avec le pied gauche un peu plus appuyé. Dans son enfance, son père, chasseur émérite, ne lui avait-il pas appris à être attentif aux bruits les plus infimes ?

Quand il l'entendit, il sentit son cœur battre de plus en plus fort dans sa poitrine. Malgré tout, sans empressement, il se leva lentement pour aller ouvrir.

- Je savais que tu viendrais ce soir, lui dit-il en la regardant fixement au fond des yeux.

A l'ouverture de la porte, Mélissa avait relevé la tête et, sans mot dire, son regard était venu se plonger dans celui de l'homme qu'elle aimait déjà maintenant. Avant qu'une seule parole ne sorte de ses lèvres, tendrement, elle avait appuyé fortement sa fine tête contre le torse de Daniel. Il la serra très fort dans ses bras, si fort, qu'il la décolla pratiquement du sol. Puis, il la prit par la main et la fit entrer. Toujours main dans la main, ils s'assirent sur le bord du lit et se regardèrent en silence un long moment. Les yeux brillants d'émotion, ce fut Mélissa qui rompit ce silence.

- Je ne sais ce qui m'arrive, mais, depuis longtemps, je ne me suis pas sentie aussi bien ...Tu sais Daniel, c'est beau ce que tu m'écris ...Je n'aurais jamais pensé qu'un jour, un homme m'écrive personnellement des poèmes aussi beaux...jusqu'à notre rencontre, je poursuivais mon existence mais ne vivais pas.

Comme avant de pénétrer dans la chambre, elle enfonça de nouveau sa tête dans la poitrine de Daniel.

- Depuis que je t'ai vue, tu hantes mes pensées, jours et nuits. Et puis, ... ce soir, ...tu es là, ...dans mes bras, Comme la vie est étrange, les rencontres, le hasard, la destinée.

Les yeux humides, la serrant contre lui, à voix basse, dans son oreille, presque timidement il avait répondu avec la voix de quelqu'un qui doute encore de ce qui lui arrive.

Lentement, ils s'allongèrent alors l'un près de l'autre. Puis, délicatement, Mélissa posa sa tête sur le bras gauche de Daniel. Ils restèrent ainsi, les yeux rivés au plafond, muets, un long moment. Enfin, d'une voix douce, Daniel rompit le silence et questionna timidement.

- Dis-moi, Mélissa, depuis ton pays à l'autre bout du monde, comment as-tu fait pour arriver jusqu'à moi ? Comment et pourquoi as-tu quitté ta Guyane natale ?

Toujours les yeux au plafond, elle commença ainsi :

- Oh, c'est une bien longue histoire tu sais, il y a même des jours où je pense que c'est déjà une trop longue histoire, dit-elle en souriant.

Ainsi, pendant tout le reste de la nuit, chacun leur tour, ils se racontèrent.

Le tour de Mélissa fut très long mais pas trop long. Elle lui parla des créoles comme elle, et de leur incontournable carnaval, des Amérindiens, de la forêt, de ses élèves dans les villages le long des fleuves, des petits chercheurs d'or comme sa mère, des énormes tortues luths qui pondent sur les plages d'Awala-Yalimapo et de Cayenne, des Hmongs venus du Laos s'installer à Cacao, des garimpeiros

Brésiliens qui pourrissent les rivières avec le mercure, qui empoisonnent les Amérindiens et qui détruisent la forêt primaire, de Kourou avec les lancements d'Ariane, de son grand-père René, le père de sa mère, qui avait beaucoup compté pour elle. C'est lui qui, pour sa communion solennelle, lui avait acheté la petite croix en or et sa chaîne qui ne la quittaient presque jamais. Ce grand-père qui avait remplacé un père dénaturé, semblait tout connaître de l'esclavage, de ses propres ascendants arrachés à leur Afrique natale. Il racontait l'épopée des noirs marrons, mieux que quiconque. Il avait même réussi à découvrir des adresses, à Nantes et à Bordeaux où, pendant le commerce triangulaire du Bois d'Ebène, l'on entreposait les captifs dans les caves de certains hôtels particuliers comme de vulgaires barriques de vin pendant que, sur leurs têtes, belles dames en crinolines et beaux messieurs en culotte de soie dansaient la gigue ou le menuet. Comme Daniel aimait la poésie, elle lui récita aussi un poème sur sa chère Guyane, écrit par l'un de ses amis, Jules Linguet :

*« Guyane, toi qui caresses le soleil,
Pays où je suis né
Guyane, tu es pour nous une merveille,
Guyane aimée
Là, dans notre âme tu es présence,
Le pur amour de nos instants
L'unique terre de l'excellence
Pour tes enfants. »*

Elle lui expliqua aussi le racisme ordinaire qu'elle subissait en métropole. Racisme de ses voisins et de ses collègues bien pensants. Elle qui était discrète en cours, cette nuit, avec son nouveau compagnon, elle semblait intarissable.

Daniel écoutait avec intérêt comme un bon élève. Entre deux baisers, il croyait rêver. Tout avait été si vite et si fort. Lui qui n'avait jamais vraiment cru aux coups de foudre était en train d'en vivre un pour de vrai, comme dans les films ou dans les romans d'amour.

Les tours de parole de Daniel avaient semblé très courts. Il avait à peine pu lui parler de ses enfants et de son cher village de Saoû, que les premières lactescences de l'aube les surprenaient. Il l'avait laissée s'exprimer librement, il avait perçu cette envie irrésistible de parler d'elle, de s'affirmer, d'exister en tant que femme et non plus seulement en tant que mère ou qu'enseignante.

Comme une Cendrillon Créole voyant poindre le jour, sans même embrasser cet homme qui l'avait si bien écouté, son instinct maternel la fit se dresser sur son séant et, prestement, elle laissa là Daniel pour aller rejoindre rapidement ses enfants avant leur réveil. Sur le pas de la porte, ils se serrèrent très fort l'un contre l'autre. Puis, sans la quitter des yeux ni des mains, il l'accompagna quelques pas.

- A tout à l'heure, ma femme du bout du monde.

- A tout à l'heure, mon livreur de mots tendres, échangèrent-ils enfin à voix basse, dans un couloir d'hôtel qui commençait à s'animer.

Désormais, depuis cette nuit-là, Daniel raccompagna chaque soir Mélissa chez elle. Main dans la main, ils faisaient d'étranges détours ensemble pour que le chemin soit plus long.

Maintenant, Sophie et sa sœur attendaient derrière les rideaux sans les tirer, pour apercevoir l'homme qui avait rendu le sourire, mit du baume et installé une certaine joie de vivre dans le cœur de leur mère éprouvée. De plus en plus souvent, ils passaient désormais la soirée tous les deux. Martine, la complaisante fille de la voisine, était là pour faire la baby-sitter. Elle les voyait tellement touchants, qu'elle ne pouvait leur refuser. Dès lors, ils se trouvaient de nombreux centres d'intérêts communs. Un jour, ils allaient au cinéma, un autre jour, au théâtre. Comme tous les amoureux du monde, ils vivaient dans une certaine intemporalité. En commun, ils avaient appris aussi, à jouer et se jouer de certaines situations. Un soir, par exemple, en sortant de cours, ils se présentèrent bras dessus, bras dessous, pour visiter tous les appartements libres d'un immeuble voisin de L'Ecole Normale où ils étaient en stage. Un long moment, ils s'amusèrent ainsi de l'agent immobilier qui les accompagnait. Les prenant pour mari et femme, ce dernier fut alors très surpris d'entendre Daniel parler avec un fort et mauvais accent créole alors que

Mélissa s'appliquait à répondre à son soi-disant époux comme une midinette grenobloise. Satisfaits de leur prestation, ils sortirent du bâtiment l'air très digne, passant devant un pauvre loueur médusé, ne sachant si c'était du lard ou du cochon, s'il devait sourire ou garder son sérieux. Et, à peine le coin de la rue tournée, ils s'arrêtèrent alors, pliés en deux. Les grands éclats de rire sonores de Mélissa alimentaient ceux, plus modestes, mais aussi libérateurs de son compagnon.

De jour en jour, de jeux en jeux, l'intimité s'installait, les affinités les rapprochaient, la connivence s'affirmait. Partant d'un coup de tête commun, ils décidèrent d'aller visiter Paris pendant toute une fin de semaine.

Le vendredi soir, sur le quai numéro trois de la gare de Grenoble, sous quelques regards jaloux de convoitise, tendrement proches, ils attendaient le dernier T.G.V. de vingt heures zéro quatre qui les emmènerait directement en plein cœur de la capitale. Lorsque le train entra en gare, regardant la grande horloge électrique, Daniel sourit en observant la ponctualité de la société nationale.

Une nouvelle fois, Mélissa fut subjuguée par l'attention de son « prince charmant » qui, dans leur langue maternelle, demanda gentiment à deux passagers italiens de permuter leurs places avec eux.

Sur le quai tout à l'heure, dans la conversation, elle lui avait exprimé son malaise. En train et surtout en TGV, elle supportait mal de rouler vite, en sens inverse de la marche.

Plus ils se rapprochaient de leur destination, plus Mélissa se métamorphosait. Elle ressemblait de plus en plus à une petite fille qui s'apprête à faire une très grosse bêtise. Elle prenait un regard de petite fille, une moue de petite fille, un sourire de petite fille, des attitudes de petite fille et, au fond de son siège, même, sa taille paraissait diminuer.

Il était très tard lorsqu'ils arrivèrent en gare de Lyon. Quand la voiture s'arrêta enfin au terminus, avant de descendre, elle attendit que le dernier passager quitte le compartiment et que le wagon soit complètement vide. A travers la vitre du wagon, son regard immobile et fixe se perdit au loin. Puis, elle se leva brusquement et se dirigea vers Daniel sans rien dire. Il l'attendait servilement dans l'allée, un sac de sport à la main. Il ne savait trop quelle contenance prendre. Enfin, le fixant dans les yeux, d'une voix monocorde, Mélissa s'exprima :

- On est fou hein, tu ne crois pas mon chéri !

Avant qu'il n'ait eu le temps de répondre quoi que ce soit, elle avait repris son attitude de femme adulte et ses bagages. Elle se trouvait déjà prête à sortir. Les étranges transformations de sa compagne le désemparaient et le charmaient à la fois.

Dans le métro qu'ils empruntèrent pour se rendre dans le seizième arrondissement, ils compulsèrent ensemble un plan de la ville, qu'en femme prévoyante, elle avait apporté pour ce périple. Il n'était pas loin de minuit et les rares occupants de leur voiture, fatigués ou drogués, avaient l'air hagard, endormi ou groggy.

En voyant Mélissa, le jeune veilleur de nuit Martiniquais osa quelques mots en créole en tendant la clé.

- Vous êtes Martiniquaise vous aussi ? avait-il demandé un peu après leur arrivée. Non, Guyanaise, avait-il corrigé lorsque Mélissa lui répondit en créole.

Il souriait franchement, toutes dents dehors, heureux de parler à quelqu'un qu'il avait cru un instant du pays.

Après quelques hésitations, ils trouvèrent enfin leur chambre.

Pour ne pas déranger les autres clients de l'hôtel, très lentement, avec mille précautions, ils ouvrirent une porte résistante et grinçante. A cause de la porte, de l'émotion ou du silence, ils retenaient leur souffle et une grande envie de rire. Comme de jeunes animaux qui découvrent leur nouvelle pâture, dans le même geste ample et circulaire, ils donnèrent un rapide coup d'œil alentour. Par jeu, pour atténuer leur fatigue, peut-être dans l'espoir de trouver plus facilement le sommeil, ils prirent

ensemble leur douche. Nus l'un contre l'autre, Daniel sentit alors monter de sensuels désirs. Mais, connaissant maintenant l'histoire et les traumatismes de sa belle compagne, il ne se borna qu'à de tendres caresses et à quelques baisers pas encore trop intimes. Pour la toute première fois, Daniel découvrait le corps de Mélissa entièrement dévoilé. Il était élancé, fier, attirant. Il se recula un peu pour apprécier. Mais il n'insista pas pour ne pas paraître muflé.

Chacun dans leur coin, ils enfilèrent leur pyjama. Alors, pour la première fois, ils se glissèrent vraiment ensemble dans le même lit. Sans mot dire, elle l'embrassa tendrement, se pelotonna tout contre lui, et s'endormit profondément presque aussitôt, vaincue par la fatigue du long voyage et des émotions fortes.

Intuitivement, il avait compris qu'il n'était pas encore temps d'avoir une liaison plus poussée. Malgré son épuisement, avec l'attention d'une chatte pour ses petits, il la regarda dormir ainsi, une grande partie de la nuit.

Depuis le temps qu'elle vivait sans homme, seule avec ses trois enfants, elle avait ourdi le secret désir d'une telle nuit accompagnée et apaisante. Mais, jusqu'à aujourd'hui, pour ce tendre corps à corps, elle n'avait jamais rencontré l'élú de son cœur.

Ce fut leur seconde nuit entière passée à deux dans le même lit. Désormais, ces deux êtres ne verraient plus jamais Paris de la même façon.

« Je suis distrait, je n'ai de mémoire que dans le cœur ». (Montesquieu).

La semaine suivante, Daniel passa le week-end avec son épouse et ses enfants. Mélissa supporta mal ces deux journées de séparation. Elle était triste. Ses filles et son fils eurent un mal fou à tenter de la consoler.

- Tu sais Maman, ne te fais pas de soucis, il va revenir, demain tu vas le retrouver à ton école.

- Regarde, on t'a fait un cadeau, avec notre argent, on t'a acheté une rose pour que tu sois moins triste, ajouta Vincent, un peu penaud.

Devant tant d'amour, d'attention et de tendresse, elle sourit puis soupira en secouant lentement la tête de droite à gauche. Approchant leur tête l'un après l'autre, ils embrassèrent leur mère en la serrant très fort dans leurs bras.

- Nous aussi, on t'aime très fort, Maman, avaient-ils entonné tous en cœur !

Le dimanche suivant, Daniel proposa à sa nouvelle compagne de l'accompagner pour une journée de ski à l'Alpes d'Huez.

Pour elle qui ne connaissait pas la très haute montagne, ce fut un émerveillement. Une seule chose lui faisait peur, c'était la température qu'il

faisait à ces altitudes. Comme elle était sportive, Daniel la rassura.

- Tu ne vas pas mettre longtemps pour descendre comme une vraie championne, et, en skiant, on n'a jamais réellement froid, tu verras... Et puis, quand tu voudras t'arrêter, on ira boire quelque chose de chaud.

Effectivement, Mélissa ne mit pas longtemps à skier aussi vite que son compagnon.

Tout se déroulait pour le mieux dans le meilleur des mondes blancs, lorsque, lors d'une pose, vers quinze heures, en quittant son gant droit, Mélissa s'aperçut que l'une de ses mains devenait de plus en plus blanche. Auparavant, elle avait bien ressenti quelques fourmillements, mais dans le feu de l'action, elle n'y avait pas prêté une grande importance. Cette **main blanche** intrigua Daniel. Il tenta de la réchauffer entre les siennes, mais rien n'y faisait, il la tapota, la frotta doucement. Il l'embrassa à plusieurs reprises avec insistance, mais elle restait désespérément froide et blanche, comme exsangue. Alors, l'inquiétude de Daniel devint de plus en plus pressante. Quittant aussitôt son chaud anorak, il couvrit Mélissa et la conduisit rapidement au dispensaire de la station.

Se levant de son siège, une jeune infirmière appela un médecin, apparemment aussi jeune qu'elle. Il était assis derrière son bureau devant l'écran de son ordinateur, dans la pièce voisine.

- S'il vous plaît, Docteur, pouvez-vous venir examiner cette dame, je ne vois pas ce qu'il faut faire.

Sous le regard attentif et anxieux de Daniel, le médecin prit la main blanche de Mélissa et l'examina soigneusement. Avec une légère moue dubitative, il exprima :

- Bon, euh ... vous allez rester au chaud ici un moment, euh Puis nous verrons.

Daniel, nerveusement, s'enquit.

- Qu'est-ce que cela peut être docteur ?

- Euh... nous allons voir, euh...c'est certainement une histoire de circulation, euh., les gants qui n'étaient peut-être pas assez imperméables. Regardant Mélissa, il ajouta :

- Ou peut-être aussi, euh...le manque d'habitude, euh... au froid.

Tous ces intolérables euh ... successifs qui démontraient l'ignorance du jeune praticien, un interne à n'en pas douter, commençaient à agacer sérieusement Daniel. Il trancha alors énergiquement.

- Nous n'allons pas attendre ici, nous allons aller directement à l'hôpital de Grenoble.

- Euh, c'est certainement le syndrome de Raynaud, c'est embêtant, euh...mais, si vous n'allez pas souvent au froid, ce n'est pas trop grave. Avec les peaux foncées comme la vôtre, les symptômes sont souvent euh...plus accentués. Avant de se

prononcer euh... catégoriquement, je vais vous prescrire euh...une analyse de sang. Les résultats nous le diront dans quelques jours, euh...avec certitude. Mais euh, ne vous faites pas de soucis. Euh... pour l'instant, il n'y a pas lieu euh ...d'aller aux urgences.

Ayant retrouvé le sourire, Daniel, plus rassuré, se mit à taquiner Mélissa, avec un fort accent africain « Petit Nègre ». Enfin, l'angoisse laissait place à l'humour.

- Alors, la dame noire, elle voulait devenir blanche comme son maître !

Avec un regard plein de tendresse, la belle dame noire se blottit contre cet homme qui prenait désormais tant soin d'elle.

- Nous n'irons plus au ski en cette saison, trancha enfin Daniel d'un ton ferme. Même si c'est bénin, je ne veux plus te voir souffrir quand on peut l'éviter.

Devant le comportement de Daniel, malgré la crainte que lui engendraient les paroles de sa mère, (tous les hommes ne sont nés que pour faire du mal aux femmes) sans trouver le sommeil, cette nuit-là, Mélissa comprit que Daniel était enfin l'homme dont elle avait rêvé toute sa vie. Et, présentement, elle était certaine désormais que, contre vents et marées, elle serait prête à l'attendre longtemps, jusqu'à la fin de sa vie s'il le fallait.

- La balade suivante, nous la ferons près de Saoû, dans le sud de la Drôme. Là au moins, je suis certain que nous ne serons pas gênés par un froid trop sévère, avait proposé Daniel.

Comme il faisait exceptionnellement chaud pour la saison, d'un commun accord, ils décidèrent de faire « sauter » une journée de cours. C'était la première fois que, depuis le début de leur carrière, l'un comme l'autre, ils se permettaient une telle incartade. Etant donné que, dans les circonstances actuelles, ils n'avaient pas d'élèves sous leur responsabilité, ils évaluèrent ensemble leur culpabilité comme étant minime, presque inexistante. Ils prétextèrent un enfant malade.

Indulgent mais pas dupe, le directeur des cours connaissait leur situation familiale et professionnelle. Devinant leur nouvel attachement, il dit en souriant à sa secrétaire :

- Ces deux-là, depuis quelque temps, ils leur arrivent plein de choses ensemble.... Même leurs enfants, aujourd'hui, qui tombent malades en même temps... Quelle coïncidence n'est-ce pas !

Plus ils se rapprochaient du midi et plus le ciel devenait bleu. Pour agrémenter le périple, Daniel décida de prendre le chemin détourné des écoliers. Au lieu de passer par une autoroute monotone, ils empruntèrent la route plus pittoresque des Gorges de la Bourne, du col de la Machine, du col de

Lachau et du col du Rousset, en espérant qu'ils seraient tous ouverts.

Tout se déroula sans encombre jusqu'à la vallée de la Drôme.

Seule à la ronde, en plein milieu d'un pré fleuri, une minuscule chapelle en pierres blondes semblait être là, à les attendre. Aujourd'hui, au soleil, il ne faisait pas froid du tout, tout au contraire, Daniel était en bras de chemise et Mélissa revivait. Ils dépassèrent la chapelle de quelques dizaines de mètres, puis, se regardant dans les yeux, d'une seule voix, en riant, ils crièrent :

- Stop, on s'arrête !

Daniel freina, recula rapidement puis rangea sa voiture près du chemin qui menait au romantique lieu de prière. La chance était avec eux, la porte n'était pas fermée à clef. Ils pénétrèrent lentement, presque religieusement, dans la semi-obscurité. Les yeux pétillants, comme ceux de deux gamins au matin de Noël, ils se mirent à jouer leur mariage devant l'étroit autel de calcaire blanc. Prenant une voix solennelle, Daniel rompit le silence.

- Mademoiselle Mélissa Prudent, voulez-vous prendre pour époux Monsieur Daniel Lambert, ici présent ?

Après un « oui » étranglé par l'émotion, d'une voix timide, Mélissa continua :

- Et vous, Monsieur Daniel Lambert, voulez-vous me prendre pour épouse, surtout pour le meilleur et un tout petit peu pour le pire ?

Pour toute réponse, Daniel attira Mélissa dans ses bras et en l'embrassant fougueusement sur les lèvres, il la souleva de terre. Là-haut, d'une tête plus grande que lui, elle se mit à rire joyeusement en rejetant tout son corps en arrière.

Dans le véhicule, ils se tenaient maintenant amoureusement par la main. De temps en temps, sans cause apparente, ils croisaient leurs regards brillants et se mettaient à pouffer de concert. Autour d'eux, le monde n'existait plus. Leurs rires leur suffisaient, leurs caresses leur suffisaient. Leur amour leur suffisait. Désormais, tout aurait pu disparaître, ils ne se seraient aperçus de rien.

Après avoir visité le village de Saoû et ses environs, ils empruntèrent des sentiers parfumés, bordés de buis magnifiques. Puis, reprenant leur véhicule garé sur la place de l'église, Daniel entraîna Mélissa vers un lieu mythique situé sur la route de Bourdeaux, juste après le hameau de Francillon : Le Gour du Saut.

Dans les couches alternées de calcaire turonien, gris et rose, la rivière a creusé ici des bassins circulaires qu'elle remplit grâce à de petites cascades. Lorsque le soleil de juillet et d'août dardant ses rayons brûlants rend l'air insupportable, chaque bassin devient une sorte de baignoire naturelle où les gamins du village, parfois

accompagnés des plus âgés, viennent profiter de la fraîcheur de l'eau et jouer dans cette espèce de toboggan naturel. En riant aux éclats, dans les goulottes luisantes, les jeunes baigneurs glissent d'un bassin à l'autre.

Ici, cet après-midi, comme pour les accueillir, il faisait exceptionnellement chaud pour la saison, une chaleur quasi estivale. Les enfants étant en classe, ils se retrouvèrent donc seuls à bénéficier du lieu. Avant de partir, ils n'avaient pas pensé aux maillots de bain, mais qu'importe. Aujourd'hui, c'était jour de folie. Les sous-vêtements firent l'affaire. L'eau était encore un peu fraîche mais, sur le petit nuage où ils étaient, ils ne s'en apercevaient même pas. Dans le courant, pour ne pas passer trop vite d'un bassin au suivant, ils s'accrochaient l'un à l'autre avec une douce frénésie. Riant comme des fous, bras et jambes emmêlés, ils dévalaient les étroits conduits creusés dans la pierre devenue lisse et glissante au fil du temps.

Comme ils n'avaient rien pour se changer, ils se retrouvèrent alors comme Adam et Eve aux premiers jours du monde. Ils tentèrent désespérément de se dissimuler derrière un énorme roncier. De tendres baisers en folles caresses, leurs corps appelèrent alors plus de promesses intimes. Aujourd'hui, seuls et nus tous les deux, dans leur état de naissance, ils découvraient enfin des appétits nouveaux de l'un pour l'autre. Les yeux brillants d'une étrange lueur, le nez étrangement pincé par le

désir, Mélissa se blottit contre Daniel, puis, de plus en plus lascive, elle s'abandonna. Alors, sans un mot, pour la première fois depuis le début de leur rencontre, elle se donna à lui avec fougue, sans aucune retenue.

De retour chez lui, un soir, Daniel fit une promesse à Suzanne qui lui avait auparavant expliqué :

- Je sais que je vais bientôt disparaître, ce n'est qu'une question de jours, voire de semaines, tout au plus. Tu es encore un homme jeune, il ne faut pas que tu vieillisses seul. Mais, promets-moi s'il te plaît, d'attendre que nos deux enfants soient mariés pour aller vivre en permanence avec une autre femme, lui avait-elle proposé très dignement.

Ainsi, jour après jour, Mélissa retournera retrouver la chaleur de sa Guyane natale pour attendre, presque trois ans, son infailible amant, telle une Pénélope créole espérant son Ulysse métropolitain.

Le seul fil d'Ariane qui les liait alors par la voix était celui du téléphone. Pour le reste, il y avait les lettres d'amour, souvent accompagnées d'un poème ou de paroles d'une chanson, qu'ils s'envoyaient, chaque jour, et qui, maintenaient ardente, la flamme de cette romanesque rencontre.

« Nous pouvons vivre seuls, pourvu que ce soit dans l'attente de quelqu'un. » Gilbert Cesbron.

TOUT EST BIEN QUI N'A PAS DE FIN

« Ah ! Tout est bien qui n'a pas de fin. »

Jules Laforgue

L'histoire Sans Fin

*« Dans tes mains tu tiens le grand livre
Qui demain te dira comment vivre
Tourne, tourne chaque page et tu trouveras
Dans les mots et les images un jour la réponse
À cette histoire sans fin*

*Vis ta vie, cours vers l'infini
Fais escale dans le cœur des étoiles
Tourne, tourne chaque page et tu trouveras
À la fin du grand voyage un jour la réponse
À cette histoire sans fin »*

Limahl.

A une bonne quinzaine de kilomètres de Cayenne, dans l'aéroport Rochambeau (Félix Eboué aujourd'hui), Mélissa faisait les cent pas dans le grand hall d'attente climatisé. L'avion de la compagnie AOM en provenance de Paris Orly était annoncé depuis quelques minutes déjà. L'écran affichait enfin l'arrivée du vol.

Après l'atterrissage, la récupération des bagages fut longue et Mélissa s'impatiait. Celle qui avait si longtemps attendu l'homme de sa vie ne semblait plus pouvoir attendre encore seulement quelques minutes. Elle regardait souvent sa montre comme pour bousculer ce temps qui ne voulait pas passer plus vite.

Daniel, une valise dans une main, son imperméable mastic sur l'avant-bras, se tenait immobile près de la porte de sortie de la salle des bagages. Il regardait autour de lui s'il n'apercevait pas Mélissa. De loin, elle reconnut la silhouette imposante de l'homme qu'elle avait tant espéré. Lorsque leurs deux regards se rencontrèrent, Daniel posa aussitôt sa valise et, les deux bras en avant, il se précipita vers sa si chère créole. Ne se souciant aucunement de tous les yeux qui convergeaient vers eux, ils s'étreignirent longuement comme de jeunes tourtereaux. La dame d'un certain âge qui se trouvait alors à côté de lui s'arrêta aussi. Un large sourire aux lèvres, elle contempla la touchante scène en opinant gentiment de la tête, comme pour donner son adhésion à ce tendre et romantique rapprochement. En passant près d'eux, un vieux blanc grognon ne put s'empêcher de faire la réflexion :

- A leur âge quand même, si c'est une tenue, ils auraient pu attendre d'être arrivés chez eux.

Ce fut le seul car, par leurs larges sourires, les autres semblaient partager leur joie des retrouvailles.

Mais, en reprenant sa valise par la poignée, Daniel ressentit à nouveau la douleur qui l'avait tourmenté durant le voyage. La grimace qu'il fit n'échappa pas aux regards attentifs de Mélissa. Elle se mit face à lui et, lui prenant délicatement le bras, demanda :

- Ça ne va pas mon chéri, tu t'es fait mal en soulevant ta valise ?

Mais Daniel ne répondit pas, il posa son bagage et son Burberry par-dessus et s'assit lentement par terre. Mélissa s'accroupit un instant puis se releva un peu affolée. Elle mit alors ses mains sur ses joues et les serra fortement. Puis, elle regarda de nouveau Daniel qui ne se relevait pas et qui était de plus en plus pâle. Elle essaya de l'aider en le prenant à nouveau par le bras. Tout se passait très vite, si vite, trop vite. Quelques personnes s'étaient arrêtées et commençaient à former un cercle autour d'eux. Voyant que ses efforts restaient vains, Mélissa appela alors à l'aide. Du cercle, deux personnes s'échappèrent et coururent vers les hôtesses d'accueil les plus proches.

Dans l'ambulance des pompiers qui hurlait de toute sa sirène pour se frayer un passage entre les véhicules qui sortaient de l'aéroport, avant

d'emprunter la Route Nationale en direction de Matoury - Cayenne, Daniel regardait sa tendre aimée les yeux dans les yeux. Sur les joues de Mélissa roulait un flot ininterrompu de larmes.

- C'est la première fois que je te vois pleurer mon amour, s'étonna Daniel d'une voix presque éteinte.

Serrant la main de son bien-aimé, Mélissa maintenant ne se retenait plus, elle hoquetait même de sanglots. Avec difficulté, Daniel prit alors le visage fin de Mélissa entre ses mains où il disparaissait pratiquement, et, front contre front, la regardant au fond des yeux, il lui dit en se soulevant légèrement.

- Oh toi, toi, comme je t'ai aimée. Ce n'est rien de le dire ici, aujourd'hui, enfin près de toi. Mon pauvre père m'avait toujours prévenu que je finirai à Cayenne, mais si vite, à peine arrivé, conclut-il presque d'une voix éteinte.

Inconsciemment, dans cette ultime plaisanterie, il utilisait déjà un temps au passé.

Lâchant sa bien-aimée, un étrange sourire sur les lèvres, il retomba en arrière, puis il ferma les yeux lentement.

Le jeune docteur présent qui les accompagnait jusqu'à l'hôpital Andrée Rosemon de Cayenne lui prit rapidement le pouls. Le stéthoscope de l'interne chercha désespérément le moindre battement, le plus léger souffle. Mélissa se leva et se mit à

enfoncer fort ses poings serrés contre sa propre poitrine. Sur le visage et dans le regard du jeune toubib, elle sembla lire toute la détresse et tout le désespoir du monde. Comme pour l'invectiver, levant la tête au ciel, Mélissa se mit alors à crier de toutes ses forces en créole :

- Non, mon Dieu, non, ce n'est pas possible, ce n'est pas possible. Ce n'est pas juste, ce n'est pas juste ... pourquoi lui, pourquoi lui, pourquoi nous ?

En entrant sur l'Avenue des Flamboyants, le chauffeur ralentit et arrêta la sirène.

Mais Mélissa ne voulait pas et ne pouvait pas en rester là : elle avait trop espéré et trop attendu. Alors, calmement, elle repoussa le jeune médecin, puis, elle se pencha et entrouvrit les lèvres de son bien-aimé.

En lui pinçant le nez délicatement, elle entama un dernier bouche-à-bouche désespéré.

Emu par la détresse de Mélissa, le jeune docteur commença, sans trop y croire, un ultime massage cardiaque. Alors, comme par miracle, de très légers battements recommencèrent à se manifester dans la poitrine de Daniel.

Le cœur n'a-t-il pas souvent ses raisons que la raison ne connaît point ?

« Les miracles vous paraissent impossibles. Qu'en savez-vous ?

Dites-vous donc que vous ne savez rien, et que l'impossible, selon nos sens, se réalise à chaque minute... » Émile Zola.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

Janvier 1996 :

Comme Roméo et Juliette à l'envers :

A l'origine, en 1996, sous la forme d'une longue nouvelle dramatique, l'aventure amoureuse de Daniel et de Mélissa prenait fin ici.

La crise cardiaque de Daniel lui était fatale. Et Mélissa, devenue folle de chagrin, mettait fin à ses jours en se jetant, un jour de grande tempête, dans cet Océan Atlantique qui les avait trop longtemps séparés.

Toutefois, mon départ pour une autre vie en Guyane où je trouvais enfin un bonheur partagé, me poussa, malgré mes difficultés de vue dues à un glaucome, à poursuivre l'écriture de leur périπέtie dans ce charmant département d'Outre-Mer.

Leurs morts n'avaient alors pour moi plus aucune raison d'être...

Toutefois, les mélancoliques, les amoureux du drame, ceux qui ne sont pas accros au bonheur. Stop! arrêtez-vous ici !

Les autres, ceux qui apprécient les happy ends, les curieux qui ne connaissent pas encore la Guyane, parfois même qui la vitupèrent, la vilipendent, poursuivez SVP. Ouvrez le second tome.

Afin de partager avec vous... une suite et enfin une autre fin plus agréable.

Autre chose.

Les personnes qui n'aiment pas trop la poésie sans support musical...agissez comme vous le faites en tant que téléspectateur quand un programme vous gave : Zappez !

Le cœur léger

Deuxième partie écrite à Rémire Montjoly en décembre 2016.

*Il est où le bonheur, il est où ? Il est où ?
Il est là le bonheur, il est là ! Il est là !
Il est là le bonheur, il est là ! Il est là !
C'est une bougie, le bonheur
Ris pas trop fort d'ailleurs
Tu risques de l'éteindre
On l'veut le bonheur, on l'veut, ouais !
Tout le monde veut l'atteindre
Mais il fait pas de bruit, le bonheur, non, il fait pas
de bruit ...
C'est con le bonheur, ouais, car c'est souvent après
qu'on sait qu'il était là*

Christophe Mae

L'HOSPITALISATION

*« Il n'y a pas de cœur à qui la nature n'ait destiné
un autre cœur. » Bernard Fontenelle.*

*« Par-delà les frontières
Les prairies et la mer
Dans les grandes noirceurs
Sous le feu des chasseurs
Dans les mains de la mort*

*Il s'envole encore
Plus haut, plus haut
Le cœur est un oiseau »*

Richard Desjardins : Chansons québécoises.

Le docteur Franck Chaussat s'approcha du lit de Daniel et, après l'avoir salué et lui avoir serré la main, il l'ausculta. Puis, il installa le fauteuil visiteur en sky bleu foncé près du lit de son patient et amorça une très longue explication pédagogique.

- Monsieur Lambert, il faut que je vous explique : L'infarctus du myocarde est la nécrose d'une zone plus ou moins étendue de votre muscle cardiaque. Certaines cellules musculaires du cœur ne parviennent plus à se contracter par manque d'oxygène et meurent en quelques heures.

Le myocarde est vascularisé par les artères coronaires. Lorsque celles-ci se bouchent, le myocarde ne reçoit plus de sang et manque d'oxygène.

La gravité de l'infarctus tient surtout à son étendue : plus l'artère obstruée irrigue une zone importante, plus l'infarctus est grave. Si l'atteinte est très étendue, le fonctionnement de toute la pompe cardiaque est altéré. Il en résulte une insuffisance cardiaque plus ou moins aiguë, des contractions anormales ou anarchiques qui imposent le transfert dans une unité de réanimation

car il y a un risque vital. Heureusement pour vous, Monsieur Lambert, votre arrivée rapide aux urgences de l'Hôpital Andrée Rosemon vous a sauvé la vie.

Remerciez surtout Mélissa qui a persévéré, le jeune docteur qui a tenté le tout pour le tout et le pompier qui conduisait l'ambulance. Ils vous ont amené aux urgences rapidement, en accomplissant les gestes nécessaires, et ça, malgré la circulation dense à cette heure de la journée. Ils ont, en quelque sorte, contribué eux aussi au miracle.

Vous savez Monsieur Lambert, l'infarctus du myocarde est l'une des complications majeures de l'athérosclérose des artères coronaires. Il touche un homme sur cinq entre quarante et soixante ans. Très souvent, comme ce fut le cas pour vous, il n'existe pas de facteur de risque connu au moment de l'infarctus. On sait maintenant que les facteurs favorisants sont l'hypertension artérielle, l'hérédité, le tabac, le diabète, l'obésité, l'hypothyroïdie, le stress.

Vous fumiez beaucoup lorsque vous étiez jeune, m'avez-vous dit l'autre jour ?

Vous faites un métier pénible où le stress est constant. Aujourd'hui, les gamins ne sont plus aussi dociles que du temps où nous étions élèves nous-mêmes. Il faut en permanence les surveiller comme le lait sur le feu. Le début d'une crise peut être inopiné et brutal : ce qui fut votre cas.

Comme un élève docile, Daniel écoutait le docteur Chaussat, ses yeux cernés embués d'émotion. Tel un magnétophone bien réglé, le docteur Chaussat continuait son exposé :

- Cependant, on retrouve des signes précurseurs dont la prise en compte et le traitement peuvent éviter ou réduire la constitution d'un infarctus, mais ces signes sont souvent difficiles à cerner, surtout par le patient. Par exemple, si la douleur se propage à la mâchoire, le patient peut penser à un problème dentaire. S'il ressent une douleur au bras gauche, aux deux derniers doigts de la main gauche, parfois même dans le dos, il peut supposer des problèmes musculaires ou articulaires. Si c'est au ventre...des ennuis intestinaux ou rénaux. En pratique, toute douleur angineuse persistant plus de trente minutes est suspecte et nécessite un électrocardiogramme mais, avons-nous toujours une bonne notion de la durée d'une douleur.

Nous ne pouvons pas nous promener avec un chronomètre en permanence dans la main, rajouta le praticien en souriant.

Par contre, des essoufflements sans raison, des sueurs, une agitation, des nausées, des vomissements, un hoquet persistant, des rots incessants peuvent nous alerter. Il faut alors penser très rapidement à consulter. Associée à votre douleur caractéristique, la prise de la tension montrera une chute de la pression artérielle

juxtaposée à une diminution de l'écart entre la pression maximale et minimale. A l'auscultation cardiaque, votre médecin décèlera des bruits du cœur sourds et rapides. Il pourra noter peut-être une coloration bleutée des doigts et des lèvres. A ce moment-là, examens et analyses complémentaires s'imposent et deviennent obligatoires :

Un électrocardiogramme permettra alors le diagnostic et précisera la localisation et l'importance de l'infarctus. Ne pas oublier les signes biologiques sanguins où l'on découvrira une élévation des enzymes musculaires. On pourra penser aussi à un électrocardiogramme continu pour rechercher des troubles du rythme. On peut pratiquer aussi une échographie Doppler pour apprécier la taille de votre cœur et le retentissement de l'infarctus sur la fonction cardiaque.

Ce qu'il faut savoir aussi, Monsieur Lambert, c'est que, en fonction de ses antécédents, l'évolution de l'infarctus du myocarde se montrera plus ou moins favorable au sujet. Pour ce qui est de votre cas personnel Monsieur Lambert, une surveillance régulière et une hygiène de vie seront indispensables.

Votre convalescence débutera dès la sortie de l'hôpital et durera quelques semaines. Durant cette phase, vous devrez retrouver progressivement une certaine activité physique, vous réadapter à l'effort. Nous verrons comment cela évolue pour vous, car, cette réadaptation peut se faire à domicile, en

externe, à l'hôpital ou dans un centre de rééducation spécialisé. Ces mesures vous permettront certainement d'atteindre une forme physique bien supérieure à celle que vous aviez avant votre infarctus. La réadaptation cardiaque à l'effort va permettre de diminuer le travail du cœur dans la vie quotidienne. En effet, l'exercice physique diminue la fréquence cardiaque au repos et pour un même effort, après entraînement, la fréquence cardiaque monte beaucoup moins. Pour ce qui est du traitement au long cours : nous associerons des médicaments qui diminuent la fatigue du cœur et améliorent son irrigation et son oxygénation.

Naturellement : arrêt complet du tabac ; activités physiques encadrées obligatoires et vie plus calme en évitant les situations de stress si possible. Heureusement que vous allez vivre en Guyane car tout séjour prolongé en altitude supérieure à mille cinq cents mètres est à éviter.

- Ça tombe bien, car Mélissa, avec ses problèmes de circulation qui lui blanchissent les mains, ne supporte pas le froid, expliqua Daniel d'une voix effacée.

Comme s'il ne tenait pas compte de la remarque de son patient, qui semblait l'avoir coupé dans son élan, le docteur Chaussat continua posément son développement, en le regardant fixement par-dessus ses lunettes de presbyte.

- Cependant, Monsieur Lambert, il faudra éviter les efforts physiques après les repas et surtout

pendant la digestion, car à ce moment l'apport d'oxygène au cœur est diminué au profit des intestins. Puis, en souriant le cardiologue rajouta à voix basse : Entre nous, l'activité sexuelle peut reprendre sans inconvénient lors de la convalescence. On considère même que l'activité sexuelle peut être reprise dès que le patient est en état de monter deux étages sans symptôme.

Autre chose avant d'en terminer : la conduite automobile constitue une source de stress. Après la sortie de l'hôpital, il ne faudra reprendre que progressivement le volant, en étant accompagné.

En général, le voyage aérien, souvent utilisé ici, en Guyane, est un moyen de transport pratique, rapide et bien toléré qui convient bien aux patients ayant des problèmes cardiaques. Donc, à première vue, pas de difficulté pour aller voir vos enfants en Métropole. Cependant, durant le vol, en cas de douleur angineuse, vous devrez prendre de la Trinitrine. Si la crise ne cède pas, ou en cas d'oppression thoracique, l'inhalation d'oxygène par masque s'imposera. Mais le personnel naviguant connaît bien le sujet. Par ailleurs : tout doit être fait pour une reprise rapide du travail antérieur, sauf en cas de travaux musculaires lourds ; ce qui n'est pas votre cas Monsieur Lambert.

Voilà à peu près tout ce que j'avais à vous dire aujourd'hui Monsieur Lambert. J'ai été un peu long, même très long, mais tout ce que je vous ai précisé était important, il fallait que vous soyez au

courant de toutes ces choses-là avant de rentrer chez vous. N'importe comment, je fais entièrement confiance à Mélissa pour vous aider à mettre en œuvre cette convalescence. Ce n'est pas après vous avoir sauvé la vie comme elle l'a fait si brillamment, qu'elle va maintenant vous abandonner à un triste sort.

En relevant ses lunettes sur son front, le spécialiste continua :

- D'ailleurs, je connais Mélissa depuis longtemps, elle se prénomait alors Philomène. C'est moi qui lui ai fait passer son examen médical obligatoire pour entrer dans l'Education Nationale ; j'étais, à cette époque, le seul médecin agréé en Guyane. Je connais surtout sa maman, Félicité. C'est une femme pieuse, droite et courageuse ... Et comme l'on dit ici : chyen pa ka fè chat...les chiens ne font pas des chats. Et puis, vous verrez, la Guyane est un grand village, tout le monde connaît plus ou moins tout le monde ici ! conclut-il, souriant de tout son visage rond.

Au même instant où le docteur Chaussat prenait congé, Mélissa arrivait, les bras chargés de paquets. Le docteur la salua et s'arrêta en face d'elle.

- Nous avons eu beaucoup de chance, Philomène...pardon c'est vrai que tu te fais appeler Mélissa aujourd'hui...sans ton intervention et ton opiniâtreté, il serait dans l'autre monde présentement.... Ce n'était pas son heure.... Avec

toi à ses côtés, il va guérir vite...il est solide...Le Bon Dieu a certainement voulu vous laisser du temps pour vivre pleinement votre amour !

Puis, changeant complètement de sujet, il demanda à Mélissa :

- Et maintenant dis-moi : comment va ta maman ?

Leur conversation dura encore quelques instants puis, après avoir salué Mélissa en l'embrassant paternellement, le docteur Chaussat poursuivit le chemin de ses visites hospitalières.

Mélissa s'arrêta sur le pas de la porte de la chambre et regarda Daniel. Deux grosses larmes se mirent alors à couler sur ses pommettes saillantes. Elle avait trop longtemps retenu son émotion et ses larmes montraient à la fois sa joie d'avoir enfin son Daniel près d'elle et sa détresse d'avoir failli perdre cet homme qu'elle aimait désormais plus que tout. Sans dire un mot, Daniel lui fit signe d'avancer jusqu'à lui.

Elle posa ses paquets sur la table carrée en formica bleu et vint enfoncer sa tête contre le torse où battait à nouveau un cœur réparé. Daniel la serra fort contre lui et ils restèrent ainsi un long moment, sans bouger, comme statufiés. Ils se dégagèrent de cette étreinte pour terminer par un baiser interminable qui fit sourire l'infirmière qui venait pour les soins et qu'ils n'avaient pas entendue ; trop

occupés qu'ils étaient à leurs tendres rapprochements.

- Hum, hum... bonjour tout le monde...Le docteur Chaussat m'a dit que, dans deux jours, si tout va bien comme aujourd'hui, vous pourrez sortir et rentrer chez vous, confirma l'infirmière qui semblait toute ragaillardie par le spectacle auquel elle venait d'assister.

« Il n'est de médecine qui guérisse ce que ne guérit pas le bonheur. » de Gabriel Garcia Marquez, de l'amour et autres démons

LA VIE A DEUX

« L'homme n'est pas fait pour vivre seul, le bonheur n'a de prix qu'à la condition d'être partagé. »

Jules Sandeau.

*« Tes yeux, ton nom, ton adresse
Tes coups de cœur, tes caresses
Tes yeux, ta voix, ta tendresse
Ta douceur et ta finesse
Tu as tout démenagé chez moi
Là, la vie à deux
Ma nouvelle aventure vient me chercher
Quand je sors du boulot
Notre cœur sera léger
Là, la vie à deux »*

Michel Jonasz

Après avoir rempli les formalités de sortie, se tenant par la main comme deux écoliers, Daniel et Mélissa émergèrent du vaste hall d'entrée recouvert de bardeaux de wapa. La petite Clio blanche de Mélissa les attendait garée sur le parking de l'Hôpital Andrée Rosemon.

Le soleil était déjà haut dans le ciel et, comme seulement il sait le faire à l'équateur, entre deux nuages, il les inondait de sa lumière éblouissante et les baignait de sa chaleur régénératrice. Dans sa

robe jaune un peu moulante, Mélissa resplendissait. De temps en temps, leurs regards qui se croisaient pétillaient de bonheur. Aujourd'hui, ils affichaient ensemble un sourire qui éclairait leur visage rasséréné. Les vilains cernes qui entouraient les yeux noisette de Daniel avaient désormais disparu et son regard était redevenu comme aux premiers jours de leur rencontre à Grenoble.

Pour être la plus disponible possible, Mélissa avait laissé ses enfants chez sa chère sœur Line à Rémire-Montjoly. L'immense terrasse couverte, le jardin toujours apprêté, la piscine d'eau salée et les cousins de leur âge étaient autant d'atouts pour que jamais ils ne rechignent à aller chez leur tante Linou.

Avant de tourner la clé de contact, les deux tourtereaux s'embrassèrent sur les lèvres avec insistance. Mélissa habitait un duplex dont l'entrée était au second étage d'un immeuble que le propriétaire, Monsieur de La Riviera, un notaire Grenoblois qui avait investi en Guyane pour défiscaliser, avait appelé « le Petit Chalet » : certainement un clin d'œil qui lui rappelait ses Alpes natales enneigées. Cet immeuble de quatre étages avait été le premier bâtiment de Guyane aussi élevé et surtout le premier à posséder un ascenseur.

- Nous prendrons désormais les escaliers, c'est bon pour mon cœur et cela me permettra de vérifier aussi autre chose aujourd'hui, avait suggéré

Daniel en souriant et en plissant malicieusement les yeux.

La porte à peine refermée, ils s'enlacèrent un long moment dans le hall d'entrée.

L'appartement était sur deux étages et la chambre que Mélissa avait choisie pour eux se trouvait au premier, proche du salon et du séjour. Un escalier métallique en colimaçon réunissait les deux parties du duplex. Le second étage qui comportait trois chambres modestes mais cependant assez spacieuses, et une minuscule salle d'eau était réservée aux enfants.

Leur étreinte terminée, Daniel qui rentrait pour la première fois dans cet appartement ne prit même pas le temps de visiter. Mélissa le lui avait décrit avec précision et le désir n'attendait plus. Mettant sa main droite sur la hanche droite de Mélissa, la prenant ainsi par la taille, il l'entraîna dans les escaliers en colimaçon.

Ils traversèrent rapidement le salon et, ouvrant de l'autre main la porte de la chambre, il la déposa avec délicatesse sur le lit, en retenant sa chute.

En prenant tout son temps, Daniel déshabilla Mélissa. Il ôta un à un ses vêtements et ses sous-vêtements, en couvrant à chaque fois de baisers l'espace dénudé. Mélissa ferma les yeux et s'abandonna aux caresses de plus en plus intimes de son bien-aimé. Lorsqu'elle fut entièrement nue, à son tour, Mélissa déshabilla Daniel sans plus

attendre. Et ils s'unirent alors en longs sanglots inachevés....

Rassasiés par leurs tendres ébats, de retour au calme, Daniel fredonna à l'oreille de Mélissa une chanson de Ferrat qu'il affectionnait tout particulièrement et qu'il connaissait par cœur.

- *Pour ce rien cet impondérable
Qui fait qu'on croit à l'incroyable
Au premier regard échangé
Pour cet instant de trouble étrange
Où l'on entend rire les anges
Avant même de se toucher
Pour cette robe que l'on frôle
Ce châle quittant vos épaules
En haut des marches d'escalier
Je vous aime. Je vous aime
Pour la lampe déjà éteinte
Et la première de vos plaintes
La porte à peine refermée
Pour vos dessous qui s'éparpillent
Comme des grappes de jonquilles
Aux quatre coins du lit semés
Pour vos yeux de vague mourante
Et ce désir qui s'impatiente
Aux pointes de vos seins levés
Je vous aime. Je vous aime
Pour vos toisons de ronces douces
Qui me retiennent me repoussent
Quand mes lèvres vont s'y noyer
Pour vos paroles démesure*

*La source le chant la blessure
De votre corps écartelé
Pour vos reins de houle profonde
Pour ce plaisir qui vous inonde
En long sanglots inachevés
Je vous aime. Je vous aime...*

Mélissa le regardait émerveillée et l'écoutait avec attention. La chanson terminée, lorsqu'ils retrouvèrent enfin complètement leurs esprits, Daniel se mit à rire sans retenue.

- Le docteur Chaussat avait raison, dit-il presque en pouffant.

Bouche bée, les yeux grands ouverts, Mélissa attendait la suite.

- En effet, il m'avait dit à voix basse, les yeux brillants de malice, que si je pouvais monter deux étages sans problème, alors je pourrais faire l'amour sans problème non plus.

- Alors c'est pour ça que tu n'as pas voulu prendre l'ascenseur tout à l'heure. C'était pour vérifier si tu allais être capable de me satisfaire ! espèce de cochon-bois ! répliqua Mélissa en riant elle aussi de bon cœur.

Le matin suivant, pendant que Mélissa était au travail, Daniel écrivit ce poème, le mit sous enveloppe et le cacha sous l'oreiller de Mélissa.

Par ma voix, à l'insu, je crie souvent ton nom,

Sur ma foi, bien reçue, je chasse les démons.

Où es-tu mon bonheur, où es-tu ma raison,

Où est-il le parcours qui mène à la passion ?
Dans mon ciel de lit, laisse une place aux rêves.
Pour deux corps entendus, donne-leur une trêve.
Où es-tu mon bonheur, où es-tu ma raison,
Où est-il le parcours qui mène à la passion ?
L'azur nous éclabousse d'un soleil zénithal
Il ravive et enflamme une mer estivale.
Où es-tu mon bonheur, où es-tu ma raison,
Où est-il le parcours qui mène à la passion ?
Les beaux jours sont venus, ils sont là, je les sens.
Ne les laissons plus fuir, vivons-les au plaisant.
Où es-tu mon bonheur, où es-tu ma raison,
Où est-il le parcours qui mène à la passion ?
Il est temps maintenant de dormir entre-deux,
D'être apaisés enfin de sourires bienheureux.
Te voilà mon bonheur, te voilà ma raison,
J'ai trouvé avec toi, le chemin menant à ma passion.
Bonheur, bonheur, où étais-tu caché ?
Et la serrure qui te libère ?
Euréka j'ai trouvé, la clef n'est jamais loin : il suffit
de la faire.
Et à deux c'est plus facile de la réaliser.

Ton Daniel

DANIEL REPREND DU SERVICE

Le docteur Franck Chaussat avait désormais donné son feu vert : Daniel pourrait reprendre du service. Il commençait d'ailleurs à trouver le temps long à attendre Mélissa. Il avait toujours été un homme d'action, un homme de projets, un homme curieux de tout. Il ne connaissait pas encore assez la Guyane pour partir seul à sa découverte. Et puis, il n'aurait pas été encore très raisonnable de le faire sans être accompagné.

Un lundi matin, pratiquement au pipiri chantant (au chant du coq), un coup de téléphone le fit sursauter. La secrétaire de l'Inspection Académique de Guyane le convoquait à un entretien avec Madame l'Inspectrice d'Académie. La demande était laconique et l'objet n'était pas stipulé. Il n'avait rien demandé à personne et cet appel le surprenait un peu. Quelques jours plus tard, il se rendait à cet étrange rendez-vous.

- Bonjour Monsieur Lambert, asseyez-vous je vous prie.

- Mes respects, Madame l'Inspectrice d'Académie.

- En consultant votre dossier administratif, j'ai vu que vous aviez été directeur d'école, mais aussi que vous vous étiez occupé d'élèves en grande difficulté scolaire et, également, d'élèves porteurs de handicaps.

Vous avez maintenant un bon et long parcours dans notre grande maison. Vos différents rapports d'inspections et votre note administrative de dix-neuf quatre-vingt-dix-huit sur vingt me permettent d'avoir entièrement confiance en vous pour mener à bien de nouvelles missions, ici, en Guyane. Vous n'êtes pas contre, je suppose ?

Sans attendre de réponse, elle poursuivit.

- Et puis, l'on m'a déjà longuement parlé de vous... En bien... je vous rassure, ajouta-t-elle en affichant un large sourire qui lui plissa ses yeux expressifs.

Ici, dans notre département, vous avez été nommé par la dernière commission départementale, sur un poste de professeur des écoles à Rémire Montjoly. Cependant, étant donné votre situation médicale actuelle, je vais me permettre de vous proposer un poste de détachement à la CCPE : Commission de Circonscription de l'enseignement Préélémentaire et Élémentaire. C'est un poste à profil qui est attribué directement par le Recteur ou l'Inspecteur d'Académie et qui ne passe en commission paritaire que par la suite. La personne qui l'occupait vient d'obtenir un poste à Mayotte et, je pense qu'avec votre intéressant palmarès, vous êtes à même d'assurer cette nouvelle fonction. Je vous laisse une semaine pour vous informer et pour réfléchir et, si vous êtes d'accord, j'irai faire votre installation au début de la semaine suivante.

Madame l'Inspectrice d'Académie était une grande et belle femme noire au visage rond et jovial. Sa stature en imposait, sa voix était impérative et son regard semblait jauger ses interlocuteurs au premier coup d'œil. Lorsqu'il avait préparé l'entretien pour devenir directeur d'école, Daniel se souvenait avoir lu un texte sur l'art d'être chef, écrit par Charles de Gaulle et publié en 1932 dans l'ouvrage « Le Fil de l'Épée ».

Devant cette femme autoritaire au bon sens du terme, quelques mots forts lui revenaient à l'esprit, il devait simplement remplacer l'homme du texte initial par cette femme ici présente :

« Face à l'événement, c'est à soi-même que recourt la femme de caractère. Son mouvement est d'imposer à l'action sa marque, de la prendre à son compte, d'en faire son affaire. Loin de s'abriter sous la hiérarchie, la voilà qui se dresse, se campe et fait front. Elle a la passion de vouloir, la jalousie de décider. Non qu'elle soit inconsciente du risque ou dédaigneuse des conséquences, mais elle les mesure de bonne foi et les accepte sans ruse. Bien mieux, elle embrasse l'action avec l'orgueil du maître, car elle s'en mêle, elle est à elle. Bref, lutteuse qui trouve au-dedans son ardeur et son point d'appui, joueuse qui cherche moins le gain que la réussite, et paie ses dettes de son propre argent, la femme de caractère confère à l'action la noblesse. Sans elle morne tâche d'esclave, grâce à elle jeu divin de l'héroïne. Ce n'est point dire qu'elle la réalise seule. D'autres y participent. Mais c'est du caractère que procède l'élément suprême, la part créatrice, le point divin, à savoir le fait d'entreprendre. De même que le talent marque l'œuvre d'art d'un cachet particulier de

compréhension et d'expression, ainsi le Caractère imprime son dynamisme personnel aux éléments de l'action. Moralement, elle l'anime, elle lui donne la vie, comme le talent fait de la matière dans le domaine de l'art. Cette propriété de vivifier l'entreprise implique l'énergie d'en assumer les conséquences. La difficulté attire la femme de caractère, car c'est en l'étreignant qu'elle se réalise elle-même. Mais qu'elle l'ait ou non vaincue, c'est affaire entre elle et elle. ... La femme de caractère incorpore à sa personne la mesure, mais aussi sa bienveillance, car elle est née protectrice.

Que l'affaire réussisse, elle en distribue largement l'avantage, et dans le cas d'un revers, elle n'admet pas que le reproche descende plus bas qu'elle. »

Et Daniel s'apercevra au fil du temps qu'il avait eu mille fois raison, que son premier jugement avait été le bon. Il discernera à terme que les différents projets professionnels ou humains qu'il sera amené à aborder avec elle illustreront cette bonne vision initiale de cette « chef », de cette « Fanm Dibout » (femme debout), comme on les désigne en Guyane.

Le « on » dont avait parlé Madame l'Inspectrice d'Académie n'était autre que Mélissa. Daniel se souvint alors de ce que lui avait dit le docteur Chaussat lorsqu'il était venu lui rendre visite dans sa chambre d'hôpital.

- Vous verrez, la Guyane est un grand village, tout le monde connaît tout le monde ici !

Mélissa avait fait une partie de ses études avec Sabine Fébus. A la sortie de l'Ecole Normale d'Instituteurs, elles avaient commencé ensemble.

Leurs parcours avaient divergé mais elles étaient toujours restées en relation, même lorsque Mélissa était partie s'installer pour un temps dans la région Grenobloise. Mais, lorsqu'elle était revenue, Madame Sabine Fébus avait changé de statut professionnel ; elle avait gravi plusieurs échelons. Après avoir été institutrice d'écoles primaires et en institut médico-éducatif, conseillère pédagogique chargée des écoles élémentaires de Guyane, puis responsable d'une Inspection Départementale de Cayenne, elle était devenue désormais Inspectrice d'Académie, adjointe au Recteur dans le tout nouveau Rectorat de Guyane.

Dix jours après cet entretien, le lundi matin, Madame Sabine Fébus, Inspectrice d'Académie de la Guyane, installait Monsieur Daniel Lambert dans sa nouvelle affectation de Secrétaire de CCPE de Cayenne.

Pour l'aider dans sa tâche, elle lui avait préparé un document elle-même, une sorte de fiche de poste ou, de feuille de route, comme on dirait aujourd'hui, qui définissait ses nouvelles fonctions. Et Daniel put y lire attentivement :

Le secrétaire de CCPE (Commission de Circonscription Préélémentaire et Élémentaire) est

un membre à part entière de l'équipe de circonscription, il est un collaborateur important de l'Inspecteur de l'Education Nationale et un interlocuteur privilégié des familles, des équipes éducatives, des organismes sociaux, des services de soins, des services de justice, des structures d'accueil, des services spécialisés et des associations.

Il enregistre et instruit les dossiers des élèves, signalés par les enseignants, en difficultés scolaires ou sociales graves et persistantes ainsi que les dossiers des élèves handicapés afin de leur permettre « de tirer le meilleur profit de leur scolarité » et de les inclure dans des classes ordinaires.

A partir de ces données, ses missions sont larges :

- Il identifie, en fonction des besoins des élèves, les aménagements matériels ou les accompagnements humains nécessaires.

- Il peut préconiser des investigations plus approfondies à effectuer en dehors de l'école, en milieu hospitalier par exemple et aider la famille dans la réalisation de ces démarches. Le concours du médecin de l'Éducation Nationale est alors particulièrement précieux.

- Il construit des projets individuels de scolarisation avec soutien spécialisé ou non.

- Il met en place, pour les enfants handicapés, des contrats d'inclusions adaptés aux besoins de chaque élève et au plus près d'une scolarisation ordinaire. Il les propose en concertation étroite avec l'équipe éducative et les différents partenaires.

- Il assure le suivi des démarches individuelles d'inclusions et aide, si nécessaire, la famille à rechercher des formes d'accompagnement complémentaire.

- Il recherche les orientations les mieux adaptées pour les élèves de douze ans en grande difficulté en fin de scolarité élémentaire.

- Il prépare dans un objectif d'aide à la décision de la commission, une lecture facilitée des dossiers.

- Il gère les emplois du temps et la durée de service des auxiliaires de vie scolaire pour l'accompagnement et l'aide des enfants handicapés inclus dans les classes ordinaires.

- Il participe à la formation des auxiliaires de vie et intervient lors des formations des professeurs d'écoles ou des directeurs.

- Il convoque les membres de la commission et siège lors des réunions de CCPE qui ont lieu à l'inspection. Il en est en général le secrétaire. L'Inspecteur de la circonscription y est le président de séance assisté des personnes désignées, membres du secteur médico-social, des RASED, des équipes éducatives et ponctuellement des parents pour

assurer un dialogue plus constructif et mieux connaître les enfants en question.

La CCPE, a pour vocation de proposer une réponse adaptée aux problèmes scolaires, psychologiques ou médicaux des enfants qui lui sont signalés. C'est une commission d'éducation spéciale qui :

- propose une orientation vers l'enseignement spécialisé après instruction et étude du dossier de l'élève.

- met en relation les différents services qui s'occupent de l'enfant.

- recense tous les enfants ayant un handicap moteur, sensoriel ou intellectuel pouvant être en situation d'inclusion scolaire avec suivis extérieurs (hôpital de jour, centre d'aide thérapeutique à temps partiel, service d'éducation spécialisée et de soins à domicile...)

La CCPE est saisie par :

- les parents de l'enfant ou par les personnes qui en ont la charge effective.

- le chef d'établissement scolaire fréquenté par l'enfant, les enseignants.

- toute personne qui connaît l'enfant (services sociaux, médicaux, etc.)

Le représentant légal de l'enfant est toujours informé de la saisine.

La lecture du document avait pris du temps, mais Daniel était méticuleux par éducation et cela l'avait toujours servi dans son travail.

Naturellement, dans ses nouvelles fonctions, il n'y aurait plus ce contact direct avec les élèves qu'il affectionnait tant. Mais, il n'y aurait plus non plus à « maîtriser » vingt-cinq à trente enfants d'une dizaine d'années. Enfants qui, au fil du temps, étaient devenus moins dociles, plus bruyants, plus turbulents, victimes de plus en plus souvent de graves dysfonctionnements familiaux liés au chômage, à la mésentente parentale, à l'éloignement de la culture scolaire, aux mutations sociales en général. Enfants qui semblaient avoir grandi trop vite en brûlant des étapes importantes. Enfants zappeurs qui avaient souvent du mal à fixer leur attention assez longtemps pour des apprentissages scolaires.

Dans le calme de son bureau climatisé, Daniel devait « se refaire une santé ». Et cette nouvelle santé toute neuve, il en aurait bien besoin pour pouvoir vivre, dans toute sa plénitude, ce nouvel amour partagé. Et, dans ce domaine tout particulier, aussi bien Mélissa que lui-même, pensaient avoir pas mal de retard à rattraper....

Cet amour était pour lui comme une renaissance, une renaissance qui allait l'inspirer de jour en jour... Les mots venaient aisément affirmer et confirmer ce bonheur qui s'installait.

Seconde naissance.

Ma mère m'avait porté neuf mois justement,
J'étais né sans histoire, je devais la construire.
Et les jours se suivaient et devenaient des ans,
J'espérais le bonheur d'où qu'il puisse venir.
Comme il tardait un peu, j'allais vers d'autres voies,
Des chemins tortueux, souvent de tristes impasses,
J'y rencontrais des êtres qui cherchaient comme moi,
Mais peu, à voir leurs yeux, devaient trouver la grâce.
Puis un jour apparut, dans une autre rencontre,
Une femme au regard que je n'oublierai plus,
De tous les préjugés, elle allait à l'encontre,
Ma vie se transforma et je changeai de vue,
Voilà que je naissais une seconde fois,
Le monde me parlait de toute autre manière,
J'avais une autre mère bien plus jeune que moi,
Que j'aimerais enfin d'une façon entière.
Et à corps et à cris sans en être puni...

Ton Daniel

Et Mélissa en réponse à son poème lui chanta
cette chanson créole de Leila Chicot (que je

remercie sincèrement ici pour sa gracieuse collaboration).

Renaissance.

Mwen èspéré (mwen èspéré dépi lontan)

Pou vwè anfen (pou vwè anfen an diférans)

Mwen té lé chanjé, dé fwa abandoné

Santi mwen oublyé, mwen rivé ni pasyans

Mwen tchenbé doubout (Mwen tchenbé doubout malgré tou)

Mwen sipòté (sipòté pawol lé malpalan)

Mwen gadé la fwa, mwen té senten ké mwen

Té ké ripran plas-mwen, plas-la bondyé ba mwen

[Refrain]

Sa mwen ékri an syèl

Se fera, ma renaissance m'y emmènera

Fòs-la vini di syèl

Avec toi, je sais qu'un jour mon heure viendra

Sa mwen ékri an syèl

Se fera, ma renaissance m'y emmènera

Fòs-la vini di syèl

Avec toi, je sais qu'un jour mon heure viendra

Tou sa ban mwen (tou sa ban mwen tan réfléchi)

Di possibilité (possibilité konstrui an fanmi)

Mé jòdi mwen la, mwen la avè plis fòs

Mwen la, mwen douvan zòt pou fè zòt révé kon avan

[Refrain]

Sa mwen ékri an syèl

Se fera, ma renaissance m'y emmènera

Fòs-la vini di syèl

Avec toi, je sais qu'un jour mon heure viendra

Sa mwen ékri an syèl

Se fera, ma renaissance m'y emmènera
Fòs-la vini di syèl
Avec toi, je sais qu'un jour mon heure viendra
[Refrain]
Sa mwen ékri an syèl
Se fera, ma renaissance m'y emmènera
Fòs-la vini di syèl
Avec toi, je sais qu'un jour mon heure viendra
Sa mwen ékri an syèl
Se fera, ma renaissance m'y emmènera
Fòs-la vini di syèl
Avec toi, je sais qu'un jour mon heure viendra
Rivé pran fòs é afèksyon, jòdi jou-a mwen byen rivé
Mwen gadé douvan é mwen vansé
Jòdi fanmi an mwen pé soulajé
Wi mwen kontan, mwen ni pasyon
Mwen vinn ouvè, mwen pa fané
Sé lè pou mwen franchi pòt-la ouvè dèsten an mwen
ékri
Sa mwen ékri an syel, fòs-la vini di syèl
Sa mwen ékri an syèl, mwen ékri adan syèl

« Qui aime sans folie n'aime qu'à demi ! L'amour le plus fou ne vit sans brin de folie. »
Maxalexis, L'amour fou

Comme Daniel ne comprenait pas tout le texte en créole de cette belle chanson d'espoir ; devant ses yeux ronds, Mélissa prit la peine de la lui traduire en « français de France » comme elle s'amusait à lui dire :

- J'ai espéré (j'ai espéré depuis longtemps)

Pour voir enfin (pour voir enfin une différence)
Je voulais changer, parfois abandonner
Je me sentais oubliée, j'ai réussi à prendre patience
Je suis restée debout malgré tout)
J'ai supporté (supporté les paroles des médisants)
J'ai gardé la foi, j'étais certaine que je
Reprendrais ma place, la place que Dieu m'a
donnée

Refrain :

Ce que j'ai écrit au ciel
Se fera, ma renaissance m'y emmènera
La force vient du ciel
Avec toi, je sais qu'un jour mon heure viendra
Ce que j'ai écrit au ciel
Se fera, ma renaissance m'y emmènera
La force vient du ciel
Avec toi, je sais qu'un jour mon heure viendra
Tout ça m'a donné (tout ça m'a donné le temps de
réfléchir)
A la possibilité (la possibilité de fonder une famille)
Mais aujourd'hui, je suis là, je suis là avec plus de
force
Je suis là, je suis devant vous pour vous faire rêver
comme avant
Et après le dernier refrain :

J'ai réussi à prendre de la force et de l'affection,
aujourd'hui, mon jour est bien arrivé

J'ai regardé devant et j'ai avancé

Aujourd'hui, ma famille peut être soulagée

Oui, je suis contente, j'ai des passions

Je me suis ouverte, je ne suis pas fanée

Il est l'heure que je franchisse la porte ouverte, mon
destin est écrit

Ce que j'ai écrit au ciel, la force vient du ciel

DANIEL DÉCOUVRE LA GUYANE

« *Qui n'a pas quitté son pays est plein de préjugés.* »
Carlo Goldoni.

En Guyane, les marchés de Cayenne et de Saint Laurent du Maroni sont incontournables.

Celui de Cayenne se trouve à quelques pas de la place des Palmistes, place symbolique où ont été plantés des palmiers géants. Cette célèbre Place des Palmistes est classée désormais Monument Historique par arrêté du neuf mars 1999. Elle fut créée en 1821 par Sidey, l'arpenteur du Roi Louis XVIII, afin d'aérer la ville après la démolition des murailles en 1810. A l'époque c'était un lieu envahi par les herbes qu'on nommait la Savane. Des années plus tard, on y planta des palmiers royaux de Guisambourg, d'où elle tira son nom actuel : Place des Palmistes. Au centre du quartier sud-est de la place, coulait à flot la fontaine Merlet. Elle fut détruite et remplacée par un monument en l'honneur de Félix Eboué : administrateur colonial, résistant de la première heure durant la Seconde Guerre mondiale, qui était né à Cayenne en 1884. Cet édifice fut inauguré le premier décembre 1957. Deux inscriptions signées André Malraux y sont gravées dans le marbre. « *Etranger, va dire à Lacédémone que ceux qui sont morts ici sont tombés sous sa loi* » suivi de. « *Passant, va dire aux Enfants de notre pays ce que fut le visage désespéré*

de la France, les yeux de l'homme qui repose ici n'ont jamais reflété que les traits du Courage et de la Liberté. »

Ce marché de Cayenne si singulier est le lieu qu'il ne faut surtout pas manquer d'aller fréquenter quand vous êtes dans la « Capitale » de la Guyane. Dans la convivialité et le folklore, vous découvrirez dans cet endroit féérique, une débauche de fruits et de légumes colorés et une profusion de spécialités asiatiques et créoles. Plusieurs fois par semaine, de nombreux Cayennais s'y donnent rendez-vous, ainsi que les habitants des communes alentour qui viennent y vendre ou y acheter des produits locaux. Dans une explosion et un festival de couleurs, de parfums et de senteurs, à l'intérieur d'une grande halle de structure métallique de l'époque « Eiffel » édifiée vers 1910, ainsi que dans les rues adjacentes, une multitude de stands vous proposeront des fruits et des légumes cultivés par les paysans Guyanais, les Hmong ou les Haïtien de Guyane et de nombreux produits de l'artisanat local : épices variées, liqueurs de toutes sortes, objets en bois exotiques, chapeaux créoles et colliers tressés.

Diabète, asthme, tension, sinusite... les plantes de Guyane peuvent soigner beaucoup d'affections. Encore faut-il connaître leurs propriétés. Ici, à l'ombre de l'imposante toiture en tôle de la halle, vous trouverez un remède de gangan (les anciens) pour tous les maux, même les plus intimes. Et, il

n'est pas rare, lorsque vous êtes blanc, qu'une belle créole, en gole (robe) madras ou en gole fleurie, le katouri (chapeau) en arouman tressé ou la coiffe en payaka nouée à la patabòl sur la tête, vous vante les bienfaits du bois bandé : liqueur magique qui redonnerait de la vigueur aux plus épuisés sexuellement et qui remplacerait naturellement le viagra avec au moins autant d'efficacité.

Mélissa et Daniel adoraient faire le marché ensemble, seulement tous les deux. Assez rapidement, ils avaient pris des habitudes. Ainsi, très tôt le matin, aux premières lactescences de l'aube, ils se préparaient. Ils pourraient de la sorte profiter de la fraîcheur et des étals bien garnis. Ils auraient aussi plus de facilité pour trouver une place de parking assez proche de la halle pour ne pas parcourir trop de distance avec des sacs lourdement remplis.

Ce qui émerveillait Daniel, c'était la multiplicité et la diversité des fruits et des légumes proposés. A croire que la nature ici était mille fois plus généreuse que dans son pays natal. Il ne s'étonnait plus d'entendre dans ses pensées le douanier Rousseau, ce peintre de la luxuriance naturelle : « *Lorsque je vois les étranges plantes des pays exotiques, il me semble que je pénètre dans un rêve.* ». Et ce rêve, Daniel était en train de le vivre à Cayenne, en Guyane, auprès de Mélissa.

Daniel avait attendu cinquante ans et Mélissa quarante pour trouver enfin l'amour vrai... Mais, la

concrétisation du rêve était enfin arrivée. Cependant ne dit-on pas que tout arrive à point à qui sait attendre.

Quand je compte le temps,
Je vois tous ces instants,
Où j'ai vécu sans te connaître,
Toi qui me fis renaître.
Quel espace vide était autour de moi,
Un désert de tendresse et un manque de joie,
Tu fus dans ce désert une oasis belle
Qui m'apporta fraîcheur et romance nouvelle,
Ton tendre voyageur fatigué du chemin,
S'arrêtera ici pour prendre enfin ta main.

Ton Daniel : Renaissance

UN SAUVETAGE MIRACULEUX

« Il se faut entraider, c'est la loi de la nature »

Jean de la Fontaine : l'Âne et le Chien.

Cayenne compte de nombreuses plages. Parmi celles-ci, il en est une que Daniel affectionnait tout particulièrement, peut-être à cause de l'image qu'elle lui renvoyait des pays exotiques. Il avait même écrit un poème en son honneur.

Mes plages de Zéphir

Entre tous les îlots, la mer se promenait,
Vernissant les galets et les roches si noires,
Le soleil abusait de ces miroirs secrets,
La lune le suivait dans cette belle histoire.

Sur la plage tranquille, les cocotiers souffraient,
Présentant aux marcheurs une ombre salubre,
Le soleil jouait dans leurs cheveux défaits,
La lune les peignait d'une touche éphémère.

Et sur le sable fin, les oiseaux trottaient,
Trouvant de-ci, de-là, une graine oubliée,
Le soleil éclairait tout ce qu'il léchait,

La lune revenait comme pour les troubler.

Assis, sur un vieux tronc, je contemplais ce monde,
Approchant l'horizon de mes yeux désarmés,
Le soleil montrait sa bonne bouille ronde,
La lune se couchait à l'autre extrémité.

Ainsi vont les matins des plages de Zéphir,
Poursuivant un chemin que nul ne connaît,
Le soleil les surprend pour les faire frémir,
La lune les lui rend tous les jours que Dieu fait.

Daniel

Dans son long monologue pédagogique, le docteur Chaussat avait préconisé une réadaptation cardiaque à l'effort qui allait permettre de diminuer le travail du cœur dans la vie quotidienne.

- En effet, Monsieur Lambert, un exercice physique ajusté diminue la fréquence cardiaque au repos et pour un même effort, après entraînement, la fréquence cardiaque grimpe beaucoup moins. La marche et la natation font partie de ses activités physiques « bonnes pour le cœur », avait-il alors précisé et préconisé.

Ainsi, pratiquement tous les matins, lorsque le temps le permettait, en se rendant à son travail,

Daniel allait marcher une bonne heure, sur la longue plage de Zéphir, à Cayenne. De temps en temps, il s'arrêtait pour contempler l'immensité océane ou regarder le soleil qui se lève ici, à l'horizon lointain, avec une vitesse vertigineuse. Pour arriver jusqu'au rivage, il empruntait un sentier bordé d'herbes folles et d'une variété de liseron des sables qui lançaient de longs filins torsadés et fleuris à la conquête de la plage. Or, un matin, prises dans ce piège végétal, deux minuscules tortues luths de quelques centimètres de long luttait pour s'en extraire. Et, une tortue luth qui lutte pour sa survie, c'est pathétique, elle se débat et pleure comme un enfant. De grosses larmes coulent de ses yeux hagards et elle soupire en hoquetant de longs sanglots. Pratiquement épuisées, elles continuaient cependant à brasser l'air désespérément de leurs pattes nageoires. Elles n'avançaient pas d'un millimètre. Si elles restaient ainsi, sans pouvoir bénéficier d'une ombre salvatrice, l'ardent soleil équatorial aurait tôt fait de les rôtir à l'étouffé dans leur cuirasse.

La tortue luth est la plus grande et la plus grosse des sept espèces actuelles de tortues marines. De quelques grammes à la naissance, elle peut atteindre sept cents kilogrammes à l'âge adulte. Elle ne possède pas d'écailles sur sa « carapace », mais une enveloppe cutanée sur des os dermiques. C'est le dernier représentant contemporain de la famille des tortues à dos cuirassé. Elle fréquente tous les

océans de la planète, mais sa survie est gravement menacée par le braconnage, les filets de pêche, la pollution et l'urbanisation du littoral. Quelques plages de Guyane, dont celle de Zéphir, font partie de ses lieux de ponte.

Alors, n'écoutant que son cœur réparé, Daniel les prit avec précaution l'une après l'autre dans ses mains et alla les déposer délicatement au bord de l'eau. Comme pour le saluer une dernière fois, sur quelques mètres, entre deux battements et en alternance, elles sortirent le bout de leurs pattes nageoires des vaguelettes qui ondulaient en venant mourir sur la plage. Aussitôt dans leur élément de prédilection, les petites rescapées prirent le large sans demander leur reste. Son geste n'était pas très écolo, il aurait certainement dû laisser faire la nature. Les crabes ou les chiens errants auraient rapidement résolu le problème. Mais, ce sauvetage presque miraculeux le mit de bonne humeur pour toute la journée. Et tout ce qui pouvait le rendre de bonne humeur était bon pour son cœur.

- Alors pourquoi m'en priver professa-t-il à haute voix pour se disculper ?

BEAU CACAO

Un village d'Asie en Amérique du Sud

« Le monde du partage devra remplacer le partage du monde. » Claude Lelouch.

- Puisque tu m'as fait découvrir ton pays et surtout ta chère Drôme des Collines, région que tu sembles affectionner tout particulièrement là-bas, en métropole, à mon tour, je vais te faire découvrir le mien dans toute sa diversité. Et, tu verras comme elle est étendue, cette diversité. Tu vas te retrouver en peu de temps sur chacun des continents : de l'Afrique à l'Asie en passant par l'Europe et sans oublier bien entendu l'Amérique ! avait suggéré Mélissa à Daniel.

En souriant, elle précisa :

- Mon chéri, dimanche matin, pour commencer, nous irons faire un tour en Asie, à Cacao pour être plus précis. Nous irons avec les enfants, si tu le veux bien et si tu vas bien ?

Cacao est un petit village Hmong situé à une heure trente de route environ de Cayenne. Ce village est très connu en Guyane, car il est habité par un peuple venu du Laos dans les années soixante-dix. L'histoire des Hmong est exceptionnelle à plus d'un titre, car il s'agit non d'une communauté installée en Guyane de longue date, mais d'un groupe de population arrivé en deux

vagues successives : une première en 1974, et une seconde et dernière vague en 1977. Fuyant le régime communiste du Laos et ses persécutions, les Hmong vivaient alors dans les camps de réfugiés thaïlandais. Bénéficiaires du statut de réfugiés politiques octroyé par le Haut-Commissariat des Nations-Unies, ils furent accueillis par plusieurs pays occidentaux, dont la France. Des familles entières furent alors transférées, non sans mal, vers la Guyane, où ils allaient trouver des conditions de vie similaires à celles de leur pays d'origine. Les Hmong furent répartis dans quatre villages : Cacao, Javouhey, Roccocoua et Corossony. Au fil des ans, ils défrichèrent des centaines d'hectares pour mettre en pratique leurs connaissances en agriculture et en maraîchage. En dépit de sols pauvres, ingrats à travailler, les familles s'organisèrent et vendirent leurs produits sur les marchés. Aujourd'hui, les Hmong sont devenus les premiers producteurs de fruits et de légumes de la Guyane en fournissant, chaque semaine, environ soixante tonnes de légumes au marché de Cayenne. La contribution de leur communauté à la vie économique et sociale guyanaise est devenue fondamentale. Avec eux, ils ont ramené de nouvelles variétés comme le ramboutan-espèce de litchi poilu-ou le pitaya appelé aussi cœur de dragon, qu'ils cultivaient auparavant chez eux. Désormais, en toute convivialité, ils préparent et partagent, avec les touristes résidants ou non en Guyane, « leur soupe du dimanche » dans les villages de Cacao et de Javouhey.

Après deux heures de voyage sur une route sinueuse et remplie de nids de poule, avec un arrêt obligatoire à Bellevue qui, comme son nom l'indique, est un beau point de vue sur la forêt primaire, après un fort ralentissement devant le château en bois pays construit par Fabien Cominoti, passionné de l'époque médiévale (dont l'édification, d'après les plans de son livre de chevet *Le Seigneur des anneaux* de Tolkien, a demandé deux longues années et toutes ses économies), Daniel découvre enfin l'incontournable marché dominical couvert du beau Cacao.

Tous les dimanches, le marché couvert de Cacao ouvre de sept heures à quinze heures. Ce sont, avec les touristes de passage, surtout des habitants de Cayenne et de Kourou, qui viennent acheter des fruits (ananas, oranges, bananes...) et des légumes (concombres, choux, dachines...), ainsi que des fleurs originales. Certains sont là aussi pour déguster des soupes, des nems, du riz cantonnais, de la salade de papaye verte, des beignets de crevettes et des desserts asiatiques particuliers. Sur ce marché, vous trouverez aussi de nombreux produits de l'artisanat Hmong souvent fabriqués par les grand-mères qui restent au village pendant que les plus jeunes sont aux champs ou au marché de Cayenne. Vous découvrirez également de superbes broderies qui illustrent des contes imaginaires, le travail des champs, les fêtes, les repas de leur pays d'origine.

Sur un petit promontoire, toute la famille s'arrêta un long moment au musée local « le Planeur Bleu », tenu par un instituteur de ce village si particulier qui, depuis plus de vingt-sept ans est passionné par tout ce qui rampe et tout ce qui vole en Guyane : de la matoutou, grosse araignée velue qui vous grimpe sur le bras, au morpho qui scintille de ses couleurs métalliques, en passant par les énormes scorpions, les mille mille-pattes et autres arthropodes et coléoptères en tous genres.

Dans l'église qui ressemble quand même étrangement à une pagode, Mélissa, Daniel, et les trois enfants de Mélissa firent une longue prière pour que perdure ce qui commençait ici, sous le ciel brasillant de Guyane et qui avait débuté presque cinq ans auparavant, sous le ciel plus frisquet de Grenoble, sept-mille-cent-soixante-sept kilomètres plus loin et plus haut sur la mappemonde.

Daniel était stupéfié par toute cette diversité et par ce vivre ensemble tant espéré en métropole et qui prenait corps à ces yeux, ici, dans cet aimable village qui semblait importé directement des montagnes du « royaume au million d'éléphants » : le Laos.

Mais Daniel n'en était qu'au début de ses surprises. La Guyane lui en réservait bien d'autres...

DANIEL AU PAYS DES PEAUX ROUGES

*« Le contact : c'est l'appréciation des différences. »
Frederick "Fritz" Perls.*

Un jour, Daniel fut amené à proposer ses services pédagogiques à une association pour aider les jeunes Amérindiens de Guyane dans leur apprentissage de la langue de Molière.

Quel garçon ne se souvient pas d'avoir dans son enfance joué aux cow-boys et aux indiens ?

Qui n'a pas suivi le fameux reporter Tintin en Amérique du nord et du sud ?

Qui n'a pas affectionné un temps, les aventures de Lucky Luke ou d'Astérix dans « La grande traversée » ou les innombrables westerns diffusés sur le petit et le grand écran ?

De Cheval Fou à Taureau Assis en passant par Plume d'Aigle, Danse avec les loups ou Petit Ours Solitaire, qui n'a pas encore en tête les noms empreints de poésies de quelques héros Sioux, Apaches ou Pieds Noirs ?

Quelquefois, à notre insu, la vie nous prépare d'étranges surprises.

Dans « la France équinoxiale », au milieu d'une forêt sombre et omniprésente, dans une minuscule clairière lumineuse, au bout d'un chemin détrempé

et défoncé par les pluies tropicales, il est un chatoyant village *Palikur reconnu en Guyane pour sa vannerie originale. Les autochtones lui ont donné le nom chantant de Kamuyéné.

Ce jour-là tout semblait calme, le soleil au zénith frappait sur les humbles cases en bois aux toits de palmes comme un marteau de forge sur l'acier rougi. Quelques chiens faméliques, exténués et fourbus s'allongeaient à l'ombre des planchers sur pilotis.

Sa mallette d'instituteur à la main, il se pressait pour rejoindre l'ombre bienveillante d'un généreux manguier.

Au bout de quelques minutes, la place centrale où se trouve le « Tukasipan » (carbet des réunions) se trouva envahie de gamins souriants comme des journées de printemps.

Comme aucune chaise ne semblait se trouver à l'extérieur des cases, il s'assit en tailleur au pied du manguier et il se présenta à ce jeune auditoire. Après les salutations réciproques, il sortit de grandes photos de sa forêt de Saoû et de ses environs, parues dans le Crestois. Il leur dévoila ainsi son pays d'origine. Chacun leur tour, avec une certaine impatience, les petits yeux en amande pétillants de vivacité, les garçonnets et les fillettes attendaient sa prestation.

Sortant des imagiers de sa mallette, en s'appliquant du mieux qu'il le pouvait comme un

comédien novice, il leur délivrait alors, avec forces détails, leur première leçon de vocabulaire en français métropolitain. Devant les animaux et les objets inconnus qu'ils découvraient, ils partaient de concert d'un rire sonore et communicatif. Pour rire à nouveau, ils lui demandaient de répéter des noms qui, pour nous, semblent communs, mais qui, pour eux, devenaient cocasses. Ainsi, à s'en tenir le ventre, s'esclaffaient-ils devant un pyjama, une paire de chaussettes ou une bouillotte. Devant tant de candeur, il riait avec eux. La gravité de son intonation accentuait encore leur fou rire.

Or, au bout de quelques instants, une mouche Imprudente et à coup sûr analphabète vint importuner le déroulement bon enfant de cette magistrale exposition.

Comme elle insistait et ne semblait pas vouloir décamper, d'un geste vif et adroit, cette insolente émissaire des diptères se retrouva aussitôt prisonnière de sa main hermétiquement refermée sur elle. Et, c'est ainsi qu'en plus d'une fonction instructive, cette première expérience en pays Palikur baptisa le Drômois de cœur qu'il était de son nom Amérindien que je vous traduis ici en Français de France pour ne pas faire outrage à leur langue : L'HOMME QUI SAIT ATTRAPER LES MOUCHES EN VOL

Comme il s'en doutait un peu, ils lui apprirent que, pour eux, un patronyme se doit d'être toujours qualifiant.

Après quelques séances, il devint à son tour leur élève et l'élève de leurs parents, dans l'apprentissage de certaines techniques de pêche, de chasse et de démocratie. Ils le transformèrent même en champion dans la préparation et la dégustation de leurs délicieuses et renommées galettes de couac (manioc) que les métropolitains appellent souvent sans distinction : cassaves.

Lui qui était un fier adepte de la Coéducation, il vivait ici une aimable application partagée de cette philanthropique conception de l'apprentissage à la vie.

*Palikour : Peuple amérindien habitant près de Macouria à une vingtaine de kilomètres de Cayenne.

SAINT-LAURENT DU MARONI

La capitale du Bagne de Guyane

« *Je voulais résorber le bagne par l'école.* »

Victor Hugo.

Dans l'appartement de Mélissa et dans leur vie affective et professionnelle, au contraire du fameux proverbe, les jours se suivaient et se ressemblaient. La vie de couple et la vie de famille recomposée avec les trois enfants de Mélissa se mettaient en place lentement mais sûrement. Daniel avait bien été adopté par eux et Daniel les avait bien adoptés, car il n'y a pas d'adoption vraie s'il n'y a pas cette symétrie avec toutes ses synergies. Cela avait été un peu plus difficile avec Vincent, le garçon. L'arrivée d'un homme dans la place égratignait sa position de seul représentant de la gent masculine auprès de sa mère et de ses deux sœurs, Sophie et Pauline. De plus, cet homme qui transformait leur mère en une femme amoureuse semblait vouloir s'installer durablement.

Après quelques réactions « épidermiques » pour trouver sa place de jeune mâle, sa mère lui fit assez rapidement comprendre que dans son cœur de femme amoureuse, il y avait assez d'espace pour caser l'amour maternel et l'amour d'un mari.

« *L'amour n'est plus l'amour s'il n'est pas partagé.* » *Mère Teresa, Pensées spirituelles (2000)*

Pour les filles cela semblait être plus simple.

Leur mère était heureuse, elle avait rencontré son prince charmant. Et, malgré les mœurs actuelles, tout le monde sait que ce mythe a la vie dure. Après près de quarante ans de libération des mœurs et de féminisme, le mythe du prince charmant semble encore aujourd'hui, plus que jamais, habiter le cœur les femmes. Même si c'est évidemment faux, la femme se fantasme comme incomplète, ne donnant jamais toute satisfaction. Seul un homme parfait pourrait la parachever, la réparer, la perfection de ce dernier garantissant la sienne. Le partenaire idéal, parfaitement bon pour la femme, est celui qui lui montre qu'elle est désirable telle qu'elle est, sans même avoir recours aux deux talents qu'elle a dû développer, petite fille, pour exister davantage aux yeux de sa mère : la parole et le faire.

« Mais la femme ne pourra croire à un tel amour tant qu'elle n'aura pas accompli sa propre réparation ! » nous explique la psychanalyste Hélène Vecchiali. Pour elle : *« la plupart des femmes ont une véritable initiation à faire. Elles doivent notamment dépasser l'idée que le partenaire idéal est même que soi »*.

Le rêve du prince charmant ou celui de l'âme sœur sont régressifs, puisqu'ils reposent traditionnellement sur l'idée que je suis un être incomplet à la recherche de « ce qui a été », du connu et du familier. Osons espérer la rencontre de deux êtres complets, pleinement tournés vers

l'avenir et la réalisation d'une création commune : leur couple.

Daniel était indiscutablement reconnu comme le « Prince charmant de leur mère » par les filles de Mélissa depuis longtemps déjà ; pratiquement depuis son apparition à Grenoble. Il avait dorénavant sa place acquise qu'elles ne contesteraient que s'il ne s'y tenait pas.

Quelques semaines plus tard, Daniel proposa.

- Si tout le monde en est d'accord, pour les prochaines vacances scolaires, nous irons visiter ensemble Saint-Laurent du Maroni. J'ai trouvé sur le net un hôtel qui a l'air parfaitement adapté pour nous accueillir tous les quatre : Le Relais des Lacs avec piscine et tout ce qu'il faut.

- Ainsi, tu pourras découvrir le cher bain où ton papa voulait d'envoyer quand tu n'étais pas sage, plaisanta Mélissa pour compléter.

Toute la maisonnée accueillit cette proposition avec joie.

Dans l'esprit de Daniel, et de nombreux métropolitains de sa génération, le bain de la Guyane en général et de Saint-Laurent du Maroni en particulier, s'était personnifié en l'un de ses plus populaires détenus : le célèbre Henri Antonin Charrière. Depuis sa sortie en 1969, Daniel avait dû lire et relire au moins une vingtaine de fois son best-seller, « Papillon ». Cet ouvrage, réputé

autobiographique, révélait dans les moindres détails, ses (soi-disant) propres aventures de bagnard en Guyane française. Daniel avait aussi acheté la cassette vidéo du film américain réalisé par Franklin J. Schaffner, réunissant Steve McQueen dans le rôle d'Henri Charrière (Papillon), et Dustin Hoffman dans celui de Louis Delga (complice rajouté par les scénaristes Dalton Trumbo et Lorenzo Semple Junior) dès sa sortie.

D'ailleurs, Daniel la visionnait interminablement, surtout depuis sa rencontre avec Mélissa en 1987. Curieux de nature, il avait aussi effectué des recherches sur cet étonnant individu et il avait fini par trouver plusieurs points communs entre eux. En premier lieu, les parents de Papillon étaient instituteurs comme lui. Henri Charrière était originaire de l'Ardèche comme la famille de son père et enfin, il avait été lycéen à Crest dans la Drôme, également comme lui. Et Daniel avait souri en pensant à nouveau à la réflexion du Docteur Chaussat qu'il transposait dans sa région d'origine. Comme en Guyane, mais à une autre échelle, là-bas aussi, les gens finissaient par avoir de nombreux points communs et souvent se connaissaient ou se reconnaissaient sans même le savoir.

Cependant, avant d'arriver à la sous-préfecture de la Guyane, il y a une longue route de plus de deux cent cinquante kilomètres à parcourir. Et, dans le village d'Iracoubo, bordant cette longue nationale, il est une église catholique très

particulière. Ce lieu de prière se nomme Saint-Joseph. Comme par une curieuse coïncidence, il porte le nom du saint patron du père de Daniel. Le prénom de ce père surprotecteur qui lui prévoyait sa fin à Cayenne lorsqu'il faisait « trop de conneries » !

Iracoubo est une étonnante petite commune située à une bonne centaine de kilomètres de Cayenne. Une importante communauté amérindienne habite son agglomération, au village de Bellevue. Leurs sispas (petites galettes assez fondantes dans la bouche mais sèches au toucher d'environ dix centimètres de diamètre, blanches sucrées, faites à base d'amidon de manioc et de noix de coco) et le couac (semoule sèche de manioc) confectionnés par la communauté créole d'Iracoubo sont réputés dans toute la Guyane.

Certainement pour ne pas se sentir pris au dépourvu, comme il le faisait pratiquement avant chaque voyage vers l'inconnu, Daniel avait recherché de nombreux renseignements sur les différents lieux qu'il allait visiter. Ainsi, avait-il trouvé que ce religieux édifice avait été construit à l'initiative du Père Raffray, nommé en 1886 dans cette paroisse.

Que cette petite église avait été entièrement décorée par un certain Pierre Huguet né vraisemblablement en 1850 à Clermont-Ferrand, condamné à 20 ans de bagne pour vol avec effraction en 1889. Ce champion de la "belle" avait

tenté par six fois de s'évader des geôles de Guyane et y était parvenu lors de sa dernière tentative. (Pour certains, il aurait atteint les côtes du Venezuela, pour d'autres, il aurait terminé son existence dans l'estomac d'un requin.).

Que la fresque que ce dernier avait exécutée dans un style « naïf » s'étendait sur plus de quatre cents mètres carrés. Et enfin, que ce bâtiment était désormais classé au titre des monuments historiques depuis 1978.

Daniel aimait les détails qui donnaient vie et humanité aux choses banales et il aimait en faire étalage devant autrui. Il ne voyait pas cela avec les yeux d'un historien : il n'était pas historien, il s'en défendait même. Ce qui l'intéressait c'était les comportements humains qui jamais ne semblaient changer avec le temps.

Ensuite, il avait appris que, jusqu'en 1888, les offices religieux étaient célébrés dans un ancien hangar à coton prêté par la veuve d'un colon du nom de Jacquet, mais que ce local était fort inconmode : trop chaud, mal ventilé et pas équipé. Daniel savait maintenant aussi qu'à son arrivée, en 1886, le Père Raffray qui vécut cinquante ans à Iracoubo, avait entrepris la construction de sa nouvelle église avec l'aide financière et en main d'œuvre des habitants de sa paroisse et que, les travaux débutés en 1887 avaient duré plus de six ans.

Fort de tous ces précieux renseignements, Daniel partait plus à son aise. Cela le rassurait et l'amusait à la fois. Il avait horreur d'aller à l'aventure, sans savoir où cela le conduisait, il détestait « travailler sans filet » comme il disait. En bon instit, il préparait son itinéraire comme son cahier journal, pour ne pas être pris au dépourvu. En fait, tout simplement, il ne se sentait pas à l'aise dans l'art de l'improvisation.

Ils étaient partis vers huit heures du matin et le trajet jusqu'à cette magnifique petite église avait semblé court. Ce matin, les excursionnistes étaient bavards et les conversations incessantes avaient raccourci les distances. Sur ce long cordon bitumé, ils avaient traversé villages, forêts et savanes presque sans s'en apercevoir.

Lorsqu'ils eurent contemplé toutes les fresques une à une, ils s'installèrent dans la nef pour prier. Ils étaient seuls, tous les cinq à genoux, dans cette petite église vide. Transcendé par l'atmosphère de ce lieu de recueillement, sa prière terminée, Daniel vint prendre place en chaire. Sous le regard stupéfait de sa petite famille recomposée, il commença une espèce de prêche solennel en regardant fixement Mélissa dans les yeux.

- Ma chérie, même si le bonheur semble vouloir s'installer chez nous durablement, nous ne pouvons continuer à vivre comme ça, comme deux mécréants, il faut sacraliser notre union. Alors, ici,

dans ce saint lieu, devant Dieu et devant tes enfants, je te demande officiellement en mariage.

Mélissa se souvint alors de la petite chapelle de pierres rousses entre Grenoble et Saoû, où ils avaient joué un simulacre de mariage. C'était lors de l'une de leurs premières escapades en amoureux. Ce jour-là, où ils avaient fait ensemble l'école buissonnière.

Mais pour elle, c'était avant tout, ce jour-là qu'elle s'était donnée pleinement à Daniel, pour la première fois, au Gour du Saut entre Saoû et Bourdeaux. Deux petites larmes de joie coulèrent alors le long de ses joues en feu. La boucle semblait vouloir se boucler enfin. Ses enfants tout émus la regardèrent étonnés. Ils n'avaient presque jamais vu leur mère pleurer. Même aux enterrements, elle gardait ses yeux secs. Ils la connaissaient plutôt comme une battante, comme un poteau mitan de la famille, comme une « fanm dibout » (femme debout) elle aussi, au regard pétillant et au courage affûté. Sophie et Pauline échangèrent furtivement un regard complice, plein de cette intuition féminine qui agace les hommes ou les bluffe.

Après avoir pris une légère collation dans un bar qui se trouvait proche de l'église, ils continuèrent leur route jusqu'à Saint-Laurent du Maroni, dans un grand silence seulement perturbé par les marmonnements du véhicule roulant sur une chaussée souvent déformée à cause de la ravageuse saison des pluies. L'émotion et la fatigue qui

commençaient à se faire sentir avaient tari le flot de paroles qui avait nourri et animé la première partie de leur excursion.

Entre Iracoubo et Saint-Laurent, la route est plus étroite, plus sinueuse et plus sauvage. Comme une longue blessure d'asphalte, elle partage en deux la forêt primaire. Pour soulager Daniel, Mélissa avait pris le volant. En passant devant l'embranchement qui mène d'un côté à Mana et de l'autre à Saint-Laurent, Mélissa rompit le silence en proposant :

- Pour le retour, si tu n'es pas trop fatigué mon Doudou, nous passerons par Mana, le pays de la mère Javouhey, la fondatrice de la congrégation des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny. Tu verras, c'est un endroit charmant qui porte le nom du fleuve qui y coule. Toi qui aimes bien les films sur la Guyane, c'est dans ce bourg caractéristique qui a gardé un cachet très dix-neuvième siècle, avec ses très belles maisons à colombages, qu'a été tourné en 1990 une grande partie du film d'Alain Maline, Jean Galmot aventurier, avec Christophe Malavoy dans le rôle principal et Roger Hanin dans celui du Gouverneur de la Colonie de Guyane. Toi qui t'intéresses tant à l'histoire de ce pays, tu as certainement déjà dû le voir plusieurs fois ! conclue-telle en souriant et en jetant vers lui un regard plein de mansuétude et de malice.

Et, pour répondre à sa chérie, Daniel enfila son costume de Monsieur «je-sais tout » pour étaler son

savoir et aussi pour amuser sa belle créole et impressionner ses enfants.

- Savez-vous, dit-il en souriant, que Jean Galmot est né à Monpazier, un petit village de Dordogne qui fait partie, comme Saoû, des Plus Beaux Villages de France et il est mort à Cayenne. C'était un aventurier du début du vingtième siècle, homme d'affaires, écrivain et enfin député de la Guyane. Ancien journaliste défenseur de Dreyfus, il a débarqué en Guyane avec le titre de propriété de la mine d'or du Placer Élysée... Élysée : comme le cinéma de Cayenne. Ce placer se trouvait non loin de Mana où nous allons passer plus tard, en revenant de Saint-Laurent. Il avait fait fortune grâce à l'aide de Guyanais de la « basse société » comme on disait alors. Il s'était fait très mal voir des autres notables de la colonie, parce qu'il s'associait à ce petit peuple en lui garantissant un bon prix d'achat pour l'or, le bois de rose, et aussi pour le bois de balata. Il avait ensuite acheté une plantation afin d'y produire du rhum et avait organisé la collecte de la production des petits producteurs, encourageant ainsi l'hostilité des autres exploitants, prêts à tout pour préserver leurs intérêts. Il avait vendu beaucoup de rhum à l'État Français de l'époque, car le rhum faisait partie des rations pour soldats. Son prodigieux et rapide enrichissement avait rendu les autres planteurs blancs encore plus jaloux de lui. Quand il fut élu député de la Guyane, il a vu ses affaires péricliter soudainement à la suite d'une

cabale menée contre lui par tous ces envieux. Sur ordre du gouverneur de l'époque, qui avait pris parti pour eux, plus personne n'avait le droit d'acheter ses produits. Il fut aussi inculpé, injustement, à Paris, pour escroquerie dans un procès que les journalistes appelèrent « l'Affaire des rhums ». Ses adversaires réussirent même à le faire emprisonner à la Santé pendant neuf mois. Alors qu'il se représentait aux élections en Guyane, et que sa victoire ne faisait aucun doute, des résultats truqués donnèrent un certain Eugène Lautier vainqueur. Cet Eugène Lautier était un métropolitain parachuté par le gouvernement pour empêcher Galmot d'être à nouveau député. Galmot aidait trop les petites gens-les gens d'en bas comme on dirait maintenant-et cela nuisait aux riches propriétaires... Le monde politique n'a pas beaucoup changé comme vous le voyez !

Jean Galmot mourut brusquement le six août 1928. Le bruit courut qu'il avait été empoisonné. Des émeutes éclatèrent alors à Cayenne, où il était très estimé.

Jean Galmot fut une personnalité au charme ambigu. Son caractère romanesque fascina des écrivains comme Blaise Cendrars, un écrivain Suisse d'expression française qui écrira, entre autres en 1928 : « Petits Contes nègres pour les enfants des Blancs » et qui compara Galmot à Don Quichotte, le célèbre héros de Cervantès.

Par rapport à sa mort surprenante, les archives départementales de Guyane possèdent des documents médicaux qui prouvent, à n'en pas douter, un empoisonnement à l'arsenic. La municipalité de Cayenne, qui lui a dédié une avenue et une statue dans un quartier populaire, entretient son souvenir toujours très présent ici, en Guyane.

Mimant avec la bouche un long roulement de tambour, Daniel conclut en riant par :

- Et, Mesdames et Messieurs, c'est ainsi que se termine la fabuleuse histoire de Jean Galmot, tombé lui aussi sous le charme de la Guyane et héros malgré lui de cette partie de la France d'Outre-Mer si originale.

- Avec la mémoire inimaginable que tu as pour les faits historiques, Doudou chéri, tu devrais participer à Questions pour un champion ou Aux douze coups de midi : tu gagnerais certainement une belle fortune, plaisanta Mélissa.

Et toute la voiturée se mit à rire de bon cœur.

La première chose qu'ils firent en arrivant à Saint-Laurent ce fut de se diriger directement vers leur hôtel. Dans deux chambres séparées, ils déposèrent armes et bagages et s'allongèrent sans demander leur reste sur des lits rafraichis par une climatisation généreuse.

Le soir venu, ils prirent leur repas dans le restaurant de l'hôtel ; épuisés par le long voyage, ils

n'avaient pas envie de sortir pour dîner ailleurs. Demain, reposés, ils commenceraient la visite de cette « Capitale du baigne de Guyane » et ils chercheraient un restaurant pour y déguster le fameux « Janmais-goûté », poisson endémique du Maroni.

Tôt le matin suivant, avant de partir pour visiter la ville, Daniel « fit son maître d'école » comme aimait à lui dire Vincent, pour le taquiner un peu.

- Attention : le maître d'école décolle, disait ce dernier pour faire un jeu de mot à propos.

Sur un dépliant de l'office du tourisme local trouvé dans la chambre de leur hôtel, Daniel lut à voix haute pour tout le monde :

- Le baigne de Guyane fut créé par la loi du vingt-six août 1792 qui prévoyait la déportation politique en Guyane des ecclésiastiques non assermentés puis aux ecclésiastiques dénoncés pour cause d'incivisme et enfin en 1795, pour les ennemis de la révolution française. Cependant, le blocus maritime imposé par l'Angleterre ainsi que les nombreuses épidémies qui s'y développaient entraînèrent l'arrêt de l'application de ces mesures.

Le trente et un mars 1852, le premier convoi de condamnés de droit commun partait de Brest à destination des îles du Salut.

Le vingt et un février 1858, le baigne de Saint-Laurent-du-Maroni était inauguré. Il était

constitué de plus de douze bâtiments. Il y avait entre autres deux rangées de cases contenant des cellules de part et d'autre de la cour intérieure, un hôpital, plusieurs cuisines, les bâtiments du personnel, un lavoir et une bibliothèque...

On va bien voir ce qui reste de tout ça encore aujourd'hui ! commenta Daniel.

- Le seize mars 1880, on créa également la ville de Saint-Laurent-du-Maroni, qui était une commune pénitentiaire dont les habitants étaient presque tous des gardiens ou des bagnards libérés. En 1912, l'hôpital de Saint-Laurent était construit. Le bagne de Saint-Laurent du Maroni ne ferma qu'en 1946, année où le bagne tout entier cessa définitivement d'exister. Sa fermeture fut décidée par le décret-loi de Daladier, en 1938.

Le bagne de la ville de Saint-Laurent du Maroni est un lieu chargé d'histoire et d'émotion. C'est le lieu mythique où tous les bagnards, dès leur arrivée de métropole, étaient débarqués. Après une visite médicale, on les répartissait alors dans les différents centres pénitentiaires de Guyane.

Après avoir terminé de « faire son maître d'école », tout le monde applaudit puis s'installa confortablement dans la voiture et enfin délaissa le parking de l'hôtel.

Passé l'imposante entrée du camp de la Transportation, en attendant de commencer la visite, Mélissa, Daniel et les enfants profitèrent de

l'exposition photos permanente qui retrace l'histoire du bagne. Ensuite, ils suivirent le guide, maître des clés, qui ouvrit une à une les portes d'un autre monde. Comme Daniel, les enfants de Mélissa visitaient ces lieux pour la première fois. Ils furent particulièrement émus par ces espaces d'incarcération si sévères et si troublants. Ils imaginèrent la vie difficile que l'on réservait aux forçats, toujours à l'ombre d'une guillotine en permanence installée au centre du camp, pour leur rappeler, si besoin était, que leur vie ne tenait qu'à un fil, celui du rasoir coupant de cette machine à décollation. Ils découvrirent ainsi le passage dans cet enfer des personnages les plus célèbres tels Papillon, Seznec ou Dreyfus dont ils avaient entendu parler en classe. Daniel promit à Vincent, qui semblait particulièrement intéressé par toutes ces histoires, de chercher sur le net avec lui, dès leur retour, des documents qui les renseigneraient sur ces personnages énigmatiques.

Après une courte période d'affrontement à laquelle Mélissa avait mis rapidement un terme, Vincent jouait désormais la carte de la connivence masculine avec Daniel. Il recherchait et provoquait même parfois des situations de rivalité avec « les trois filles de la maison », comme il disait en incluant sa mère, afin de se rapprocher de Daniel dans un positionnement d'Homme. En ces moments-là de ce qu'il appelait sa « paternance », Daniel se souvenait alors de ses propres enfants,

Aubin et Odile, lorsqu'il était seul à s'en occuper durant et après les derniers mois de la vie de Suzanne, leur défunte mère. Désormais, mariés tous les deux, ils volaient de leurs propres ailes sous d'autres cieux, bien loin d'ici.

Après une rapide visite au camp de la Relégation à Saint-Jean, à dix-sept kilomètres de Saint-Laurent du Maroni où les condamnés qui n'avaient pas commis de fautes graves pouvaient travailler et séjourner, après une matinée au marché local, une petite traversée en pirogue à Albina, au Surinam voisin et la visite du « Petit Paris », quartier officiel construit par les bagnards qui abritait la maison du Directeur du Bagne, les maisons des gardiens et des bâtiments administratifs, ils commencèrent les préparatifs du retour.

Seulement taquiné par quelques éphémères trombes d'eaux équatoriales, le séjour à Saint-Laurent du Maroni fut un enchantement pour tous.

Après une longue halte touristique à Mana, où ils découvrirent ensemble les célèbres maisons à colombages et les typiques cases créoles en bois, le retour se passa sous les meilleurs auspices.

Les vacances scolaires terminées, la vie de famille reprit tranquillement son cours.

DÉPLACEMENT À MARIPASOULA ET SUR LE MARONI

« Ne cherchez pas la nature de l'Esprit, mais plutôt l'esprit de la Nature. » Proverbe Indien.

Maripasoula est la commune la plus étendue de France (sa superficie est supérieure à certaines régions telles que le Limousin ou la Corse), ainsi que l'une des moins densément peuplées. Elle est frontalière du Suriname et du Brésil. Elle est peuplée majoritairement de personnes issues de l'ethnie Aluku. On y trouve également des Amérindiens, des Créoles, des Brésiliens et des Haïtiens. Son point culminant est la montagne Bellevue de l'Inini, à huit cent cinquante et un mètres d'altitude. Un peu au sud du bourg de Maripasoula se trouvent les villages amérindiens d'Antécume-Pata, d'Élahé, de Pidima, de Kayodé et de Talhuen, Twenke, situés en zone à accès réglementé. Depuis Maripasoula, il est également possible de rejoindre les communes de Gran Santi, Apatou ou Saint-Laurent du Maroni en descendant le fleuve Maroni en pirogue. Les environs de Maripasoula sont riches en sites d'orpillage.

La santé de Daniel ne lui causait pas d'ennuis, le docteur Chaussat était satisfait du traitement qu'il avait prescrit. Le nouveau poste qu'il occupait à la

CCPE de Cayenne lui apportait pour l'instant toute satisfaction. Un coup de fil de Mado, la laconique secrétaire de Madame l'Inspectrice d'Académie avertit Daniel d'une nouvelle convocation dans le bureau de cette dernière.

- Monsieur Lambert, je vais avoir besoin de vous pour traiter deux dossiers un peu spéciaux et un peu épineux. Pour ce faire, je vais vous envoyer par avion, dans la plus grande commune de France des DOM TOM et de Navarre : Maripasoula, lui confia-t-elle avec son majestueux sourire aux lèvres.

Et pour pouvoir faire d'une pierre deux coups, vous reviendrez par la Pirogue du Rectorat qui redescend le Maroni en fin de semaine prochaine. Cela vous permettra de vous arrêter à Gran Santi. Tout ce périple vous donnera un avant-goût de notre Guyane des Fleuves, avait-elle ajouté les yeux brillant de malice.

Pour en revenir à notre affaire : voilà, en deux mots..., je vais vous expliquer : nous scolarisons actuellement sur Cayenne deux enfants malades qui demandaient des soins longs et particuliers qui ne pouvaient être pratiqués qu'en hôpital. Le premier est originaire de Maripasoula et le second de Gran Santi. L'école qu'ils fréquentent temporairement en ce moment dépend de votre secteur d'intervention. Pendant toute cette période critique, ils séjournent dans deux familles d'accueil proches du CHAR (Centre Hospitalier Andrée Rosemon) où ils sont suivis. Centre hospitalier que vous connaissez aussi

maintenant pour y avoir été soigné vous-même. Mais, leur convalescence terminée, ils devront retourner dans leurs familles respectives. Il va falloir que vous fassiez preuve de diplomatie et que vous trouviez, sur place, une classe pour accueillir, dans les meilleures conditions, le premier dans une école de Maripasoula. Et, cette tâche achevée, vous ferez les mêmes démarches pour le second à Grand Santi. Il va falloir surtout que vous prépariez, avec leurs parents, les mairies, les centres de santé et les enseignants concernés, leur inclusion dans ces écoles. Vous établirez pour eux un Projet Personnalisé de Scolarisation avec un emploi du temps adapté et explicité...Mais pour ça, je sais que je peux vous faire confiance : vous savez faire !

Lorsque Daniel avertit Mélissa de la mission de quelques jours que l'Inspectrice d'Académie lui avait confiée à Maripasoula puis sur le Maroni, elle fronça son beau regard et dit avec une pointe de jalousie.

- Nous avons déjà eu bien du mal à nous réunir pour vivre ensemble, elle ne va tout de même pas nous séparer trop souvent, celle-là !

Le « celle-là » avait claqué en fin de phrase comme un coup de fouet. Puis elle s'était ressaisie et avait poursuivi d'une petite voix radoucie, en venant se lover dans les bras de son doudou chéri.

- Il est vrai qu'elle a dit que c'était exceptionnel...Mais, quand même, il ne faudrait pas que l'exception devienne pour elle une habitude,

avait-elle conclu en embrassant tendrement Daniel sur la bouche.

Très tôt, le matin de son départ, comme pour se faire pardonner de cette faute qu'il n'avait pas commise, Daniel glissa subrepticement le poème suivant dans le cahier journal de Mélissa, qui suivait imperturbablement son cartable de maîtresse. Il sourit car cela lui rappela leur stage grenoblois et leur première rencontre.

Femme être ange, femme étrange...

Tu passes en un instant de la mère sérieuse à la gamine tendre

Et tes yeux s'harmonisent à chaque évolution,

Je vois dans ton regard tant de soleil à vendre,

Que remplacent aussitôt de gros nuages ronds.

Tu cries parfois très fort la fierté de ta race,

Alors que c'est souvent le cri des opprimés,

Mais qu'importe ta peau, mais qu'importe ta place,

Ne sommes-nous pas ensemble de la même lignée ?

Ne sommes-nous pas toujours pour la sincérité,

Pour un monde de cœur, d'amour, de sentiments

Où la teneur des mots respire la vérité,

Où la fraternité n'est pas un faire semblant.

Tu passes en un instant de la mère sérieuse à la gamine tendre

Et mes yeux s'harmonisent à ces évolutions,

J'aime voir le soleil dans ton regard si tendre,
J'aime y chasser aussi les gros nuages ronds.

Ton Daniel d'amour.

Lorsque, dans sa classe, Mélissa toute émue découvrit le poème, Daniel avait déjà pris l'avion. Il survolerait la forêt primaire de Guyane pour la seconde fois.

Après une fouille sérieuse de son sac de voyage et de son attaché case par la police de l'air et des frontières qui, certainement, se demandait bien ce que ce « vieux blanc » en costume cravate allait fabriquer au fond des bois de Maripasoula, il s'était installé près d'un hublot. Ce jour-là, il y avait peu de passagers, mais l'habitacle était pratiquement plein.

Des paquets de toutes formes et de tous genres garnissaient les places libres.

Ce vol intérieur, il le faisait à bord d'un LET L-410 Turbolet, minuscule avion de transport bi turbopropulseur de dix-neuf places de la compagnie locale Air Guyane. Par rapport au gros jet d'AOM qu'il avait pris pour arriver en Guyane, les sensations étaient complètement différentes. L'altitude de vol était basse, le bruit des turbopropulseurs était conséquent et les soubresauts au-dessus de la canopée, dus aux volutes d'air chaud ascensionnelles, surprenants.

Dans cet océan uniforme de verdure que l'on croit, vu du ciel, composé d'une multitude de

brocolis agglutinés les uns aux autres, il y avait peu de clairières. La seule blessure de latérite rougeâtre qu'il découvrit à travers son hublot avait été causée et abandonnée par des orpailleurs clandestins : c'est du moins ce que lui précisa sa voisine de siège.

A Maripasoula, il fut reçu comme un prince. Tout avait été prévu pour son arrivée. Un « homme-orchestre » était à l'origine de tout ça : « Le Beau Serge » (En référence au film réalisé par Claude Chabrol en 1958 avec Gérard Blainet et Jean-Claude Brialy), comme Daniel le nommera plus tard lorsqu'ils deviendront amis.

Homme à tout bien faire, il était à la fois cadre au Collège, interprète, tenancier d'une sympathique auberge, pêcheur, chasseur de viande de bois et pilote de pirogue. Issu de l'ethnie Aluku pour laquelle l'hospitalité fait force de loi, il était aujourd'hui le maître incontesté de ce bon accueil sur ses terres. Il deviendra d'ailleurs le maire de cette immense commune particulière plus tard.

Le long du Maroni, fleuve frontière entre la Guyane française et le Surinam, vivent les Aluku et les Djuka, descendants des esclaves marrons échappés aux dix-huitième et dix-neuvième siècle des plantations de la Guyane hollandaise : le Surinam actuel. A l'écart des colons occidentaux, ils ont développé des cultures originales, mélanges de traditions des sociétés africaines dont ils étaient issus et d'emprunts aux Amérindiens. Malgré les bouleversements actuels, leur habitat reste un

témoin remarquable de cette histoire absolument originale.

Avec lui, Daniel eut rapidement confiance. Son hôte incomparable prévoyait tout dans les moindres détails. C'était un pro de l'accueil dans ce milieu difficile et singulier.

Entrecoupées par quelques averses équatoriales, et quelques piqûres de poux d'agouti, les choses allèrent bon train, autant à Maripasoula qu'à Gran Santi, le terrain ayant été déblayé et nivelé par « Le Beau Serge » auparavant.

Ah ! Le pou d'agouti : méchant accompagnateur des randonnées en savane ou en forêt primaire !

(Dans leur vision fantasmée de la forêt primaire, les « métros » (métropolitains) ont surtout peur des gros animaux et surtout des serpents, mais ce sont les plus minuscules, les plus invisibles, qui sont désagréables, vous pourrissent la vie et deviennent parfois dangereux).

Les démangeaisons de Daniel l'escorteron jusqu'à son retour à la pharmacie Voltaire à Cayenne. Le pou d'agouti est le nom guyanais d'un acarien local, proche des aoûtats. On rencontre ses larves dans l'herbe et à l'extrémité des feuillages, attendant qu'un passant à sang chaud les frôle. Minuscules vampires, elles se laissent alors emporter en se fixant à sa peau pour se nourrir de son précieux liquide vermillon. Les traces de leurs

piqures apparaissent comme autant de petits points rouge vif affectionnant zones de frottement et plis de la peau. La démangeaison peut être intense. L'animal invisible ne reste que quelques jours en place puis se détache par lui-même pour finir son cycle de vie dans le sol. Le prurit demeure cependant plusieurs jours après son début.

Daniel dort pour la première fois dans un hamac, mangea pour la première fois du macaque, du cabiai et du tapir et eut pour la première fois un bref aperçu des dures réalités de la vie en forêt primaire. Et, enfin, il fut confronté pour la première fois à des Français dont le français n'était que la langue parlée à l'école et qui étaient, pour la plupart, bien délaissés et souvent ignorés par les décideurs de Paris (sauf en temps d'élections naturellement).

Avec « Monsieur Serge » à la barre, la descente en pirogue avec le passage délicat des différents sauts (rapides) comme les difficiles Man Caba « tout le monde finit » ou Lessé Dédé, jusqu'au port fluvial de Saint-Laurent du Maroni, dans le quartier typique de la Charbonnière, se fit sans encombre.

Sur le Maroni, frontière entre la Guyane et le Surinam, les pirogues sont bien souvent le seul moyen de transport pour les milliers de personnes vivant sur les rives d'un fleuve que, peut-être par humour, la France se refuse toujours à reconnaître comme navigable. Les différentes formes de pirogues sont révélatrices de la diversité

géographique et de la diversité culturelle des populations. Les Bushinenge, populations d'origine africaine, ont développé des formes de pirogues adaptées au passage des sauts. Leurs pirogues, construites en expansant au feu un tronc de bois d'angélique, qu'ils rehaussent de bords en planche, sont étroites et longues et possèdent des extrémités curvilignes qui dépassent largement au-dessus du bordage. Les longues pirogues à moteur sont souvent ornées de motifs d'entrelacs très colorés appelés *tembé*.

Dès leur adolescence, les enfants du fleuve apprennent à manœuvrer et à fabriquer une pirogue. Les plus âgés les instruisent aussi pour pêcher, chasser, cueillir et réaliser un abri avec les moyens du bord.

En préparant les projets personnalisés de scolarisation de ces deux élèves handicapés du fleuve, Daniel se demandait comment il allait faire pour suivre à la lettre les imprimés règlementaires. Comment appliquer sur place, des règles qui ne correspondent absolument pas à l'environnement socioculturel de ce coin de France Equinoxiale expatrié en Amérique du Sud. Et, en souriant, il se souvenait d'une réunion à Paris où il avait été convié, lors de la mise en place des nouvelles lois relatives à la scolarisation des élèves handicapés. Le conférencier, un légiste qui semblait être une sommité dans son domaine, avait précisé la loi :

- Pour un enfant handicapé, vous devez obligatoirement rencontrer les parents ou le responsable légal pour mettre en place un projet de scolarisation avec eux.

Après avoir développé, il avait terminé par l'incontournable : y a-t-il des questions ?

Daniel avait alors levé la main et demandé le plus sérieusement du monde :

- Je viens de Guyane, et j'aimerais savoir qui va payer la pirogue pour aller à la rencontre des parents ou du responsable légal ou, plus simplement, pour les faire venir dans nos bureaux à Cayenne ?

Tout l'auditoire avait bien ri, les responsables installés sur leur piédestal les premiers. Cependant, ces rires furent la seule véritable réponse qu'on lui apporta jusqu'à ce jour.

Malgré leur handicap sévère, les deux élèves qu'il accompagnait aujourd'hui étaient en son sens des privilégiés. Exceptionnellement, on avait pu dégager des fonds pour eux.

Par la suite, les cas similaires furent très rares.

La camionnette du vaguemestre du Rectorat l'attendait au port pour le reconduire jusqu'à Cayenne.

Cette courte absence pimenta les relations amoureuses entre Mélissa et Daniel. Les enfants ayant été confiés aux soins de l'incontournable

Tante Line, les amoureux vécurent ensemble deux journées et deux nuits embrasées, pour ne pas dire torrides !

Ensuite, une agréable routine s'installa à nouveau dans leur vie, seulement entrecoupée par quatre courts périples avant les préparatifs du mariage. Le premier fut la visite du zoo où là seulement en Guyane, le simple quidam peut avoir le loisir de rencontrer un grand nombre d'animaux de la faune locale. Ailleurs qu'ici, il les entend, mais il ne les voit jamais ou très rarement, morts le plus souvent en traversant une route. Le Zoo de Guyane est situé sur les deux communes de Macouria et Montsinéry ; il abrite plus de soixante-dix espèces animales guyanaises, pour la plupart protégées ou en voie d'extinction, ce qui représente plus de quatre cent cinquante individus. Il permet l'observation, sur une première partie de la visite, d'iguanes, d'aras, de caïmans noirs, de caïmans à lunettes, d'anacondas, de kinkajous, d'ibis rouges, de chats margays, de jaguars, de pumas, d'ocelots et d'ocemas. Une seconde partie de la visite facilite une rencontre avec des tapirs, des pécaris, des coatis, des singes capucins, des singes tamarins, des harpies, des aigles ornés, des buses, des coendoux et des coqs de roches.

Daniel en profita pour faire son petit exposé pédagogique sur chacun des animaux rencontrés lors de cette visite. Il avait bien préparé sa leçon.

Le deuxième déplacement emmena toute la famille dans les incontournables Marais de Kaw. A deux heures en voiture, au sud de Cayenne, les marais de Kaw sont l'occasion de se promener dans la nature en bateau (de la pirogue à l'house boat). Repère des caïmans noirs et autres animaux aquatiques locaux, les marais sont un lieu de rendez-vous pour les scientifiques qui viennent les étudier dans cet habitat privilégié. Il est possible de traverser les marais pendant la nuit, moment le plus propice pour observer ces caïmans, les serpents et les lézards. Et, c'est au cours de cette visite qu'un souvenir d'enfance resurgit dans la mémoire de Daniel. Arrivé chez eux, il en profita pour écrire les quelques lignes suivantes, dans un cahier personnel qu'il agrémentait d'histoires insolites ou de réminiscences plus ou moins lointaines à qui il avait donné le titre amusant de : « Mémoires d'en France » et le sous-titre « Contes, nouvelles, fables et légendes du côté de chez moi ».

UNE CURIEUSE LEÇON DE CHOSE

« Laissez, laissez mon cœur s'enivrer d'un mensonge. » Charles Beaudelaire.

Au milieu de l'immense forêt de Guyane, dans le village de la réserve naturelle de Kaw près d'une commune qui porte le savoureux nom de Cacao, il y a un petit restaurant qui cuisine de viande sauvage appelée ici « viande de bois ».

En Guyane, comme dans pratiquement tous les départements français d'outremer et métropolitains, d'élevage ou sauvages, on adore les animaux, quasiment tous les animaux : surtout ceux qui finissent dans notre assiette.

- Aujourd'hui, comme plat de viande, tu as le choix entre le maïpouri (tapir), le cochon bois (pécari) ou le tatou. Tu aurais peut-être préféré de l'iguane, du serpent ou du macaque, mais je n'en ai pas en ce moment. Tu comprends, ici, il faut faire avec ce que mon « Doudou » ou mes voisins apportent de la chasse.

Coiffée de son lachat (coiffe typique en tissu) délicatement nouée, drapée dans sa longue robe en madras aux dominantes bleu et rouge, sous les cocotiers et les manguiers qui bruissaient gentiment sous l'alizé, une souriante serveuse me proposait un bien curieux menu.

Comme, dernièrement, à Apatou ou à Papaïchton, sur les bords du Maroni, j'avais goûté à tous les autres plats, je demandais donc du dernier cité. Ce mot tatou, à lui seul, réveilla alors en moi une bien lointaine histoire.

Dans la petite cour de l'école communale de Saoû, village de Drôme des Collines, la maîtresse avait fait mettre toute sa classe en cercle autour d'une caisse en tôle percée, à sa face supérieure, d'une multitude de trous de même grosseur.

Le temps était très doux, un temps de rentrée des classes, un de ces temps d'automne comme il n'en n'existe que là-bas, un temps qui ne se presse pas pour apporter les frimas de l'hiver, un temps enfin à faire rougir les sumacs fustets (arbustes qui fournit un colorant naturel rouge) des Travers.

Au centre de cette ronde de regards enfantins, un grand monsieur barbu, en costume de velours côtelé marron élimé aux genoux et aux coudes, patientait pour prendre la parole.

Après un « on se tait et on écoute ! » magistral et péremptoire, les yeux rivés sur la caisse, presque au « garde-à-vous », tout ce petit monde attendait la suite des événements. Avec un fort accent qui ne pressentait pas la lavande et le romarin habituel, l'intrigant barbu au look d'explorateur, commença :

- Mes enfants, dans son pays d'Amérique du sud, l'animal que vous allez découvrir dans un instant, est un véritable monstre. En effet, la nuit

venue, il va dans les cimetières et déterre les morts pour les manger. Avec ses dents, il casse les os des cadavres pour mieux en dévorer la moelle, et, à cause de sa solide carapace, il est bien difficile de le tuer, les balles ricochent sur lui sans le blesser.

Puis, suivit un long et effroyable réquisitoire à l'encontre de ce pauvre xénarthre édenté qui fit pousser des cris d'horreur aux enfants, surtout aux filles. Heureusement, l'horrible animal était toujours dans sa boîte. Lorsque l'étrange quidam souleva le couvercle percé, une multitude de paupières tombèrent aussitôt et de nombreuses mains cachèrent des paires de jeunes « quinquets » (yeux) apeurés.

Les plus grands et les plus courageux jetèrent un coup d'œil rapide, mais la plupart des gamins ne vit même pas la pauvre bestiole arc-boutée qui grattait désespérément le fond de sa caisse métallique et semblait mille fois plus terrorisée qu'eux.

De retour dans la classe, la maîtresse écrivit un bref résumé au tableau noir et nous répéta plusieurs fois les curieuses mœurs et le curieux nom de ce curieux animal.

Pour mon propre compte, j'appris beaucoup plus tard que ce « sinistre mammifère » était un élément indispensable dans la gestion écologique de son environnement, qu'il débarrassait son territoire d'un nombre incalculable d'insectes et de vermines

de toutes sortes et que la seule chose qu'il creusait était son abri.

Si j'apprenais aujourd'hui qu'il pouvait être aussi un mets, assez savoureux, je réconfortais ma pensée en lui démontrant une fois de plus qu'il ne faut jamais se fier aux apparences et que si l'habit ne fait pas le moine, la carapace ne fait pas non plus le monstre.

Après coup, j'aurais pu tenir rigueur à ce triste personnage barbu de m'avoir trompé. J'aurais pu en vouloir à ma « maîtresse » de ne pas s'être mieux informée, de ne pas avoir mieux préparé sa leçon et d'avoir laissé induire son jeune auditoire dans l'erreur.

Mais, ce jour-là, le soleil était si radieux et le sourire de ma serveuse si charmant qu'ils me firent plutôt penser que cet homme et cette femme m'avaient, à leur insu, permis de me souvenir plus de cinquante ans après, d'une bien insolite « leçon de chose ».

Le troisième voyage de toute la famille les emmena à Kourou, notre ville spatiale européenne où ils visitèrent le CSG, Centre Spatial Guyanais. La Guyane, terre des extrêmes ...où l'on peut passer en quelques jours des cueilleurs chasseurs aux spatonautes. Grâce à une latitude très proche de l'équateur, les satellites qui sont lancés depuis ce centre spatial bénéficient d'une vitesse additionnelle

de près de quatre cent soixante mètres seconde (1650 km/h) liés à la vitesse de rotation de la Terre (l'effet fronde). En outre, cette latitude est idéale pour placer en orbite les satellites géostationnaires qui constituent la majorité de la clientèle commerciale d'Arianespace.

Là aussi, Daniel, en bon enseignant, s'en donna à cœur joie dans des explications plus ou moins éducatives. C'était plus fort que lui, il fallait qu'il explique, qu'il expose, qu'il formule, qu'il exprime, qu'il déduise. Il se sentait presque obligé d'appliquer pratiquement à la lettre le fameux slogan du Discours de la méthode de Descartes « *Ne rien admettre pour vrai qui ne fuisse auparavant démontré être comme tel* » que ses profs de la fac des sciences de la Doua à Lyon avaient gravé dans sa tête à jamais.

Et enfin, le dernier voyage conduisit Daniel seul pour une mission professionnelle de deux jours à Saint-Georges de l'Oyapock, à l'extrême est de la Guyane, sur la frontière brésilienne, avec sa seule route d'accès qui est longue, sauvage, sinueuse, majoritairement tracée dans la forêt primaire.

Pour s'engager dans un tel périple, mieux vaut avoir un véhicule en bon état et le plein fait. Que dire de Saint-Georges de l'Oyapock ? Que les habitants y sont très accueillants, que la gastronomie y est appréciable et que le magnifique pont à haubans de trois-cent-soixante-dix-huit mètres de long terminé en 2011, reliant la Guyane à

son immense voisin le Brésil, ne mène toujours nulle part en janvier 2017.

D'un commun accord, Mélissa et Daniel attendront la venue des rares invités métropolitains à leur mariage pour se rendre aux inévitables Iles du Salut. Ces îles du Salut qui sont constituées de trois îlots d'origine volcanique rattachés à la Guyane, et situés à quatorze kilomètres au large de Kourou. Le CNES est le propriétaire de l'ensemble des trois îles qui sont situées sous la trajectoire de ses lanceurs et représentent donc un site stratégique. Seules les îles Royale et Saint-Joseph sont accessibles aux touristes, celle du Diable, où fut détenu Alfred Dreyfus, est strictement interdite d'accès, notamment à cause des forts courants.

Cette île du Diable aurait été baptisée ainsi par les Amérindiens Galibis, qui ont fait de cet îlot rocheux dépourvu de végétation la résidence de l'Iroucan, l'esprit du mal.

Désormais, les grandes randonnées en famille attendraient. Le mariage et sa préparation devenaient la priorité des priorités...

UNE DERNIÈRE OMBRE AU TABLEAU

*« Il existe deux sortes de cécité sur cette terre : les aveugles de la vue et les aveugles de la vie. »
Ahmadou Kourouma (et mieux vaut avoir la première.)*

*« Ne demeure pas dans le passé, ne rêve pas du futur, concentre ton esprit sur le moment présent. »
Bouddha*

Les préparatifs pour un mariage réussi allaient bon train. Avec sa maîtrise et un calme presque olympien, Mélissa, en bonne organisatrice, avait distribué les différents rôles. Toute sa famille en Guyane était mise à contribution.

- Un véritable mariage d'amour, c'est tellement rare de nos jours que ça ne se rate pas, proclamait-elle haut et fort en créole, à qui voulait l'entendre.

Tout serait allé pour le mieux dans ce meilleur des mondes équinoxiaux si une ombre n'était pas venue entacher ce ciel si amoureuxment azuré.

- Monsieur Lambert, je dois vous annoncer une mauvaise nouvelle. Vous êtes, sans vous en apercevoir, en train de perdre la vue, avait annoncé l'ophtalmologue, l'air grave. Nous allons tenter de préserver ce qui vous reste d'acuité visuelle, mais vous allez être obligé de mettre des gouttes plusieurs fois par jour et de surveiller votre tension

interoculaire jusqu'à la fin de votre vie. J'espère que nous éviterons la chirurgie.

Daniel et Mélissa qui l'accompagnait, restèrent cois, abasourdis par l'affligeant diagnostique du docteur Marc Villeneuve. Jusqu'à ce jour, ils ne s'étaient aperçus de rien.

- Je vais vous expliquer en quelques mots de quoi il retourne, avait poursuivi le praticien. Ce que vous êtes en train de développer s'appelle un glaucome. Or, toute personne qui souffre de glaucome peut rapidement devenir aveugle si elle ne reçoit aucun traitement. Le glaucome est une maladie de l'œil qui provoque une diminution irrémédiable de votre champ de vision. Il est la conséquence de dommages faits au nerf optique.

Le glaucome est malheureusement la deuxième cause de cécité dans le monde. Vous allez vous rendre compte que c'est d'abord votre vision périphérique qui va être touchée. C'est d'ailleurs étrange que, dans votre cas, personne ne s'en soit aperçu avant. J'ai vu que vous portiez des lunettes depuis neuf ans déjà. Les précédents ophtalmos auraient dû être plus vigilants quand ils prenaient votre tension oculaire qui ne doit en aucun cas dépasser les vingt et un millimètres de mercure. Il est vrai que, bien souvent, on ignore pourquoi le glaucome apparaît. L'hérédité est le principal facteur de risque. Mais d'après ce que vous m'avez dit, il semblerait que, pour vous, ça ne soit pas le cas. Parfois, le glaucome est associé à un problème

précis, tel qu'un traumatisme brutal sur l'œil, une cataracte, une myopie prononcée, voire une uvéite chronique. Certaines maladies comme le diabète, l'hypertension, les troubles cardiovasculaires, l'hypothyroïdie non contrôlée peuvent amener au glaucome. Peut-être que dans votre cas précis, vos problèmes cardiaques ou la prise de certains médicaments qui soignent votre cœur augmenteraient aussi le risque de glaucome. Ce qui est certain, c'est que la plupart des cas de glaucome est due à une diminution de l'excrétion de l'humeur aqueuse par sa voie naturelle de sortie. Puisque l'humeur aqueuse ne s'évacue pas normalement, la pression à l'intérieur de l'œil s'accroît. La forte pression va provoquer une excavation de la tête du nerf optique qui altère les fibres optiques de la rétine et les détruit progressivement. Ceci entraîne un trouble du champ visuel périphérique qui passe généralement inaperçu pour le patient.

Et, c'est pour cette raison que vous n'avez rien vu venir ... si je peux m'exprimer ainsi, rajouta l'ophtalmologue en faisant la moue.

Voilà pourquoi le glaucome est dangereux ; c'est parce qu'il est discret et insidieux. Il faudra aussi que vous ménagiez vos yeux : moins de lecture, moins de télé, moins de temps devant l'ordinateur et moins d'écran en tous genres, avait conclu le docteur Villeneuve en regardant Daniel au fond des yeux.

Daniel qui aimait regarder les films à la télé et faire des recherches sur le net allait devoir diminuer sa dose quotidienne d'exposition. La frustration allait être importante.

En rentrant chez eux, il était triste, mélancolique mais pas accablé pour autant. Il se souvint alors des paroles de la chanson « Vieillir » du grand Jacques Brel qui, comme lui, avait rencontré une belle créole Madlly Bamy pour terminer ses jours sur terre :

*« Mourir cela n'est rien
Mourir la belle affaire
Mais vieillir... ô vieillir »*

Il se souvint aussi d'un poème qu'il avait écrit un jour de spleen :

La vieillesse

Quand tu crois que les marches sont devenues trop hautes,

Et que tu vois les mots se brouiller dans tes yeux,

Qu'aux bruits forts d'hier à peine tu sursoutes,

Que tes amis d'enfance te semblent bien trop vieux.

Alors, tu t'aperçois que, silencieusement,

Elle a su t'approcher à ton corps défendant,

Qu'il te faudra bientôt vivre de souvenirs,

Pour être encore capable, peut-être de mourir...

Cette dernière alerte médicale leur fit comprendre, si besoin était, que leur temps était

compté et qu'ils devaient profiter entièrement de l'instant présent ; devenir plus épicuriens en quelque sorte. Toutefois, la chaleur et la puissance de leur amour réciproque leur permettraient encore de vivre pleinement des moments d'intense bonheur. Une petite voix intérieure le leur prédisait.

Le hasard ne les avait certainement pas réunis pour rien. Malgré tout, ils pressentaient encore de beaux jours devant eux. Leurs passés difficiles le leur devaient bien.

Rien n'était urgent...mais il fallait tout de même se presser d'être entièrement heureux...

LE RETOUR AUX SOURCES

LES DEUX MARIAGES

« Une vraie rencontre, une rencontre décisive, c'est quelque chose qui ressemble au destin. ».

Tahar Ben Jelloun.

Après de nombreux coups de téléphone, après de nombreux mails échangés, Mélissa et Daniel prirent conscience de la réalité : inviter des amis qui habitent à plus de sept mille kilomètres n'est pas chose facile, surtout lorsqu'il y a un avion à prendre. Daniel eut alors une idée :

- Pour convier tous nos amis à notre mariage en Guyane, ça ne va pas être possible. Alors, faisons comme Lagardère, dit-il à Mélissa un large sourire aux lèvres.

- Tu me parles de Lagardère, mais qui est ce Lagardère ? Le seul que je connaisse est celui qui passe parfois aux infos nationales à la télé et qui est un grand patron français dans le domaine de l'édition, questionna gentiment Mélissa.

Daniel, amusé, expliqua :

- Non ma chérie, celui dont tu me parles se prénomme Arnaud, le dernier héritier de la dynastie actuelle. Moi, celui dont je te parle est le héros d'un roman historique de Paul Féval et il se prénomme Henri. Son histoire se passe une vingtaine d'années après la mort de Louis XIV. C'est un chevalier qui

va se déguiser en bossu pour venger son ami le duc de Nevers assassiné par son cousin Philippe de Gonzague qui voulait s'emparer de sa fortune. Ensuite Lagardère va sauver puis épouser Aurore, la fille du duc de Nevers, que l'infâme Gonzague avait fait enlever. Il y a plusieurs films qui racontent ses aventures et qui sont déjà passés maintes fois à la télé. C'est un roman de cape et d'épée qui, comme les trois mousquetaires d'Alexandre Dumas, est assez facile à mettre en scène. Mais, il est vrai que toi, tu n'aimes pas trop les films historiques de France comme tu dis... Il n'empêche que c'est quand même une belle histoire d'amour, mon amour !

- Mais mon doudou, pourquoi me parles-tu aujourd'hui, en pleine préparation de notre mariage, de ce chevalier Lagardère qui vivait au temps des rois de France ?

- Tout simplement ma chérie, parce que sa devise était : « si tu ne viens pas à Lagardère, Lagardère ira à toi. »... Donc, si tu es d'accord, nous allons faire deux mariages pour pouvoir inviter le plus grand nombre possible d'amis : les tiens ici en Guyane et les miens là-bas, à Saoû. Sinon, vu les tracas et les craintes non fondées, occasionnés par le voyage et le séjour, nombreux sont ceux qui ne pourront pas venir ici, et je sais que ça va en mettre beaucoup mal à l'aise. Et puis, ça sera pour nous deux, un bon retour aux sources de notre amour,

une espèce de tendre et émouvant pèlerinage. Qu'en penses-tu, ma chérie ?

- Je crois que c'est une excellente idée, mon doudou...J'y avais un peu pensé mais je n'osais pas trop t'en parler.

- Je vais tantôt écrire au curé de Saoû, l'abbé Lacroix, mon ancien voisin...Je sais, tu souris, mais s'appeler Lacroix et finir curé, ça ne s'invente pas ...Malin comme je le connais, il trouvera bien une solution pour bénir notre union, même si tu es encore divorcée. Je préfère lui écrire, car il est un peu sourd. Si je lui téléphone, je vais mettre des plombs à lui expliquer tout ça et, ce n'est pas certain qu'il comprenne par téléphone ce que nous voulons faire réellement.

Puis je téléphonerai à mon ami Thierry Chalençon, tu te rappelles, c'est lui le patron et le chef du restaurant « l'Oiseau sur sa Branche », le roi des ravioles, je suis certain qu'il nous préparera pour l'occasion quelque chose de local, d'original et de goûteux.

Et pour finir, j'enverrai des mails aux différents gîtes de Saoû et de sa région pour loger tous nos invités métropolitains et Guyanais si certains veulent nous accompagner.

Tout fut mené en Guyane et à Saoû tambour battant par une Mélissa et un Daniel en parfaite

synergie, qui se montrèrent très à la hauteur de ces tâches laborieuses.

Le mariage civil à Cayenne, accompagné d'une grande fête entre famille et amis de Guyane fut un véritable succès.

Quelques mois plus tard, durant les grandes vacances scolaires, le second mariage avec sa protection divine, dans la petite église de Saoû, en présence de toute la famille et des amis de métropole, s'avéra une grande réussite aussi. Tout le monde était au rendez-vous. Dans les deux cas, comme pour consacrer cette union, le beau temps était aussi de la partie.

Sous le regard attendri d'une lune toute ronde et toute blonde qui, dans un ciel illuminé d'étoiles, semblait sourire à leur félicité, durant le bal organisé par les mariés sur la place des Cagnards réservée et décorée à cet effet, Mélissa vint s'asseoir sur les genoux de Daniel. Elle le prit par le cou et lui dit à l'oreille tendrement et en articulant lentement :

- Aujourd'hui, mon chéri, je suis heureuse, très heureuse : je suis la plus heureuse des femmes !

- Moi aussi ma chérie, aujourd'hui, je suis enfin le plus heureux des hommes, répliqua Daniel, les yeux embués d'émotion.

Et ils s'embrassèrent longuement, serrés l'un contre l'autre.

Daniel se souvint alors de deux prédictions qu'il avait notées dans l'un de ses cahiers intimes. Il les connaissait pratiquement par cœur et elles résonnaient aujourd'hui d'une bien étrange façon.

C'était celle de la Dame Noire et celle de l'auto stoppeur.

Et voici la première :

« Dans le domaine de la religion comme dans celui de l'amour, il est inévitable de recourir à des croyances, tout y est vrai pourvu qu'on y croie »
José Cabanis.

- Dis Maman, pourquoi on va toujours voir la Dame Noire quand on vient ici ?

Les yeux embués, ma mère me répondait :

- Tu sais mon chéri, depuis que tu as été si malade tout petit, que tu as failli mourir à treize jours, tu es sous sa protection et il faut lui rendre une petite visite de temps en temps pour la remercier de t'avoir sauvé. Il ne faudra jamais que tu l'oublies, n'est-ce pas ? ... Tu me le promets, hein !

Ses frêles genoux striés et rougis par le prolongement de leur appui sur la paille rêche de la chaise prie-Dieu, le tout petit bonhomme que j'étais alors ne comprenait rien à cette rituelle cérémonie.

Comme le lieu était très sombre et ma lecture encore mal assurée, mes jeunes yeux devinaient

difficilement les longues litanies de noms et de prénoms inscrits au crayon noir, à même les murs de la voûte de pierre. L'odeur prenante de l'encens et des cierges qui y brûlaient en permanence, les surplis de baptême grisâtres et poussiéreux qui accompagnaient certains ex-voto, rendaient le lieu presque inquiétant.

Dans sa belle robe de dentelles blanches, au fond d'une petite crypte voûtée, à peine éclairée par quelques lumignons lymphatiques, une étonnante vierge noire trônait. Dans cette quasi-obscurité, sous le vacillement timide des religieuses chandelles, seuls ses yeux et ceux de l'enfant qu'elle portait sur son bras gauche brillaient d'un étrange éclat. Elle était si belle dans cette robe que je la prenais alors pour une mariée. Si, à première vue, de loin, elle m'intriguait un peu, quand je m'approchais de sa niche fleurie, elle m'apparaissait tranquille et accueillante.

Mais, dans cette région montagnarde reculée, qui resta longtemps xénophobe, je me posais rapidement la question : que faisait donc cette Dame Noire, ici, en plein cœur de la « France profonde » ? D'où pouvait-elle provenir ? Qui pouvait bien l'avoir amenée jusque-là ? Pourquoi tant d'engouement à son égard ? Pourquoi moi, jeune garçon, me sentais-je si proche de cette statue de bois peint ?

Dans ma tête grandissante, mille et une questions prenaient naissance.

Lorsque vous descendez la vallée du Rhône à partir de Lyon, passée l'antique ville gallo-romaine de Vienne, vous apercevez sur votre droite une montagne assez imposante surmontée d'une longue antenne de transmission T.V.

Eh bien c'est à Pélussin, dans le département de la Loire, grosse bourgade à l'ombre de ce volumineux massif, qu'il y a fort longtemps on déposa cette Dame Noire.

Nos grand-mères racontaient que c'était, semble-t-il, la belle Marie Sarah, l'élue noire des Saintes-Maries de la Mer, qui l'aurait elle-même installée ici, dans cette crypte, pour veiller sur la population qui l'avait accueillie à bras ouverts. Ce qui était certain, c'est que, depuis son arrivée, cette vierge noire avait fait de nombreux miracles.

Depuis le début du septième siècle, elle avait réveillé, sauvé, ranimé de jeunes vies et permis des baptêmes des plus compromis. Dans le village, on affirmait que ceux qui tentèrent de la transporter ou de la voler ne le purent jamais. Car, on certifiait que, à cet instant, elle se faisait si lourde que, même de puissants bœufs attelés à un vigoureux cheval, ne pouvaient la déplacer.

Alors les gens disaient :

- Notre Dame de Sous Terre (c'est ainsi que les habitants l'appellent ici) veut rester dans sa crypte et quelle qu'en soit la raison, riches ou pauvres, personne ne pourra jamais la déloger.

Lorsque je reçus ma nomination pour la Guyane, et malgré mes cinquante printemps, avant de partir, les larmes aux yeux, ma vieille mère me rappela :

- Mon enfant, n'oublie pas la Dame Noire. Tu sais, même là-bas, à plus de sept mille kilomètres d'ici, elle te protégera !

Je ne savais pas, à ce moment-là, que depuis longtemps déjà, une dame noire-bien en chair celle-là- m'attendait dans ce lointain pays de Guyane, pour m'aider à poursuivre mon difficile chemin, dans ce laborieux périple qu'est la vie.

Croyants ou agnostiques, les circonstances de la vie ne sont-elles pas parfois des plus étranges ?

Seconde histoire : la prédiction du médium

« Je ne crois pas aux rencontres fortuites. »

Nathalie Sarraute.

- Vous allez où, par ce temps-là ?
- Je vais chez une amie à Grenoble.
- Montez, vous avez de la chance, je me rends à Fontaine, dans la banlieue de Grenoble.
- Merci, c'est sympa, peu de gens s'arrêtent maintenant !

Les essuie-glaces flegmatiques de la Deux-Chevaux Citroën blanche avaient beaucoup de peine à rendre la visibilité suffisante, au travers

de la vitre plate et rectangulaire d'un pare-brise qui semblait venu d'un autre âge de l'automobile. La pluie redoublait ses efforts. Des nappes de brouillard rendaient les contours du paysage de plus en plus incertains.

Désormais, l'imposant massif du Vercors, que je longeais depuis de nombreux kilomètres, se fondait entièrement dans la grisaille environnante. Tout était uniformément gris, uniformément terne et uniformément triste.

Du coin de l'œil, je regardais de temps en temps mon discret passager. Ce nouveau personnage qui venait d'entrer dans ma voiture et dans ma vie ne disait rien. Les yeux fixés sur la route, son sac sur ses genoux, il ressemblait à un petit garçon qui attendrait sagement sa maman sur le banc d'une école maternelle. Son visage même avait pris un air poupin de jeune enfant.

Cette image m'était familière car elle agrémentait fréquemment mon quotidien professionnel.

Le temps aurait pu continuer ainsi à se défiler dans le ronronnement régulier du flat-twin à refroidissement par air. Mais cela ne dura pas plus d'une demi-heure. Après quelques instants passés dans cette posture scolaire, l'auto-stoppeur se mit à me regarder avec insistance. Accroché à mon volant métallique, je me trouvais gêné, aussi embarrassé que nous le sommes lorsque nous sentons posé sur nous un long regard indiscret et appuyé.

Que me voulait cet homme ?

Me trouvait-il à son goût ?

Souvent seul en voiture, je « prenais » régulièrement des auto-stoppeurs et j'avais déjà fait des rencontres de tous types. Pour ce qui était de celui-ci, son apparence ne laissait transparaître aucune mauvaise intention. Et puis, sa corpulence ne m'effrayait pas. Il serait à ma mesure s'il fallait en venir aux mains.

Au bout d'un moment qui m'avait semblé une éternité, avec des yeux qui semblaient maintenant lui sortir de la tête, l'étrange passager se mit à me confirmer :

- Vous... vous aimez la Guyane !

A cette époque-là de mon existence, je n'avais jamais mis les pieds ni dans un avion de ligne ni en Guyane. Je n'avais entendu parler de ce pays que par mon père qui, lorsqu'il était très en colère contre moi, voulait m'y envoyer finir mes jours, pour me punir. Surpris par cette remarque insolite, je bredouillai alors un oui timide pour ne pas l'offenser, en me demandant bien où « l'autre » voulait en venir.

Sans plus attendre, l'homme au sac à dos poursuivit.

- Dans une autre vie, je vous vois vivre avec une jeune fille de couleur, une servante, une esclave plus jeune que vous ou quelque chose comme ça ! Vous êtes follement amoureux d'elle et elle vous

aime sincèrement, mais vous ne pouvez pas en faire vraiment votre femme, la société...cette maudite société bigote et hypocrite !

Il ferma les yeux comme pour méditer. Puis, il continua, l'air presque gêné :

- Cependant rien n'est fini, vous verrez, rien n'est jamais inéluctablement fini dans une vie, il y a parfois d'autres vies pour compenser ce que vous n'avez pas pu faire dans les précédentes. C'est l'inévitable loi du Karma et de la réincarnation.

Un pesant silence s'installa alors dans l'habitable au toit de toile. Je restai interloqué. J'avais alors le permis de conduire depuis presque vingt ans, j'avais déjà rencontré des individus farfelus, mais celui-là « décrochait le pompon » aurait dit ma grand-mère. Je me demandais même s'il n'avait pas un peu « fumé la moquette ».

Peu de temps après avoir traversé Sassenage, nous entrions enfin dans la ville de Fontaine, ville de la proche banlieue de Grenoble, où je me rendais aujourd'hui.

Après avoir repris la même tête sympathique qu'il avait au bord de la route, lorsqu'il avait été pris en stop, un grand sourire aux lèvres, l'air enchanté, il pointa impérativement un arrêt de tramway et m'expliqua :

- Ah ! Me voilà arrivé. Pourriez-vous me déposer ici, près de l'arrêt du tram, j'ai l'habitude. Ce sera plus facile pour moi, pour me rendre dans le

centre de Grenoble. Allez, merci et au revoir peut-être !

Derrière mon immense volant, presque interdit, j'obtempérai comme un automate. Je le déposai en marmonnant un inaudible au revoir et enclenchai la première, en tirant sur la gauche l'interminable levier central à boule en plastique gris clair.

Hors de l'auto, en s'inclinant, l'homme m'adressa un aimable et ultime petit signe de la main et alla s'asseoir tranquillement, sur le banc en bois de l'arrêt. Son sac à dos sur les genoux, comme le même petit garçon « qui espère sa maman au sortir de l'école », il attendit certainement le tramway suivant (ou qui sait, peut-être un vaisseau inter temporel).

Au fond de ses méandres, ma mémoire de quadragénaire inscrivit cette étonnante aventure. Sur l'instant, en secouant la tête de droite à gauche, ma rationalité me fit sourire. Puis, je continuai mon chemin et ma vie.

Jusqu'à ce jour, je ne revis jamais ce singulier personnage. Messenger venu d'on ne sait où Etrange être ange qui dérange ou qui arrange ?

Puis Daniel se mit à rire franchement.

- Pourquoi ris-tu, Doudou chéri, demanda alors Mélissa.

- Je suis en train d'imaginer la tête de mes défunts parents, surtout celle de mon père, me

voyant finir mes jours, heureux, dans les bras d'une négresse, à Cayenne...

Daniel se souvint alors d'un article écrit par son cher ami Alain LANDY dans le Crestois, à propos de la réputation de ce bagne tant décrié en Métropole et de l'attitude des parents de cette époque. Le titre était déjà évocateur : « FUTURS BAGNARDS ». Il se reconnaissait beaucoup dans ce récit et maintenant qu'il avait vécu en Guyane, cela le faisait sourire. L'auteur y exposait ce qui suit.

« Le bagne était fermé depuis plus de dix ans déjà, ce qui n'empêchait pas mon père et ma mère de me répéter inlassablement lorsque je faisais une bêtise :

- Si tu continues ainsi, mon garçon, tu finiras à Cayenne.

Pour eux, qui avaient été élevés par des parents aux principes moraux et religieux très exigeants, être envoyé au bagne semblait être le pire des déshonneurs juste avant la guillotine. Et, à Saoû où j'habitais, et à Crest où j'étais pensionnaire, je faisais souvent des bêtises comme celle qui va suivre.

Avec mon copain Pierre, Pierrot de Bourdeaux pour les intimes, j'avais tissé une grande complicité. Ensemble élèves du Lycée François Jean Armorin, nous avions passé de longues nuits dans les toilettes du dortoir à discuter en fumant en cachette, des cigarettes mal roulées, près de l'une des fenêtres grandes ouvertes même au plus fort de l'hiver.

A l'âge des premières amours, nous devisions « en comparaison » sur les filles de notre classe et des classes du même niveau que le nôtre et parfois même sur les pionnes qui nous surveillaient. « Puceaux comme jamais », nous nous inventions des flirts érotiquement très appuyés mais purement imaginaires où nous nous donnions chacun la part belle. De temps en temps, nous échafaudions ensembles des projets rocambolesques.

Ainsi, en classe de troisième, pour la fête de l'Ascension, fournissant un faux rendez-vous chez le dentiste pour l'un et chez l'ophtalmo pour l'autre, nous réussîmes à extorquer une permission exceptionnelle de sortie à l'incorruptible Pécos Bill. Pécos Bill était le surnom du surveillant général d'origine Corse, petit mais très coquet. Ce surnom venait d'une espèce de Stetson, chapeau de cow-boy à larges bords, qu'il portait en permanence vissé sur sa tête pour cacher une calvitie bien avancée.

Ainsi, à partir du mardi après les cours nous allions pouvoir profiter entièrement de notre liberté dans nos villages respectifs, le mercredi et le jeudi suivant, loin de cette pension « carcérale ». Sous la houlette d'un principal qui avait dû faire ses classes dans un régiment disciplinaire de l'armée française et d'un « surgé » qui ne rigolait pas lui non plus avec le règlement, la pension du lycée François Jean Armorin relevait plus, à cette époque, de la maison de correction que d'une institution éducative laïque. Malheureusement pour nous, le mardi, « l'autobus au Sylvain » restait au garage à Bourdeaux. « L'autobus au Sylvain » était une espèce d'antique autocar qui faisait, en bringuebalant, à moins de vingt kilomètres heure de moyenne, le tour des paroisses entre Bourdeaux et Crest pour récupérer les élèves très tôt le lundi matin et les retourner chez eux très tard le samedi soir. Il alimentait ainsi les lycées Saint Louis et François Jean Armorin en adolescents originaires

des communes du sud de Crest. Sylvain en était l'unique flegmatique chauffeur qui, pour les écoliers et les gens des villages desservis, n'avait jamais eu qu'un prénom.

Bien décidés à rentrer chez nous coûte que coûte ensemble, nous nous postâmes pour faire du stop, avenue Agirond, sur la route de Montélimar, juste après le pont Frédéric Mistral. En ce temps-là, le téléphone portable n'existait pas et il n'y avait à Crest que peu de cabines à disposition pour avertir nos proches. En préparant une explication abracadabrantesque, nous allions faire « la bonne surprise » à nos parents.

Puisque c'est dans la Renault Juvaquatre bleu marine des gendarmes de Bourdeaux que les parents du premier garnement virent arriver leur propre fils, ils jugèrent aussitôt que le premier pas qui le conduirait directement à Cayenne avait été franchi.

- Nous les avons trouvés sur la route à faire du stop et nous les avons embarqués pour vagabondage expliqua le brigadier qui conduisait vitre baissée, un large sourire aux lèvres, en clignant un œil réjoui.

Connaissant bien la famille du premier jeune chenapan, il conclut par :

- Le départ pour Cayenne sera reporté à plus tard.

Après une courte halte des deux représentants de la maréchaussée pour profiter du verre de l'amitié, l'ami Pierrot rejoignit son beau village de Bourdeaux et les siens par le même moyen de transport. Et ça se passait comme ça durant les années soixante, dans nos villages colorés et pétillants de Drôme des collines et de Drôme provençale.

Daniel resta un long moment silencieux, perdu dans ses pensées feed back puis, de retour sur terre, il regarda Mélissa droit dans les yeux et se mit à chanter la fameuse chanson de Vladimir Cosma qu'il connaissait par cœur elle aussi, grâce à son excellente mémoire :

- Destinée

On était tous les deux destinés
À voir nos chemins se rencontrer
À s'aimer sans demander pourquoi
Toi et moi
Destinée,
Inutile de fuir ou de lutter
C'est écrit dans notre destinée
Tu ne pourras pas y échapper
C'est gravé
L'avenir,
Malgré nous, doit toujours devenir
Tous nos désirs d'amour inespérés, imaginés,
inavoués
Dans la vie,
Aucun jour n'est pareil, tu t'ennuies
Tu attends le soleil impatiemment, éperdument,
passionnément.
Destinée,
Depuis longtemps j'avais deviné

Qu'à toi l'amour allait m'enchaîner
Quand je rencontrerais quelque part, ton regard,
Destinée,
Où es-tu, toi qui m'es destinée ?
Si jamais vous vous reconnaissez
Je voudrais vous entendre crier
M'appeler
Destinée,
Encore une fois le cœur déchiré
Je suis un clown démaquillé
Le grand rideau vient de se baisser
Sur l'été
Destinée,
On était tous les deux destinés
À voir nos chemins se rencontrer
À s'aimer sans demander pourquoi
Toi et moi

Mélissa fondit en larmes et enfonça sa tête dans la poitrine de celui qui était enfin et incontestablement son mari maintenant.

Cette histoire avait commencé par un mariage à Saoû et se terminait par un mariage à Saoû, la boucle était bouclée...

PS : J'avais oublié de préciser au tout début de mon histoire : la lettre que j'avais reçue était liserée de rose : c'était un faire-part de mariage... mariage où j'étais d'ailleurs cordialement invité à Saoû, en tant que témoin et en tant que futur rédacteur de leur singulière aventure...

Ainsi finit l'histoire étonnante de Mélissa et de Daniel, humbles héros d'aventures de la vie ordinaire. Ni la méchanceté des Hommes, ni les distances, ni la couleur de leur peau, ni la différence d'âges, ni les préjugés, ni la raison, n'auront pu entraver leur amour, même la Camarde avec sa longue et ignoble faux n'avait pu mettre jusqu'à aujourd'hui un terme à leur inaltérable idylle

Note de l'auteur...

« Le bonheur est souvent la seule chose qu'on puisse donner sans l'avoir et c'est en le donnant qu'on l'acquiert. » Voltaire.

Voilà, c'est enfin terminé. Je peux m'éloigner de mon ordinateur pour un temps. J'ai achevé fin 2016 à Rémire-Montjoly en Guyane, cette longue nouvelle que j'avais commencée à Saoû en 1996, il y a vingt ans déjà. « Le temps a fui, le temps s'en va...on est demain ...déjà ! »

Trois grands-écarts à maîtriser : un grand écart géographique de plus de sept mille kilomètres, un grand écart culturel entre la métropole et la Guyane et un grand écart chronologique de vingt ans. Les aurai-je bien domestiqués ? Seul le lecteur pourra me le dire !

Bonne lecture à vous !

Merci maman et merci papa d'avoir attendu votre quarantième année pour me donner le jour dans une France enfin en paix. Quelques années avant j'aurais eu à subir les affres d'une guerre atroce sur mon sol natal... J'ai pu ainsi vivre soixante-dix ans sans craindre journellement, comme vous, de voir tomber une bombe sur ma tête...

Une pensée pour tous les enfants du monde qui vivent encore de nos jours les terribles contraintes liées à un conflit.

The HAPPY END

TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos	7
SITUONS-NOUS	9
AVERTISSEMENT	11
PROLOGUE	13
L'ULTIME MISSION	17
AU PAYS DES FLEUVES ET DES FORÊTS	25
A CAYENNE	29
CHEZ LE NOTAIRE	35
LA CLASSE DE MÉLISSA	45
LE GRAND DÉPART	51
LE LONG VOYAGE	63
LE RETOUR EN ARRIÈRE	67
LE PARCOURS GUYANAIS	97
LA RENCONTRE	119
TOUT EST BIEN QUI N'A PAS DE FIN	149
Le cœur léger	157
L'HOSPITALISATION	157
LA VIE A DEUX	167
DANIEL REPREND DU SERVICE	173
DANIEL DÉCOUVRE LA GUYANE	187

UN SAUVETAGE MIRACULEUX	191
BEAU CACAO	195
DANIEL AU PAYS DES PEAUX ROUGES	199
SAINT-LAURENT DU MARONI	203
DÉPLACEMENT À MARIPASOULA ET SUR LE MARONI	219
UNE CURIEUSE LEÇON DE CHOSE	231
UNE DERNIÈRE OMBRE AU TABLEAU	237
LE RETOUR AUX SOURCES	241
Note de l'auteur	261
TABLE DES MATIÈRES	263